CHOIX
D'ANECDOTES
ANCIENNES ET MODERNES.

CINQUIÈME ÉDITION.

Tome troisième, page 143.

PARIS,

RORET, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE,
AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.

CHOIX
D'ANECDOTES
ANCIENNES ET MODERNES.

TOME III.

Digitized by Google

Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire.

Lettres persanes ; par *Montesquieu*. Nouv. édition. 1822. 3 fr.

Lettres sur les dangers de l'Onanisme, et Conseils relatifs au Traitement des Maladies qui en résultent ; ouvrage utile aux pères de famille et aux instituteurs ; par M. *Doussin-Dubreuil*. 1 vol. in-12, troisième édition, 1825. 1 fr. 50 c.

Manuel des Justices de Paix, ou Traité des fonctions et des attributions des Juges de paix, des Greffiers et Huissiers attachés à leur tribunal ; avec les formules et modèles de tous les actes qui dépendent de leur ministère ; auquel on a joint un recueil chronologique des lois, des décrets, des ordonnances du Roi, et des circulaires et instructions officielles, depuis 1790 ; et un extrait des cinq Codes, contenant les dispositions relatives à la compétence des justices de paix ; par M. *Levasseur*, ancien Jurisconsulte. Sixième édition, entièrement refondue par M. *Rondonneau*. 1 gros vol. in-8. 1826. 7 fr.

Manuel complet des Maires, de leurs Adjoints et des Commissaires de police, contenant, par ordre alphabétique, le Texte ou l'Analyse des Lois, Ordonnances, Réglemens et Instructions ministérielles, relatifs à leurs fonctions et à celles des Membres des Conseils municipaux, des Officiers de gendarmerie, des Bureaux de bienfaisance, des Commissions d'hospices, etc., avec les formules des Actes de leur compétence ; par M. *Ch. Dumont*, ancien chef de division au Ministère de la Justice. Huitième édition, corrigée et considérablement augmentée. 2 vol. in-8. 13 fr.

Manuel complet du Voyageur aux environs de Paris ; par M. *De Paty*. Un joli vol. in-18, orné de planches. 3 fr.

Mémoires sur la Guerre de 1809 *en Allemagne*, avec les Opérations particulières des corps d'Italie, de Pologne, de Saxe, de Naples et de Walcheren ; par le général *Pelet*, d'après son Journal fort détaillé de la campagne d'Allemagne, ses reconnaissances et ses divers travaux, la correspondance de Napoléon avec le major-général, les maréchaux, les commandans en chef, etc. ; accompagnés de pièces justificatives et inédites. 4 vol. in-8. 28 fr.

Ministre (le) de Wakefield. 2 vol. in 12. Nouv. édit. 1821. 4 fr.

Nosographie générale élémentaire, ou Description et Traitement rationnel de toutes les Maladies ; par M. *Seigneur-Gens*, docteur de la Faculté de Paris ; nouv. éd. Quatre vol. in-8. 25 fr.

Œuvres poétiques de Boileau, nouvelle édition, accompagnée de Notes faites sur Boileau, par les commentateurs ou littérateurs les plus distingués, tels que La Harpe, Marmontel, Lebrun, Daunou, etc., etc. ; de tous les passages que l'auteur français a imités des auteurs grecs et latins ; par M. *J. Planche*, professeur de rhétorique au Collége royal de Bourbon, et M. *Noël*, inspecteur-général de l'Université. Un gros vol. in-12, 1825. 3 fr.

CHOIX
D'ANECDOTES
ANCIENNES ET MODERNES,

RECUEILLIES

DES MEILLEURS AUTEURS,

CONTENANT LES FAITS LES PLUS INTÉRESSANS DE L'HISTOIRE EN GÉNÉRAL, LES EXPLOITS DES HÉROS, TRAITS D'ESPRIT, SAILLIES INGÉNIEUSES, BONS MOTS, ETC., ETC.;

SUIVI

D'UN PRÉCIS HISTORIQUE SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

PAR M. BAILLY.

CINQUIÈME ÉDITION,

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE, ET MISE EN ORDRE

PAR Mme CELNART.

TOME TROISIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE FIRENZE

PARIS,
RORET, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE,
AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.
1828.

Digitized by Google

CHOIX

D'ANECDOTES

ANCIENNES ET MODERNES.

MARIAGE. — MARIS.

Marian Socin, célèbre jurisconsulte du quinzième siècle, négligea beaucoup ses études lorsqu'il fut marié. Comme on lui alléguait l'exemple de Socrate, qui, depuis son mariage, n'avait pas moins étudié qu'auparavant : « Je n'en suis pas surpris, dit-il; Xantippe était laide et méchante; ma femme est bonne et d'une grande beauté. »

Un duc de Troppau avait épousé une princesse lithuanienne. Comme il allait au-devant d'elle, il aperçut à sa suite un jeune homme bien fait et vigoureux, couché mollement sur le duvet dans une calèche suspendue. Ne sachant si c'était son frère ou quelqu'un de ses parens, il voulut s'en éclaircir. « C'est, lui dit-on, la coutume en Lithuanie, que les femmes de qualité tiennent chez elles un ou plusieurs hommes, pour faire les fonctions du mari, en cas qu'il devienne malade ou qu'il soit absent. » Le premier mouvement du duc fut de faire déchirer le jouvenceau par les chiens; mais il se contenta de le renvoyer chez lui au plus vite.

Un jour Solon était à Milet, où la grande réputation de Thalès l'avait obligé de faire un voyage. Après s'être entretenu quelque temps avec ce philosophe, il lui dit : « Je m'étonne, ô Thalès ! que vous n'ayez jamais voulu vous marier ; vous auriez des enfans que vous prendriez plaisir à élever. » Thalès ne répondit rien sur-le-champ. Quelques jours après il accosta un certain homme, qui feignit d'être étranger, et qui vint leur rendre visite. Cet homme dit qu'il arrivait d'Athènes tout nouvellement. « Hé bien, lui dit Solon, qu'y a-t-il de nouveau ? — Rien que je sache, répondit l'étranger, sinon qu'on portait en terre un jeune Athénien dont toute la ville accompagnait la pompe funèbre, parce qu'il était d'une condition distinguée, et fils d'un homme fort estimé de tout le peuple. Cet homme, ajouta l'étranger, est hors d'Athènes, il y a quelque temps ; ses amis ont résolu de lui ménager cette nouvelle, pour empêcher que le chagrin ne le fasse mourir. — Oh ! pauvre père malheureux ! s'écria Solon ; et comment l'appelait-on ? — Je l'ai bien entendu nommer, répondit l'étranger, mais il ne m'en souvient pas : je sais bien que tout le monde disait que c'était un homme d'une grande sagesse. » Solon, dont l'inquiétude augmentait à tout moment, parut tout troublé ; il ne put s'empêcher de demander si ce n'était pas Solon. L'étranger répondit brusquement : « Oui, c'est celui-là. » Solon fut saisi d'un désespoir si vif et si cuisant, qu'il commença à déchirer ses habits, s'arracher les cheveux et se frapper la tête ; enfin il ne s'abstint d'aucune des choses qu'ont accoutumé de faire et de dire tous ceux qui sont outrés de douleur. « Pourquoi tant pleurer et se tourmenter, lui dit Thalès, pour une perte qui ne peut être réparée par toutes les larmes du monde ? — Ah! répondit Solon, c'est cela même qui me fait pleurer ; je plains un mal qui n'a point

de remède. » A la fin Thalès se mit à rire de toutes les différentes postures que faisait Solon : « O Solon, mon ami, lui dit-il, voilà ce qui m'a fait craindre le mariage; j'en redoutais le joug, et je connais, par la douleur du plus sage des hommes, que le cœur le plus ferme ne peut soutenir les afflictions qui naissent de l'amour et du soin des enfans; ne t'inquiète pas davantage, tout ce qu'on vient de te dire n'est qu'une fable faite à plaisir. »

Un mari qui venait de perdre sa femme, et qui avait commandé un enterrement magnifique, disait, par réflexion, au milieu de son chagrin, à l'un de ses amis : « Mais, dites-moi un peu, combien toute cette douleur-là va-t-elle me coûter? »

Une patrouille est appelée dans une maison à minuit pour y rétablir l'ordre; le commandant, qui était un caporal, trouve dans un appartement fort bien meublé une femme qui, contre la coutume, battait son mari. A l'aspect de la force armée, le chef de la communauté reprend courage. « Ah! monsieur le caporal, s'écrie-t-il, rendez-moi un grand service : soyez assez bon pour m'arrêter; j'aime bien mieux vous suivre au corps-de-garde, que de passer la nuit sous le toit nuptial. »

Un père avait ses raisons pour ne pas exagérer, devant sa fille, le bonheur du mariage. « Celle qui prend mari, lui disait-il, fait bien; mais fait mieux celle qui n'en prend pas. » Mon père, répondit la doucette, faisons bien; fera mieux qui pourra. »

MARLBOROUGH.

Les armées de Louis XIV étaient battues sur tous les points, et la France pouvait être envahie d'un instant à l'autre par Marlborough, lorsqu'une querelle entre l'épouse de ce général anglais et

lady Mashem, changea tout à coup la politique de l'Europe, et arrêta les armes victorieuses des puissances coalisées. Dans un mouvement de colère, la duchesse laissa tomber une jatte d'eau sur la robe de lady Mashem, sa rivale en crédit auprès de la reine Anne; quoique très offensée d'une pareille hardiesse, la reine aurait consenti à l'oublier; mais le même jour, la duchesse a l'audace de lui refuser une paire de gants que Sa Majesté désirait avoir. Dès-lors, le victorieux Marlborough, disgracié, est forcé de quitter son commandement, et la France est sauvée par une *jatte d'eau* et une *paire de gants*.

MAXIMES.

La conscience n'a pas de modestie. (M. Bellart.)

Les grands hommes sont toujours grands de leur propre grandeur. (Fabre d'Olivet.)

Un homme ne doit jamais rougir d'avouer qu'il a tort, car en faisant cet aveu, il prouve qu'il est plus sage aujourd'hui qu'il n'était hier. (Pope.)

Les hommes sont si orgueilleux, qu'ils voudraient que leur nom fût porté au bout du monde; ils sont si vains, qu'ils jouissent d'occuper deux ou trois personnes. (Pascal.)

Nos propres injustices nous apprennent à nous méfier de celles qui peuvent frapper sur nous. Ainsi, l'imperfection humaine initie l'homme vertueux à quelques secrets du méchant. (Madame S. C.)

La vie et la richesse, comme but, ne sont rien; comme moyen, elles sont inestimables. (M. Jullien, de Paris.)

Compte les actes vertueux de l'homme par ses

Digitized by Google

doigts, et ses fautes par ses cheveux. (*Vers dorés de* PYTHAGORE.)

Dans les caractères essentiellement passifs, se rencontre parfois un courage négatif qu'admire le vulgaire. (Madame S. C.)

L'homme n'est jamais vertueux ou criminel que par la puissance de sa volonté : la passion qui le porte à la vertu ou au vice, est nulle par elle-même, en sorte que l'homme n'est méchant que par la faculté qu'il a d'être bon, et bon que par la faculté qu'il a d'être méchant. (F. D'OLIVET.)

L'expérience invoquée par tous les partis en prend toutes les couleurs, et ses jugemens opposés se détruisent eux-mêmes. (*Idem.*)

« Homme offensé, imite l'arbre de sandal, qui couvre de fruits et de fleurs celui qui l'assaille de pierres ; imite aussi la coquille des mers qui remplit de perles la main tendue pour lui nuire. » Cette sublime et touchante maxime, qui ne peut céder qu'aux préceptes de l'Évangile sur le pardon des injures, fut écrite par HEFIZ-ARYA, trois siècles avant notre ère.

Toute la science humaine consiste à savoir distinguer ce que l'on ne sait pas, et à vouloir apprendre ce qu'on ignore. (SOCRATE, PYTHAGORE.)

Pour être heureux, il faut savoir puiser où il faut, quand il faut, et autant qu'il faut. (HIÉROCLÈS.)

Le malheur suit le vice, et le bonheur la vertu, comme l'écho suit la voix, et l'ombre celui qui marche. (CHOU-KING.)

Comme le vin, soutien de l'homme robuste, enivre l'homme faible et achève de l'énerver, l'entière connaissance de soi, remède pour un

esprit droit, accable l'âme dénuée de force et de sens. (L'Auteur.)

Sans la modestie, la beauté peut éblouir, mais elle ne touchera jamais. (Marmontel.)

Le plus fort est le protecteur naturel du plus faible; voilà tout : sa force ne lui donne aucun droit; elle ne fait que lui imposer un devoir de plus. (Vieland.)

Auriez-vous rendu vingt fois la valeur du bienfait, vous n'en êtes pas moins obligé, car ce bienfait fut un don libre, gratuit, généreux, qu'une éternelle reconnaissance peut seule payer. (L'Auteur.)

Celui qui n'a pas souffert, que sait-il?

Telle est la faiblesse de l'homme, qu'il se conduit toujours par imitation ou des autres ou de lui-même; c'est-à-dire, dans ce dernier cas, par l'habitude, qui n'est qu'une imitation de soi-même. (M. de Ségur.)

L'obstination est le fruit de la faiblesse qui s'arme d'une force factice, ou le produit de la passion qui s'attache aveuglément. (L'Auteur.)

On ne ferait jamais ce que l'on peut, si l'on ne croyait faire plus qu'on ne pourra.

Jouir, voilà la sagesse; faire jouir, voilà la vertu. (Saadi.)

Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir avant d'avoir ri. (La Bruyère.)

La cour ne rend pas content; elle empêche qu'on ne le soit ailleurs. (*Idem*)

Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable. (*Idem.*)

L'on espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse.

La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable. (*Idem.*)

Une des plus grandes preuves de médiocrité, c'est de ne pas savoir reconnaître la supériorité où elle se trouve réellement. (SAY.)

Pour n'être surpris de rien, il ne faut pas être moins sot que pour être surpris de tout. (*Idem.*)

L'exagération dans les discours révèle la faiblesse, comme le charlatanisme décèle l'ignorance. (*Idem.*)

L'histoire n'est pas utile parce qu'on y lit le passé, mais parce qu'on y lit l'avenir.

L'émulation, orgueil patenté, entre parmi les stimulans de l'éducation comme certains poisons dans plusieurs remèdes. (OXENSTIERN.)

MAXIMES POÉTIQUES.

LA HARPE.

Tromper un malheureux est un double attentat.

—

Le crime flétrit l'âme et ne conduit qu'au crime.

—

Le coupable supplie et l'innocent s'indigne.

BLIN DE SAINMORE.

Ce n'est pas sans effort qu'on triomphe avec gloire.

—

C'est sur les coups du sort qu'un grand cœur se mesure.

CHAMFORT.

Ah! connaît-on l'orgueil auprès de l'amitié!

POINSINET DE SIVRY.

A l'exemple des dieux le vrai héros pardonne.

GUIMOND DE LA TOUCHE.

L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie.

Qui sert le malheureux, sert la Divinité.

—

C'est mériter son sort que d'en être abattu.

—

Du sort des malheureux un grand cœur fait le sien.

LEMIERRE.

Que la haine fait honte au moment qu'on l'abjure!

—

La faiblesse consulte, et la crainte accomplit.

—

Même lorsqu'il peut tout, c'est au crime à trembler.

—

Le cœur des malheureux n'espère qu'en tremblant.

LA FOSSE.

En un cœur généreux de remords combattu
La honte de sa chute affermit la vertu.

DUCRÉ.

Le moment le plus cher comme un autre s'envole.

—

Un roi, quoi qu'un sujet ait fait pour l'outrager,
Doit savoir le punir et non point se venger.

—

Ah! tout homme à son gré peut défier le sort
Quand il voit d'un même œil et la vie et la mort.

DESFORGES.

Comment blâmer l'excès de l'amour qu'on fait naître?

—

Le mal qu'on sait n'est rien près du mal qu'on redoute.

—

Rien ne s'apprend si tôt que ce qu'on veut cacher.

—

On est riche partout quand on a le cœur pur.

FAVART.

C'est dans le superflu qu'on trouve les besoins.

—

Le pauvre n'a d'autre richesse
Que les jours prolongés de l'homme bienfaisant.

—

La modestie annonce une âme tendre.

—

Ah! la beauté réelle est dans le cœur.

—

L'âme s'élève en avouant ses torts.

L'ABBÉ VOISENON.

L'amour-propre flatté tient lieu de sentiment.

—

Coquette qui querelle est sur le point d'aimer.

—

Dans les cœurs corrompus l'amour n'a jamais lieu,
Et ce sont les cœurs purs qui le rendent un dieu.

—

L'hymen n'est que le droit d'avouer son amant;
Il unit deux amis sans établir un maître.

FABRE D'ÉGLANTINE.

Le cœur (*en amour*) aime à gémir plus qu'à se consoler.

MARMONTEL.

La haine obéit à la crainte,
L'amour n'obéit qu'à l'amour.

CHAMFORT.

Ah! l'aveu de l'erreur est l'instant du pardon.

—

Pour l'instinct du génie on prend sa vanité.

L'amour ne sert d'excuse à rien,
De notre caractère il emprunte le sien.

Dans un cœur vertueux l'amour se plaît à l'être.

C. DELAVIGNE.

Quand on aime avec crainte, on aime avec excès.

La force comprimée est celle qui détruit.

Le ridicule cesse où commence le crime.

L'opulence à Paris sert d'enseigne au mérite.

L'étude après l'amour est le meilleur des maux.

Une place est de droit à qui peut s'en passer.

DE BELLOY.

Que fait la renommée au cœur qui la dément ?

C'est par les grands malheurs qu'on apprend ses ressources.

Quand il est dédaigné, l'amour devient fureur.

Le parjure est vertu quand on promit le crime.

Hélas ! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles !

Redouble, aigris ma honte afin de me guérir,
On revient d'une erreur à force d'en rougir.

Mépriser notre vie est l'art de la sauver. (*Pour les guerriers.*)

Toujours par un malheur un autre est amené,
Et l'infortune encor cherche l'infortuné.

Ah! qui versa des pleurs tremble d'en voir couler,
Et plus on a souffert, mieux on sait consoler.

Le crime à force d'art parvient à se trahir.

On m'accorde un bienfait en acceptant les miens.

Grâce à la politique, à la fausse grandeur,
La gloire des héros n'est pas toujours l'honneur.

Les vrais pressentimens sont les dons de l'amour.

Lorsqu'on sert un tyran, on doit faire un ingrat.

Lorsque par imprudence on fait des malheureux,
On ne les venge pas; on périt avec eux.

Que Dieu juge le culte, et l'homme la vertu.

Le cardinal DE BERNIS.

La cour offre à nos yeux de superbes esclaves,
Qui, toujours accablés sous des riens importans,
Perdent leurs plus beaux jours pour saisir des instans.

Il (*l'homme*) ne jouit de rien en essayant de tout,
Le plaisir n'est pour lui qu'un passage au dégoût.

Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir.

FABRE D'ÉGLANTINE.

Tout mérité qu'il est, le malheur a des droits.

La pauvreté souvent est un heureux indice.

LUCE DE LANCIVAL.

Quand de celle qu'il aime il fait le déshonneur,
Un amant, pour jamais, perd ses droits au bonheur.

CHÉNIER.

Ah ! l'intérêt d'un homme est toujours d'être humain.

La vertu des humains n'est point dans leur croyance,
Elle est dans la justice et dans la bienfaisance.

Malheur à qui peut tout ! il peut vouloir un crime.

Montrez-lui sur un front plus soumis qu'abattu,
La tranquille douleur qui sied à la vertu.

DUCIS.

Où la vertu n'est point, la liberté n'est pas.

Les cœurs les plus ardens ont leur mélancolie ;
Ils traînent l'impuissance et l'espoir d'être heureux.

L'audace est un rempart ; et rarement le sort,
A qui ne la craint pas, fait rencontrer la mort.

ARNAULD père.

Le crime autorisé n'en est pas moins un crime.

Le malheur est moins dur à supporter qu'à craindre.

La vertu qui nous manque est celle qui nous blesse.

Le plus vil corrupteur répugne à supporter
L'opprobre de ce nom qu'il aime à mériter.

Semblable au désespoir, l'attente nous dévore,
Et tout près du bonheur on est à plaindre encore.

M. BAOUR-LORMIAN.

L'accent de la pitié convient seul au malheur.

LEGOUVÉ.

L'homme qui sait penser ne peut être un esclave.

Les dieux au front d'un père ont gravé leur image.

Dieu t'a fait pour jouir en te donnant un cœur.

CHÉNIER.

Une longue indulgence est l'équité d'un père.

DELILLE.

Que la terre est petite à qui la voit des cieux !

LA CHAUSSÉE.

En exagérant tout on ne définit rien.

DE SÉGUR jeune.

Des regrets partagés sont encor des plaisirs,
Et privé de bonheur, on vit de souvenirs.

Dans un cœur vertueux la sévère sagesse,
Sans risquer un combat, prévient une faiblesse.

BERT.

Un livre à publier est pis qu'un livre à faire.

CREUZÉ DE LESSER.

La sagesse qui rit est encor la plus sage.

(*Les hommes disent:*) Nous aimer est beaucoup, nous plaire est davantage.

DORAT.

Vivre toujours d'espoir, c'est vivre de chimère.

L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.

ANDRIEUX.

Il en coûte bien cher pour mourir à Paris.

—

Il faut qu'au poids de l'or on achète l'argent.

LEBRUN.

Il est beau, quand le sort nous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

DEMOUSTIER.

L'esprit croit aisément ce que le cœur désire,

—

Pour qu'il m'aime, avant tout, je prétends qu'il m'estime.

—

Mon cœur me demandait à dépendre d'un autre.

—

L'homme que l'on excepte est le plus dangereux.

—

Elles (*les femmes*) font consister l'honneur dans le mystère.

—

D'un bienfait commencé le cœur jouit d'avance.

CARBON-FLINS.

Il faut à son état plier son caractère.

LACHABEAUSSIÈRE.

L'homme sûr d'être aimé devient indifférent.

—

Les femmes à l'amour croient par vanité,
Mais leur en inspirer, c'est la difficulté.

MONVEL.

Le temps est le creuset où l'amour vrai s'épure.

—

L'amour ennoblit tout quand l'amour est sincère.

CAILHAVA.

L'art heureux de séduire est né de l'art de plaire.

LA HARPE.

Le grand homme partout rencontre une patrie,
Fait le sort d'un empire en lui prêtant son bras;
Il apporte la gloire, et ne la reçoit pas.

MÉDECINS.

Malouin était, comme a dit Molière, tout médecin de la tête aux pieds. Il représentait un jour à un incrédule que tous les grands hommes avaient honoré la médecine. « C'est dommage, lui répondit le mécréant, qu'il faille rayer de cette liste un nommé Molière. — Aussi, répliqua sur-le-champ le médecin, voyez comme il est mort. »

Un jeune homme qui se disposait à étudier en médecine, fit part de son dessein à Voltaire : « Qu'allez-vous faire ! lui dit-il en riant : vous mettrez des drogues que vous ne connaîtrez pas, dans un corps que vous connaîtrez encore moins. »

Chirac, médecin qui a eu beaucoup de réputation, étant malade, se tâtait le pouls dans le transport, et disait : « On m'a appelé trop tard; cet homme-là n'en reviendra pas. »

Agnodice, jeune Athénienne, s'était déguisée en homme ponr exercer la médecine, et s'y rendit si célèbre que les médecins d'Athènes, envieux de sa fortune, l'accusèrent de s'introduire chez les femmes pour les corrompre. Alors Agnodice, sur le point d'être condamnée, avoua son sexe, et confondit ainsi ses calomniateurs. Les femmes Athéniennes intervenant en corps se rendirent partie dans ce procès, et obtinrent de l'Aréopage la faculté d'exercer la médecine.

La belle Austrigilde, femme de Gontran, roi

d'Orléans, exigea en mourant, de son mari, que les deux médecins qui l'avaient traitée, et qu'elle prétendait être cause de sa mort, fussent privés de la vie ; ce qui fut exécuté : ce sont les seuls médecins qui aient eu l'honneur de la sépulture dans le tombeau des rois.

Un ministre ayant été interdit de tous bénéfices, parce qu'il était non-conformiste, dit à ses juges : « Le traitement que vous venez de me faire coûtera la vie à plus de mille personnes. » On l'arrêta sur cette menace, et quelques jours après on lui en demanda l'explication. « Rien de plus simple, répondit-il ; en m'ôtant la faculté de jouir d'aucun bénéfice, vous ne me laissez d'autre ressource que de me faire médecin. »

Érasistrate, médecin qui vivait dans la cent dix-septième olympiade, se rendit célèbre par un trait de sagacité. Ne pouvant rien connaître à la maladie de langueur du prince Antiochus, et soupçonnant qu'un amour contraint en était la cause, il fit passer au chevet de son lit toutes les dames de la cour de Séleucus, tandis qu'il lui tenait le pouls, qui s'émut violemment lorsque Stratonice, sa belle-mère, s'en approcha. « Sire, dit-il ensuite à Séleucus-Nicanor, j'ai découvert la maladie du prince votre fils, dont il ne saurait guérir, puisque c'est une passion violente pour une femme qu'il ne pourra jamais posséder. — Comment, une maladie incurable ! s'écria Séleucus. Y a-t-il dans mon royaume une femme qui ne se tînt honorée et flattée de guérir mon fils ? — Vous en serez bientôt persuadé, sire, répondit le médecin, quand vous saurez que c'est de ma femme, et que je suis bien résolu de ne la lui pas céder. » A cette nouvelle, le roi embrassant Érasistrate, le supplia de faire cet effort pour son fils, au sort duquel sa vie était attachée. « Seigneur, reprit le médecin, met-

tez-vous à ma place : céderiez-vous Stratonice, si le prince en était amoureux ? — Ah! plût aux dieux, dit-il, que la vie de mon fils en dépendît! je serais plus généreux que toi. — Eh bien, sire, répondit Érasistrate, vous possédez l'unique remède qui puisse le guérir, puisque c'est de la reine qu'il est éperdûment épris. »

M. de Clugny, revenant d'Amérique, se trouva fort incommodé; le médecin du vaisseau l'examina, et à quelques taches jaunes qu'il lui vit sur la peau, décida que le malade était attaqué de la peste. Le conseil assemblé, on condamna en conséquence M. de Clugny à être sacrifié au salut de tous, et à périr comme un nouveau rédempteur. L'aumônier du vaisseau alla annoncer au malade qu'il devait se préparer à être jeté à la mer. M. de Clugny demanda par grâce deux heures pour mettre ordre à ses affaires; au bout de ce temps, qui lui fut accordé, l'aumônier et l'Esculape entrèrent dans la chambre, mais quel fut leur étonnement de trouver le prétendu pestiféré ivre-mort, étendu à côté d'un pot d'eau-de-vie qu'il avait vidé. Le mystère de la maladie se développa alors aux yeux de l'ignorant médecin, qui en savait pourtant assez pour distinguer une immense quantité de pustules d'un genre bien différent de celui qu'il avait annoncé d'abord. La potion violente qu'avait prise M. de Clugny, avait chassé avec force au travers de la peau le virus de la petite vérole, dont il se tira fort heureusement.

Guillaume Rondelet, fameux médecin, avait un zèle outré pour les dissections. On assure qu'un de ses enfans étant mort, il le disséqua lui-même. C'est pousser furieusement loin l'enthousiasme de l'anatomie. Pasthiers, son disciple, nous apprend aussi que Rondelet, voyant Fontanus, son ami et son collègue, très dangereusement malade,

le pria instamment d'ordonner par son testament qu'après sa mort on lui remît son corps pour le disséquer.

MÉLANCOLIE.

Ah! disait Ninon en soupirant, ce n'est point ces paroles : *Tu n'es que cendre, et tu retourneras en cendre*, qu'il faudrait dire aux chrétiens le premier jour du temps de pénitence; mais celle-ci : *Il faut quitter ses amours! il faut quitter ses amours!*

Ils sont passés ces jours d'ivresse et de folie:
Viens, je me livre à toi, douce mélancolie;
Viens, les regards baissés, le front calme, et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

J. Delille.

VERS SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

Parny, souffrant de la poitrine, prenait chaque matin du lait, que lui apportait une jeune fille de treize ans; elle mourut, et le poète, qu'elle intéressait, fit aussitôt les vers suivans :

Son âge échappait à l'enfance,
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'amour:
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt sans laisser de trace
Le chant de l'oiseau dans les bois.

Parny signa ces vers d'un E. (Evariste), et les laissa sur son bureau; il était alors secrétaire de

M. de Bouilly, sous un nom supposé; mais quand celui-ci aperçut cette touchante pièce, à la délicatesse des sentimens, à la suavité de l'harmonie, il reconnut le chantre d'Éléonore.

MÉMOIRE.

M. Lombard, dans ses *Mémoires*, raconte qu'au temps où Napoléon était *Bonaparte* et premier consul, depuis un an qu'il avait quitté son emploi, il vivait de sollicitations et de promesses inutiles. Ennuyé de ce train de vie, il se détermina à partir pour la campagne; mais après avoir donné cette résolution à la philosophie, il accorda à l'habitude, à l'espoir, une dernière visite aux Tuileries. Par hasard, il fut aperçu de Bonaparte, qui lui dit : « Voyez de ma part le ministre de l'intérieur, et rapportez-moi ce qu'il vous aura dit. » Mais toutes ses dispositions étaient prises; il avait au reste une telle indigestion d'eau bénite de cour, qu'il partit sans voir le ministre indiqué. Revenu au bout de six mois, et cherchant à se remettre à flot, M. Lombard retourne dans le salon du consul; il se case dans l'embrasure d'une fenêtre: Bonaparte, occupé au milieu d'un groupe, le quitte brusquement, et arrivant droit à lui, lui demande : « Que vous a dit le ministre de l'intérieur? »

MÉPRISES.

Comment se fait-il qu'une noirceur infâme comme celle que nous allons rapporter ne constitue ni un crime, ni un délit, ni même une contravention aux yeux de la loi, et que son coupable auteur ne soit puni que par sa conscience?

Mademoiselle Ernestine, jeune et jolie personne, habitait avec sa mère au troisième étage d'une maison située rue Saint-Denis, au quatrième étage de laquelle logeaient deux jeunes gens nommés Charles

et Georges. L'amour tire parti de tout; un pareil voisinage était une belle occasion pour lui, il en profita. Les deux amis devinrent amoureux d'Ernestine, mais Georges désire, et Charles aime : le dernier est payé de retour; il déclare ses tendres, ses honorables sentimens, et la mère, heureuse de pouvoir remettre sa fille entre les mains d'un époux, n'attend plus pour célébrer le jour fortuné que l'issue d'un procès qui doit permettre de réaliser la dot d'Ernestine.

Nos amans étaient d'autant plus heureux que leur amour était pur, que leurs caresses étaient innocentes. Georges le savait, Georges qui n'avait point laissé découvrir le coupable feu dont il brûlait, et qui recevait les confidences de son ami; loin de le retenir, l'approche du mariage l'excite; il ne peut séduire Ernestine, il forme le projet de la tromper. Pendant que Charles dort paisiblement à ses côtés, il se lève furtivement, cherche à imiter ses manières, le son de sa voix, et pénètre dans l'alcove de la jeune fille; il la réveille par un baiser en lui adressant le titre d'amante, d'épouse, avec l'expression qu'y met Charles. Ernestine, à demi éveillée, ne songeant d'ailleurs qu'à Charles, trompée par ces mots, par l'obscurité, prend le traître pour son amant, et tout en lui faisant de doux reproches de sa témérité, elle le laisse encore devenir plus coupable.

Dès que le jour va s'approcher, Georges se retrouve auprès de l'ami qu'il vient d'outrager : la nuit suivante, il l'outrage encore; sûr de son odieux succès, il veut tenter le sort une troisième fois; mais à peine avait-il fait un pas dans la chambre d'Ernestine, où il s'avançait dans l'obscurité, qu'un clair de lune accusateur frappe sur son visage. La jeune fille, que le souvenir, que l'attente tenaient éveillée, le reconnaît; il le voit à son mouvement de surprise, d'effroi, et s'enfuit.

Quelle nuit passa l'imprudente! Charles a donc révélé nos entretiens à son ami; Georges venait-il nous épier? voulait-il prévenir ma mère? Ces questions, qu'elle se répète cent et cent fois, elle les adresse dès le lendemain à Charles : la surprise, la stupéfaction de celui-ci commence la foudroyante explication.

Dans un transport d'indignation et de douleur, Ernestine porte plainte devant le commissaire de police; Georges est arrêté : il avoue les faits dont on l'accuse, mais la chambre du conseil décide qu'il n'y a pas lieu à suivre, et Georges est remis en liberté. Cette impunité est affligeante pour la morale, mais qu'importe-t-elle à Ernestine? Le châtiment du coupable aurait-il effacé son imprudence et sa faiblesse. (Voy. *le Spectateur des Tribunaux*, 10 septembre 1826.)

On connaît le funeste événement de la place Louis XV, lors des fêtes du mariage de la dauphine Marie-Antoinette; on sait comment des échafauds destinés au feu d'artifice, l'imprévoyance des magistrats, la cupidité des malfaiteurs, la marche meurtrière des voitures, préparèrent, augmentèrent le désastre. Parmi les nombreuses victimes de ce désastre, les deux suivantes se distinguent douloureusement. Au milieu de cette foule agitée, pressée en sens contraire, foulée sous les pieds des chevaux, précipitée dans les fossés qui bordaient la rue Royale et la place, se trouvaient un jeune homme et son amante. Elle était belle; ils s'aimaient depuis plusieurs années; des raisons de fortune avaient retardé leur mariage; le lendemain ils devaient être unis. Protégeant son amie, marchant devant elle, la couvrant de son corps, longtemps le jeune homme soutint ses pas et son courage; mais de moment en moment, le tumulte, les cris, l'effroi, les périls allaient croissant. « Je

succombe, dit-elle, mes forces m'abandonnent ; je ne saurais avancer plus loin. — Il reste encore un moyen, s'écrie l'amant au désespoir : placez-vous sur mes épaules. » Il sent qu'on a suivi son conseil, et le désir de sauver ce qu'il aime, double ses forces et son ardeur ; il résiste aux chocs les plus violens. Ses bras, roidis devant sa poitrine, lui frayent péniblement un passage ; il lutte, il se dégage enfin. Arrivé à l'une des extrémités de la place, après avoir déposé sur un banc son précieux fardeau, haletant, épuisé, mourant de fatigue, mais ivre de joie il se retourne..... ce n'était pas elle ! Une autre plus agile avait profité du conseil : son amie n'était plus ! (M. Barrière, *Notice sur madame Campan.*)

Louis XVIII reçut un jour la députation d'une Académie de province, et l'accueillit avec bonté. « Messieurs, dit-il, comptez-vous beaucoup d'hellénistes parmi les membres de votre société ? — Des hellénistes ? répond l'orateur de la députation, nous en avions quelques-uns, mais l'Académie les a chassés ignominieusement ; à peine y a-t-il dans le département trois ou quatre misérables qui regrettent le prisonnier de Sainte-Hélène. »

Une duchesse très fardée se promenait dans le parc de Versailles avec d'autres dames. Un seigneur ayant la vue un peu basse, s'avisa, sous prétexte qu'il était nouvellement arrivé de campagne, de vouloir donner à cette duchesse un baiser qu'elle para, en faisant adroitement un demi-tour derrière une statue, qui fut tendrement baisée à son intention. Cette méprise ayant beaucoup fait rire aux dépens du seigneur, il répondit sans se déconcerter : « Plâtre pour plâtre, cela revient au même. »

Digitized by Google

MERLES.

Un jeune paysan s'étant accusé à confesse d'avoir rompu une haie pour aller reconnaître un nid de merles, le confesseur lui demanda si les merles étaient pris. « Non, lui répondit-il; je ne les trouve pas assez grands, et je les laisse croître jusqu'à samedi au soir que je les irai dénicher pour les fricasser le lendemain. » Le curé profita de cet avis, y alla le samedi matin, et les dénicha lui-même. Le paysan ayant trouvé la place vide, ne douta point que ce ne fût le curé qui lui eût joué ce tour. Quelques mois après, un jubilé l'ayant obligé de retourner à confesse, il s'accusa d'avoir pris quelques libertés avec une paysanne; le confesseur lui demanda son âge, sa demeure. « A d'autres! dénicheur de merles », répondit-il. De là le proverbe.

MODESTIE.

Un jeune homme fort instruit avait gardé le silence dans une compagnie de gens de lettres. Son père lui demanda ensuite pourquoi il ne s'était pas fait honneur de ses connaissances. « J'ai craint, lui répondit-il, qu'on ne vînt aussi à m'interroger sur ce que je ne sais point. »

MOEURS DE DIVERS PEUPLES.

L'embonpoint était regardé, chez les Francs, comme une marque d'oisiveté; aussi condamnait-on à l'amende celui qui ne pouvait mettre une ceinture que les magistrats essayaient annuellement à la jeunesse.

C'était une époque solennelle que celle où le père donnait l'épée et le bouclier héréditaire à son fils. (Legrand-d'Aussy.)

L'amitié chez les Francs était un lien indisso-

luble et sacré. Deux amis firent une chaîne de leurs colliers, et s'étant ainsi attachés l'un à l'autre, ils marchèrent au combat pour partager le triomphe ou la mort. (*Idem.*)

Les Francs franchissaient un fleuve debout sur les conques de leurs boucliers d'osier; ils portaient au bras un anneau de fer, symbole de la servitude, et ne le quittaient qu'après une belle action, qu'on nommait la *rançon du brave.* (LEGENDRE.)

Celui qui n'avait point d'enfans venait graver son nom sur un rocher, afin de le transmettre aux races futures.

Aux fiançailles, on faisait boire les amans dans la même coupe, en signe d'union et d'amour : dès le matin du jour des noces, les amis de l'époux allaient chercher la fiancée pour la conduire à sa nouvelle demeure; ils étaient armés, pour prévenir les tentatives des amans désespérés.

La plus grande preuve d'amour que donnait un amant à sa maîtresse, c'était de négliger ses cheveux tant qu'il était éloigné d'elle. Un débiteur insolvable passait autour de son cou le bras de son créancier, et lui présentait des ciseaux pour qu'il lui coupât la chevelure. (DE PAULMY.)

Les grands se saluaient en s'arrachant un cheveu, qu'ils se présentaient, comme fit Clovis à saint Germain. Les citoyens scellaient une adoption en se faisant toucher la barbe. Pour cimenter un pacte d'union, ils se coupaient la veine frontale, et laissant couler le sang dans une coupe, le buvaient avec de l'hydromel.

Ceux qui prêtaient serment montaient sur des rochers pour marquer que leur fidélité serait inébranlable. Pendant les délibérations, certains officiers coupaient un morceau de l'habit de ceux qui

troublaient le silence. Les tombeaux, bordés de rosiers, étaient gardés par des sentinelles comme les trésors de la patrie. (MARCEL, *Origine de la monarchie française.*)

On vit souvent chez les Celtes un fils ou un amant jeter dans le bûcher de l'objet chéri, des lettres qui devaient lui parvenir, et l'entretenir des regrets que causait sa perte.

Les Irlandais ont, d'après les savans rédacteurs du *Journal des Voyages*, la coutume la plus singulière, pour ne pas dire la plus immorale. A certains jours de l'année, les amans ont le droit de *faire la quête;* voici de quelle façon : La jeune fille se couche seule dans sa chambre : au commencement de la nuit, l'amant a le privilége d'entrer par la fenêtre, que l'on a laissée ouverte à cet effet, il s'assied sur le lit de sa belle, quête un baiser, puis deux, ainsi de suite, et la belle ordinairement refuse peu. Si la quête a des suites, le quêteur est obligé d'être épouseur, ou de payer des dommages-intérêts à la demoiselle.

La Hollande a plusieurs bourgs dont les mœurs sont remarquables. L'un d'eux est pour ainsi dire l'empire de la propreté; les rues sont sablées par compartimens avec du cailloutage; les maisons, peintes de diverses couleurs de nuances différentes, sont, par le moyen de petites pompes aspirantes, lavées tous les jours de haut en bas. Pour que la voie publique ne soit point salie par les animaux domestiques, on leur attache sous la queue un sachet qui reçoit leurs excrémens, Chaque habitant a deux maisons assez voisines, mais séparées par un jardin; l'une est habitée; l'autre, ornée de ce qu'on a de plus précieux, comme vases, étoffes, choses rares, etc., ne s'ouvre que trois fois dans la vie. On y est ondoyé

à sa naissance; on y pare la mariée avant que de la conduire à l'autel, et le jour où l'on meurt, le cercueil est déposé sur le seuil de la porte. C'est par une faveur particulière, et après l'avoir demandé avec instance, que Joseph II, empereur d'Autriche, entra dans l'une de ces maisons.

Les marchands de vin fourmillent en Hollande, et leur bonne foi est de telle sorte qu'on lit sur leurs enseignes : *Ici, en prévenant une heure d'avance, on vous fait du vrai vin.* Vri win.

Les routes, en Hollande, sont rares, étroites, peu fréquentées, puisque presque toute la circulation a lieu par eau; mais elles offrent un touchant témoignage de la probité patriarcale des bons habitans. Les frais de l'entretien des routes sont aux frais des voyageurs. « D'après cela, dit M. Lombard dans *ses Mémoires*, vous croyez que, de distance en distance, vous allez vous heurter contre un douanier qui vous tendra la main et vous dira : *Vous devez tant.* Point. De distance en distance, vous trouverez une barrière à claire-voie, éloignée de toute espèce d'habitation, bien peinte, bien mignonne, qui s'ouvre et se ferme sans efforts. Sur un des montans qui soutiennent ce treillis, est un écriteau qui vous indique ce que vous devez pour deux ou quatre roues, pour un ou plusieurs voyageurs. Sur ce montant est une coupe dans laquelle vous déposez *librement* le droit de péage. Vous partez, vous laissez l'argent à la merci du premier venu, et personne n'est tenté de se l'approprier. Au bout de deux ou trois jours, le préposé au prélevement de l'impôt fait sa tournée, visite les coupes, et en verse le contenu dans une sacoche.

Les Lapons les plus chrétiens suspendent des peaux de petits-gris devant l'autel, et quand ils

veulent détourner quelque maladie qui afflige leurs troupeaux, ou demander à Dieu leur prospérité, ils portent des peaux de rennes à l'église, et les étendent sur le chemin qui conduit à l'autel, et par où il faut nécessairement que le prêtre passe, et ils croient ainsi s'attirer la bénédiction du ciel. (REGNARD, *Voyage en Laponie.*)

Quand leurs enfans viennent au monde, ils les lavent dans la neige jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus respirer, puis ils les mettent dans un bain d'eau chaude; sitôt que la mère est délivrée, elle boit un grand coup d'huile de baleine, et croit que cela lui est d'un secours très considérable. Il est aisé de connaître dans le berceau de quel sexe est l'enfant; si c'est un garçon, on suspend au-dessus de sa tête un arc, des flèches ou une lance, pour indiquer ses occupations à venir; si c'est une fille, on met les ailes, les pieds et le bec du *lagopos*, pour insinuer que la propreté et l'agilité doivent être le partage des femmes. (*Ibid.*)

Les Lapons non encore convertis au christianisme, se marient d'une manière simple et mystérieuse à la fois; on ne les conduit point devant un prêtre, et leurs parens seuls les unissent chez eux, sans autre cérémonie qu'en tirant du feu d'un caillou; c'est, selon eux, le plus vif emblème du mariage, car, comme la pierre renferme en elle-même une source de feu qui ne paraît que lorsqu'on l'approche du fer, de même, disent-ils, il se trouve un principe de vie caché dans l'un et l'autre sexe, qui ne se fait voir que lorsqu'ils sont unis.

Dès qu'un enfant est baptisé, son père lui fait présent d'un renne femelle; il en est de même à la pousse de la première dent, et tous les produits

de ces rennes, lait, fromage, petits, appartiennent à l'enfant, et font sa fortune lorsqu'il se marie.

Le dessert des plus riches Lapons consiste en un petit morceau de tabac qu'ils tirent de derrière leur oreille; c'est là l'endroit où ils le font sécher, et ils n'ont point d'autre boîte pour le conserver; ils le mâchent d'abord, et lorsqu'ils en ont tiré tout le suc, ils le remettent derrière l'oreille, où il prend un nouveau goût : ils le remâchent encore une fois, et le replacent de même encore : lorsqu'il a perdu toute sa force, ils le fument.

Regnard dit qu'à Amsterdam les filles publiques ne sortent point comme celles de Paris; on fait entrer l'insensé qui les recherche dans une salle qui communique à plusieurs autres petites chambres dont vous voyez les portes, et au-dessus sont le portrait et le prix de la personne qu'elles renferment, c'est à vous de choisir : on ne fait point sortir l'original que vous n'ayez payé le prix de la taxe : tant pis pour vous si la copie a été flattée.

Il y a plusieurs endroits de la terre où on se laisse croître les ongles pour marquer que l'on ne travaille point. (MONTESQUIEU, *Esprit des Lois.*)

Les peuples d'Ochim, fiers et paresseux, se croiraient déshonorés de porter deux pintes de riz. (*Ibid.*)

La religion des Perses leur enlevait le commerce maritime; afin de ne pas souiller les alimens, ils ne naviguaient point sur les fleuves, et traitaient d'athées les marins. (*Ibid.*)

On n'aurait pas plus tiré parti d'un Athénien en l'ennuyant, que d'un Lacédémonien en le divertissant. (*Ibid.*)

Himilcon, pilote carthaginois, allant de Betis

en Angleterre, et rencontré par un vaisseau romain, se fit échouer pour ne pas lui apprendre la route; il en fut récompensé par le sénat de sa patrie. (*Ibid.*)

A Sparte, une des principales peines était de ne pouvoir prêter sa femme à un autre, ni de recevoir celle d'un autre, et de n'être jamais dans sa maison qu'avec des vierges. (*Ibid.*)

Dans le royaume de Bantam le roi prend avec la succession d'un chef de famille, la maison, la femme et les enfans; aussi, pour éluder la plus cruelle disposition de cette loi, on marie les enfans à huit ans et même plus tôt, afin qu'ils ne fassent point partie de la succession de leur père. (*Ibid.*)

Le père Bougerel rapporte qu'en Espagne, dans le quatorzième siècle, un juif, accusé d'avoir blasphémé contre la sainte Vierge, fut condamné à être écorché : des chevaliers masqués chassèrent l'exécuteur et vengèrent eux-mêmes l'honneur de la Vierge.

Le point d'honneur pour les Iroquois prisonniers est de souffrir avec fermeté les plus grands tourmens. Un missionnaire rapporte qu'un jeune sauvage de cette nation, au milieu des supplices, dit, pour braver ses ennemis : « Vous êtes des sots, vous n'entendez rien à faire souffrir. Ah! lâches, si je vous tenais dans mon pays, je vous en ferais endurer davantage. » Tandis qu'il s'exprimait ainsi, une femme fit rougir une petite broche de fer et lui perça les parties les plus sensibles du corps. La douleur lui arracha un cri aigu; mais souriant aussitôt : « Tu as de l'esprit, femme, dit-il, tu l'entends; voilà comme il faut faire. »

Un Anglais, voyageant dans les Alpes, attira

tous les regards par sa figure; mais on trouvait qu'il lui manquait un grand agrément. « Le bel homme, disait-on, s'il avait un goître ! »

Les *Lois saliques* citent un ancien usage des Francs, par lequel celui qui avait exhumé un cadavre pour le dépouiller, était banni de la société des hommes jusqu'à ce que ses parens consentissent à l'y faire rentrer; personne, et sa femme même, ne devait lui donner un asile et du pain. Ce bannissement général, cette punition prolongée par la volonté paternelle, cet isolement des liens les plus sacrés imposés au violement des tombeaux, ont quelque chose d'antique et de religieux, que l'on chercherait en vain dans les sociétés modernes.

NAIN.

Jeffery-Hudson, nain de Henriette de France, femme de Charles Ier, naquit dans le Rutlandshire en 1611; à l'âge de huit ans il n'avait que dix-huit pouces de haut. Le duc de Buckingham, qui résidait alors à Burleigh, le prit chez lui. Le roi et la reine allèrent voir le duc quelque temps après leur mariage, et Hudson leur fut présenté dans un pâté froid; la reine le garda depuis. Davenant a composé un poëme intitulé la *Jeffréide;* il y célèbre un combat qu'il dit s'être passé entre ce petit héros et un coq-d'Inde. Lors du séjour de la reine en France, pendant les troubles d'Angleterre, un gentilhomme nommé Crofts, s'avisa de le railler et persifler sans relâche; Hudson lui envoya un cartel, Crofts l'accepta, et se présenta au combat armé d'une seringue : le pygmée furieux voulut se battre; ils montèrent à cheval pour rendre le combat plus égal. Hudson renversa son ennemi d'un coup de pistolet.

NAIVETÉS.

Que vous êtes heureux, vous autres, disait un paysan aux habitans d'une commune voisine; vous avez plusieurs fêtes patronales, la Saint-Marc, la Saint-Jean, la Saint-Fiacre; mais nous, dans notre paroisse, nous n'avons que le bon Dieu tout net.

Un paysan avait une domestique vieille, laide, méchante, qui lui déplaisait tant, qu'il l'avait surnommée *cette diable*, et ne la gardait que parce qu'elle convenait à sa ménagère; celle-ci mourut. Au bout de trois mois Claude va chez son bourgeois, et lui fait part de son mariage : « Déjà, mon ami ! et qu'épouses-tu donc ? — Eh ! pardi, monsieur, je prends *cette diable*. — Comment, cette vieille édentée, bancale, aux yeux chassieux ? — Oui, not' bourgeois. — Qui, lorsqu'elle n'était encore que ta servante, te grognait, battait tes enfans ! juge ce qu'il en sera quand elle se verra ta femme. — Que voulez-vous ! je lui dois dix écus, et je ne peux pas les lui payer. »

Un jeune homme recherchait une demoiselle en mariage. Malgré la pureté de ses intentions et la perspective de son prochain bonheur, il provoqua plusieurs fois une défaite ; mais la jeune fille résista constamment. Enfin, le jour des noces arriva ; lorsque le soir les époux se furent retirés dans la chambre nuptiale : « Chère amie, s'écria le nouveau marié, avec quelle impatience j'attendais cet instant ! je vous avoue cependant que je vous rends grâces de vos refus, car si je vous eusse trouvée faible, je ne vous eusse point épousée. — Oh ! répliqua-t-elle naïvement, je n'avais garde : j'avais déjà été prise plusieurs fois ! »

Un paysan se plaignait à un bourgeois de Paris

de ce que les taupes lui ravageaient un beau pré : « Vous êtes bien embarrassé, répondit le citadin : faites-le paver. »

Le même bourgeois se promenait dans la campagne, et voyant des poireaux en fleurs : « Ah ! s'écria-t-il, les belles asperges ! »

Un homme était demeuré toute une nuit à regarder jouer au trictrac. Il survint un coup douteux ; on lui demanda son sentiment, il dit qu'il ne connaissait pas le jeu. « Comment donc avez-vous pu avoir la constance de rester jusqu'à ce moment, puisque vous ne connaissez rien à notre jeu ? — Messieurs, répondit-il, je suis marié, et d'ailleurs, comme depuis quatre heures je vous entends dire à chaque instant *je m'en vais*, je ne voulais pas m'en aller seul, et j'attendais. »

On demandait à une vivandière qui venait d'accoucher, de quel soldat était le poupon : « J'aurais bien de la peine à dire de quel régiment », répondit-elle.

Une autre, dans le même cas, répondit : « Que sais-je, moi ! ce sont eux. »

Quelqu'un s'était présenté plusieurs fois chez un de ses amis. Le suisse lui avait toujours dit qu'il était malade, et qu'on ne pouvait pas le voir. Un jour il lui dit : « Est-ce que ce serait la petite vérole ? — Est-ce que vous prenez mon maître pour un enfant », répliqua le suisse.

Un perruquier disait à un autre : « On voit bien que tu n'as pas inventé la pommade. »

Le fils d'un dissipateur disait très naïvement : « J'aurais cent mille écus que je n'ai pas, si mon père ne fût entré dans ma famille. »

Un homme écrivait une lettre à son correspondant ; il n'a pas le temps de cacheter sa missive, se trouve incommodé et meurt. Son commis écrit au bas de la lettre : *Depuis ma lettreécrite, je suis mort*, la cachète et l'envoie.

Une jeune fille poursuivait un homme pour crime de séduction ; son avocat ne trouvant rien d'assez prouvé, lui dit que sa cause était mauvaise, et qu'il fallait y renoncer : elle s'en alla fort mécontente. Quelques jours après elle revint chez lui et lui dit : « Monsieur l'avocat, nouvelle preuve ; il m'a encore séduite ce matin. »

A la suite d'un naufrage, plusieurs personnes qui s'étaient sauvées à la nage, abordèrent dans une île qui leur parut inhabitée. Après avoir longtemps marché, un d'eux ayant aperçu un pendu, s'écria : « Grâce au ciel, nous sommes dans un pays civilisé. »

Le czar Pierre étant en France, remarqua un seigneur de la cour qui avait chaque jour un habit nouveau ; il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Il me paraît que ce gentilhomme n'est pas content de son tailleur. »

Une jeune fille, interrogée par son confesseur, lui avouait qu'elle avait eu beaucoup d'estime pour un jeune homme : « Combien de fois », lui demanda le directeur.

« Messieurs, dit un acteur, la pièce que nous venons d'avoir l'honneur de vous donner est de monsieur *un tel*, qui désire garder l'anonyme. »

Un homme, abandonné des médecins, fit venir un juré crieur pour disposer son enterrement. Après avoir bien discuté combien il fallait pour la cire, combien pour la tenture : « Tenez dit-il, je

vous donnerai cinquante écus, et je ne me mêlerai de rien. »

Une dame de qualité, voyant les brillantes obsèques de son mari, s'écria : « Ah ! que mon mari serait aise de voir cela, lui qui aimait tant les cérémonies ! »

Le 10 juillet 1791, le cortége de la pompe funèbre de Voltaire partit le matin de Brie Comté-Robert, et fit halte à Créteil. Un curieux, qui rencontra des gens de la campagne sur l'avenue de Créteil à Charenton, leur demanda où était Voltaire : ces bons villageois lui répondirent naïvement : « Le grand Voltaire dîne à Créteil. »

Une famille était assemblée pour un enterrement ; comme le convoi sortait, un laquais de la maison vint dire d'un air affligé : « Voilà monsieur qui sort. »

Un noble provincial revenait d'Ermenonville, enchanté, disait-il, du tombeau de M. Rousseau.

Un Français avait été admis à voir le cabinet du roi d'Espagne. Arrivé devant son fauteuil et son bureau : « C'est donc ici, dit-il, que ce grand roi travaille ! — Comment, travaille ! dit le conducteur : quelle insolence ! Le roi travailler ! Vous venez chez lui pour insulter sa majesté ! » Il s'engagea une querelle où le Français eut beaucoup de peine à faire entendre à l'Espagnol qu'il n'avait pas eu l'intention d'insulter la majesté de son maître.

Un sot amateur parcourait l'Italie en carrosse ; on arrête un jour sa voiture devant un magnifique point de vue : « Voyez, lui dit-on, le superbe aspect ! — Hé bien ! dit-il, cocher, qu'on nous y mène. »

Quelqu'un racontant la mort subite du dentiste du roi, disait : « C'est d'autant plus disgracieux pour ce pauvre Bourdet, que dans ce moment-là même il avait l'honneur d'arranger la bouche du roi. »

M. *** acheta une terre où il fit bâtir à grands frais un superbe château et une magnifique chapelle qu'il réserva pour le dernier bâtiment. Quand elle fut achevée, il manda à ses enfans : « Notre chapelle est finie, leur dit-il ; j'espère que nous y serons tous enterrés, si Dieu nous prête vie. »

Trois députés des États de Bretagne étaient venus pour haranguer le roi ; l'évêque, qui était le premier, oublia sa harangue ; le gentilhomme qui le suivait, se croyant obligé de prendre la parole, s'écria : « Sire, mon grand'père, mon père et moi, sommes tous morts à votre service. »

Lord Hamilton, personnage très singulier, étant ivre dans une hôtellerie d'Angleterre, avait tué un garçon d'auberge, et était rentré sans savoir ce qu'il avait fait. L'aubergiste arrive tout effrayé, et lui dit : « Milord, savez-vous que vous avez tué ce garçon? » Le lord répondit : « Eh bien! mettez-le sur la carte. »

Plusieurs procureurs étaient au Gros-Caillou pour y manger une matelote. Comme ils avaient tous très bon appétit, l'un d'eux ayant appelé le garçon, lui dit : « Faites-nous faire une omelette au préalable. » Le garçon s'empresse de descendre et de demander ce que c'est qu'une *omelette au préalable*. Le chef de cuisine et le maître se mettent l'esprit à la torture pour deviner, et finissent par députer un ambassadeur vers les procureurs pour leur demander la manière de faire *une omelette au préalable*.

Un curé qu'un rhumatisme avait retenu longtemps dans son lit, reprit ses fonctions, et risqua de dire sa messe. Quelqu'un lui demanda comment il s'en était tiré : « Assez bien, répondit-il, mais à l'élévation, c'était le diable. »

Un ignorant, demandant les ordres, fut refusé par son évêque. « Que voulez-vous donc que je fasse, monseigneur? lui dit-il, que j'aille voler sur les grands chemins. »

Rémond de Saint-Mard fut mené à l'opéra étant fort jeune. Vers le milieu de la pièce il dit d'un grand sang-froid à son précepteur : « Monsieur, ai-je bien du plaisir ? »

Madame la maréchale de ***, à quatre-vingt-huit ans, ayant perdu la dernière de ses filles, âgée de soixante et dix ans : « Je suis bien malheureuse, dit-elle ; de cinq enfans que j'ai eus, il ne m'a pas été possible d'en élever un. »

On disait à un provincial que son curé était mort. « Ne le croyez pas, répondit-il ; il m'écrit tout, et s'il était mort, il ne manquerait pas de m'en donner des nouvelles. »

Les longues et pénibles cérémonies du sacre de Louis XVI étant finies, le roi demanda à l'archevêque de Reims s'il ne se trouvait pas bien fatigué : « Point du tout, sire, répondit le cardinal. — Ma foi, répond le monarque, je le suis beaucoup, moi qui n'ai pas votre âge, et je vous plains. — Votre majesté est trop bonne, dit le vieux prélat ; je me sens très bien, et je suis prêt à recommencer dès demain.

Un petit garçon de dix à douze ans aborda un jour milady Crawel et lui demanda un schelling. « Comment, un schelling ! Est-ce ainsi qu'on demande l'aumône ? — Madame, puisque vous me

refusez, je n'importunerai plus personne; cependant cette modique somme m'aurait détourné du parti que je vais prendre »; et en disant ces mots il poussa un profond soupir, et s'en alla la larme à l'œil. « Quoi! dit milady à sa femme de chambre, ce petit malheureux aurait-il le dessein de se porter à quelque extrémité? je ne veux pas qu'un schelling de plus ou de moins soit la cause d'un malheur. « Mon ami, dit-elle en le rappelant, tiens voilà un schelling; mais dis-moi, pourquoi mon refus t'avait-il tant affligé? — Madame, c'est que je me voyais sur le point d'être obligé de travailler. »

Un curé, dans un prône, avait effrayé son auditoire de telle sorte, que tout le monde pleurait. La mère de ce curé leur dit : « Est-ce que vous le croyez : c'est le plus grand menteur que je connaisse; je l'ai fouetté vingt fois pour cela quand il était petit. »

A la bataille de Spire, on avait défendu à un régiment de faire quartier : un officier allemand demanda la vie à un des nôtres, qui lui répondit : « Monsieur, demandez-moi toute autre chose, mais pour la vie, il n'y a pas moyen. » Cette naïveté passa de bouche en bouche, et l'on rit au milieu du carnage.

Un capitaine suisse faisait enterrer pêle-mêle, sur le champ de bataille, les morts et les mourans. On lui représenta que plusieurs respiraient encore et ne demandaient qu'à vivre : » Bon, bon! dit-il; si on voulait les écouter, il n'y en aurait pas un de mort. »

Pendant la guerre de 1774, un homme allant faire une visite à une dame du plus haut rang, le jour même où l'on venait de recevoir la nouvelle d'une grande bataille, la trouva tout éplorée, et

lui demanda, en tremblant, si elle avait reçu quelque mauvaise nouvelle de M. le duc son mari, ou de M. le prince son fils : « Eh ! mon dieu non ! dit la dame; c'est ma petite chienne, ma petite maltaise que je pleure. M. le duc et M. le prince se portent bien l'un et l'autre ; et quand ils auraient été tués, ils sont faits pour cela ; ils courent des hasards, on s'attend à ces choses-là ; mais on ne s'attend pas à perdre une pauvre petite bête pour laquelle on n'a rien négligé, et dont la conservation a coûté tant de soins. ».

Un Angevin, ne se fiant pas à sa mémoire, écrivit sur ses tablettes : « Me marier en passant à Tours. »

Un homme fort malade recommanda qu'on l'ouvrît après sa mort : « Parce que je ne serai pas fâché, disait-il, de savoir à quoi m'en tenir sur la cause de ma maladie. »

Un paysan venait du catéchisme : quelqu'un qui le vit chagrin, lui demanda ce qu'il avait : « Monsieur le curé, répondit-il, est toujours à me gronder ; il m'a demandé combien il y avait de Dieux. — Eh bien ! tu lui as répondu qu'il n'y en avait qu'un. — Que dites-vous, un ? Je lui ai dit qu'il y en avait trois, et il n'est pas encore content. »

Du temps des dragonnades, les habitans d'un village où le maréchal de Tessé avait envoyé un détachement, se hâtèrent de lui écrire qu'ils désiraient faire abjuration. Il rappela ses dragons. Le capitaine, fâché de ce que sa proie lui échappait, dit au maréchal en l'abordant : « Monseigneur, ces marauds-là se moquent de vous : *ils ne nous ont pas seulement donné le temps de les instruire.* »

Un prédicateur, après avoir battu la campagne, en prêchant devant le cardinal de Richelieu, lui

dit : « Je demande pardon à votre éminence ; à l'avenir, je me préparerai et je ferai mieux ; je m'étais cette fois-ci abandonné au Saint-Esprit. »

Un capucin était méprisé de ses confrères, parce qu'il n'avait pas la barbe aussi longue qu'eux. Le gardien les reprit : « Si le père Nicaise, dit-il, n'a pas une aussi belle barbe que nous devant les hommes, peut-être en aura-t-il une plus belle devant Dieu. »

On conseillait à une jeune personne de garantir son teint des taches de rousseur : « Je n'y suis point sujette, répondit-elle, et j'irais au soleil le jour et la nuit, que je n'en aurais pas. »

Un Anglais venu à Paris y prit un maître à danser. Fatigué d'être toujours obligé de tourner ses pieds en dehors, il lui dit : « Au lieu de six francs par leçon, je vous en donnerai douze ; mais apprenez-moi à danser les pieds en dedans. »

Un prédicateur s'élevant avec beaucoup de véhémence contre l'adultère, s'écria : « Oui, j'aimerais mieux avoir affaire à dix filles chaque mois, que d'approcher une seule fois d'une femme mariée. — Mon père, dit un des auditeurs, il y a beaucoup de gens qui pensent comme vous. »

Un auteur, ami de l'officier de garde au Théâtre-Français, lui avait recommandé de placer des sentinelles de manière à en imposer à la *cabale*. La pièce fut sifflée, et n'alla pas jusqu'à la fin. L'auteur en fit des reproches à l'officier, qui lui répondit naïvement : « Quand il n'y a que huit ou dix personnes de mauvaise volonté, on leur en impose ; mais que voulez-vous qu'on fasse contre une *cabale* de huit ou neuf cents personnes ? »

Un homme aveugle se faisait lire la Bible par un

de ses gens. Dans un endroit il lut : « *Dieu lui apparut en singe.* — Dis donc en *songe*, lui dit le vieillard. — En songe ou en singe, je crois que Dieu était bien le maître. »

Un paysan eût bien voulu marier sa fille à un de ses voisins. Celui-ci n'y voulut point entendre, parce qu'il la trouvait encore trop jeune pour être mariée. « Oh ! dit le père, elle est bien nubile, car elle a déjà eu trois enfans du vicaire de notre curé. »

Une espèce de fou, à qui l'ambition avait fait tourner la tête, et qu'on avait fait renfermer à Charenton pour le traiter, fit une réponse bien digne de lui. Parmi les moyens qu'on tenta pour le ramener à la raison, on ne négligea pas d'employer de ces surprises capables de lui tourner le sang d'une autre manière. Un jour on lui banda les yeux, et on aposta cinq ou six soldats avec des fusils braqués contre lui. Alors on lui ôta le bandeau. Il s'écria, en éclatant de rire : *Eh ! c'est le déserteur.* Voilà tout l'effet que produisit ce violent remède.

Un noble campagnard qui regardait un gentilhomme comme le plus précieux ouvrage de la Divinité, et sa perte comme un des plus grands malheurs de ce monde, définissait la peste *une calamité abominable, pendant laquelle un gentilhomme n'est pas sûr de sa vie.*

Deux huissiers étant allés chez un créancier pour saisir les meubles, celui-ci, qui se trouvait à sa fenêtre, les vit venir, et fermant sa porte, les accabla d'injures. Les huissiers écrivirent dans leur déclaration : « Il nous a appelés fripons, coquins, pendards, etc. » ; ce que nous affirmons conforme et véritable, en foi de quoi nous avons signé.

Quelqu'un, en parlant de la manière dont on portait, à une certaine époque, les corps à la sépulture, disait naïvement : « Pour être enterré comme ça, j'aimerais autant ne pas mourir. »

Un mari qui venait de faire une infidélité à son épouse en faveur de sa servante, disait à cette dernière : « Tu t'en acquittes bien mieux que ma femme. — C'est ce que tout le monde me dit », répondit-elle.

On raconte qu'un banquier de Paris fit baptiser un de ses enfans sur la paroisse Saint-Eustache. Après que le parrain et la marraine eurent signé sur le registre, le père, par distraction, signa : *Un tel et compagnie*, accoutumé à signer ainsi ses lettres de change. Des gens malins prétendirent que l'enfant qu'il faisait baptiser pouvait en effet appartenir à l'un de ses associés.

Lord Bolingbroke, dans un de ses voyages, ne voulant pas être connu, avait recommandé à un nègre, son seul domestique, de dire qu'il était Français. Ce nègre, jaloux de mériter par sa discrétion la confiance de son maître, répondit à toutes les questions que lui faisaient les curieux : « Il est Français comme moi. »

Le roi et la reine d'Angleterre arrivant en chaise de poste au château de Windsor, un grand nombre d'enfans entourèrent la voiture pour voir leurs majestés à la descente. Il se trouva parmi eux un petit garçon d'une très jolie figure, qui avait de superbes cheveux blonds. Ce charmant marmot avait été mis en culotte ce jour-là même. La contenance joyeuse et la beauté de ce poupon attirèrent l'attention du souverain. « A qui appartenez-vous, petit bonhomme? lui dit le roi. — Mon père est un des mangeurs de bœuf de votre majesté (c'est le nom que le peuple donne aux hallebardiers de la

porte, qui font le service des cent-suisses, et qui sont habillés comme eux). — Eh bien ! dit le monarque, mets-toi à genoux, et tu baiseras la main de la reine. » L'enfant refusa. « Assurément, reprit-il, je ne me mettrai pas à genoux, je salirais mes culottes neuves. » Cette naïveté fit beaucoup rire le roi et la reine, qui le gratifièrent de cinq guinées.

M. Baillon, ayant chez lui une nombreuse société des femmes les plus aimables et les plus distinguées de la ville, tire le cordon de sa sonnette; un valet de chambre paraît : « Apportez du bois, lui dit-il: le feu fait compagnie, mesdames. » Comme dans cette même soirée il bâillait beaucoup, quelqu'un lui demanda s'il était incommodé. « Oh non ! répondit-il naïvement, je ne bâille que quand je m'ennuie. »

Un jeune homme avait donné à un chien qu'il avait élevé, le nom de *Cocu*. Comme il l'appelait, il se vit querellé par une dame, qui lui dit : « Vraiment, monsieur, cela est bien malhonnête; vous devriez avoir honte de donner ainsi à votre chien un nom de chrétien. »

M. de Bonac, évêque d'Agen, étant allé à la campagne chez un de ses amis, son postillon se laissa tomber du haut d'un grenier à foin sur le pavé. Tout le monde courait au secours du malheureux, qui était tout fracassé. « Allez chercher un chirurgien, criait-on. — Eh non! disait naïvement l'évêque dans le plus grand effroi, cet homme se meurt; vite un prêtre, amenez un prêtre. — Et vous, monseigneur, ne l'êtes-vous pas? répondit quelqu'un qui était plus de sang-froid. « Ah ! c'est vrai, je n'y pensais pas », répliqua le prélat, à qui l'excès du trouble avait fait oublier son caractère.

On fait un conte d'un Normand et d'un Picard,

qu'on conduisait dans une charrette, au lieu où il y avait une potence, qui devait être le *nec plus ultrà* de leur vie. Le Picard pleurant, le Normand se mit à rire, en insultant à la lâcheté du Picard. Celui-ci lui dit : « Nous ne sommes pas comme vous autres Normands, qui avez coutume d'être pendus. »

Un homme à projets, qui compte l'invention d'un bateau à vapeur au nombre de ses titres littéraires, avait sollicité aussi d'être admis au nombre des quarante élus. Dernièrement il engageait un capitaliste à s'associer avec lui dans une entreprise dont le résultat avantageux était infaillible. « Ah, monsieur ! lui disait-il avec naïveté, si vous aviez seulement cinquante mille francs à perdre, vous ou moi, nous ferions de bien bonnes affaires. »

Un batelier, déjà absous, dit à son confesseur : « Mon père, il me revient un petit scrupule; c'est qu'étant dans mon bateau, un de mes camarades me criait toujours de virer de bord, et je ne voulais pas; si bien que je lui donnai un coup de coude dans l'estomac, qui le fit tomber à l'eau : je ne sais ce qu'il est devenu, mais je ne l'ai point vu depuis. »

Un créancier d'un de nos jeunes impayables en reçut ces jours derniers, pour tout à-compte, une lettre terminée par cette formule de politesse qu'il ne trouva pas des plus honnêtes : « Je suis pour la vie votre dévoué serviteur et débiteur. »

Une jeune personne de douze à treize ans devait épouser M. de Cypierre, fils de l'intendant d'Orléans. Aussitôt qu'on lui eut fait part de ce mariage, elle alla conter à ses jeunes compagnes qu'elle allait épouser M. d'Orléans, intendant de Cythère.

Dès que la cérémonie de son mariage fut ter-

minée, on la remit au couvent jusqu'à ce qu'elle fût nubile. En faisant ses adieux à son mari : « Monsieur, lui dit-elle, n'oubliez pas de me faire sortir pour mes couches. »

A la représentation d'une comédie, sur un théâtre de Londres, un homme de campagne se plaça dans une loge, et se trouva au spectacle pour la première fois de sa vie. Il demeurait depuis peu de temps dans la capitale, et avait fait la connaissance d'une actrice qui jouait ce jour-là dans la pièce. Dès le premier acte, il vit un acteur qui se jetait à ses pieds, en la suppliant de n'être pas si cruelle, et de se laisser toucher. Le campagnard crut que l'amant parlait sincèrement, et qu'il avait une forte envie de jouir des faveurs de sa maîtresse. Lassé d'entendre ses propositions, et sachant ce qu'il lui en avait coûté la veille, il s'écria : « Eh, monsieur ! glissez-lui quatre guinées dans la main, elle deviendra plus douce qu'un mouton. »

Un jeune homme étant au collége, faisait la lecture pendant le repas; il trouva ces mots : « On lui coupa le *col*», et le prononça comme il était écrit. Le préfet du réfectoire l'arrêta, lui dit de recommencer, et de lire comme s'il y avait un *u* : « On lui coupa le *cul*», reprit alors le jeune homme.

Le même, faisant un voyage avec son frère, ils s'arrêtent pour coucher dans une auberge. Le lendemain matin il se lève doucement et aperçoit par la fenêtre une pie sur un arbre ; il va prendre le fusil qui était au chevet du lit, en ôtant ses souliers pour ne point faire de bruit; ouvre la fenêtre avec précaution, met en joue et tire. Le frère se réveille en sursaut, s'écriant : « Qu'est-ce donc que cela ? — Ah ! je vous demande pardon, dit le jeune homme, c'est peut-être moi qui vous ai réveillé; j'ai cependant été bien doucement. »

Une marquise disait à sa femme de chambre : « Voilà un deuil qui, depuis quinze jours, m'ennuie bien. Mais, dis-moi donc, Rosette, de qui suis-je en deuil ? »

Un docteur de Milan, fort sot, s'imaginait que les oiseaux fuyaient, non au son de la voix, mais au sens des paroles qu'on prononçait. Il eut un jour la curiosité d'accompagner un oiseleur qui allait prendre des oiseaux au filet ; celui-ci lui recommanda fort de ne point parler. Mais dès qu'il vit des oiseaux assemblés, il crut devoir en avertir l'oiseleur ; et les oiseaux de s'envoler. L'oiseleur le pria encore une fois de ne dire mot, et il le promit. Les oiseaux revinrent, et le docteur cria en latin : « Voilà des oiseaux. » Comme l'oiseleur lui en faisait des reproches : « Je ne croyais pas, dit-il, que les oiseaux entendissent le latin. »

Il y a très peu de vieillards, si âgés qu'ils soient, qui n'envisagent la mort comme éloignée. Un domestique ayant appris à son maître, âgé de quatre-vingt-deux ans, la mort d'un de ses amis qui en avait quatre-vingt-quatorze : « J'en suis bien fâché, dit-il, mais je n'en suis point du tout surpris ; c'était un corps cacochyme et tout usé : j'ai toujours dit que cet homme ne vivrait pas. »

NARRATIONS.

Le père d'Haydn était un pauvre charron du village de Rohrau en Autriche, qui, chargé d'une nombreuse famille, se délassait de ses pénibles occupations en chantant de mémoire quelques airs qu'il avait retenus, et en s'accompagnant sur une mauvaise harpe, sans avoir jamais appris la musique. Telle fut la première école de son fils, qui, dans sa vieillesse, aimait à répéter encore les chants favoris de son père. Un parent du charron,

maître d'école à Hambourg, charmé de la belle voix de l'enfant, le prit chez lui à l'âge de six ans, et après lui avoir montré à lire et à écrire, lui enseigna quelques élémens de latin, et lui donna quelques principes de musique. Le jeune Haydn s'essaya même sur plusieurs instrumens. Le maître de chapelle de la cour et de la cathédrale de Vienne, vit, chez le maître d'école son ami, Haydn, qui allait entrer dans sa huitième année; il l'accepta pour remplacer un de ses enfans de chœur qui venait de perdre la voix. L'éducation musicale de Joseph Haydn se perfectionna à cette école, où il passa huit ans; toutefois, comme chez son parent, il n'était stimulé que par des coups de bâtonnet et des privations. La belle haute-contre du jeune virtuose attirait la foule à la cathédrale de Saint-Étienne; mais il touchait à l'âge où la nature, renouvelant les facultés physiques de l'enfant, le rapproche davantage de l'état de l'homme. Le maître de chapelle redoutait ce moment, et il rêvait au moyen de déterminer Haydn à cette opération si commune en Italie, lorsque cet enfant s'offrit presque de lui-même au vœu de son maître. Le jour fut désigné, l'heure fixée, toutes les précautions étaient prises, et Joseph montrait déjà de l'impatience d'un léger retard, lorsque son père, venu par hasard à Vienne, apprit de son fils lui-même le sacrifice auquel on le destinait, et empêcha qu'il ne fût consommé. Trompé dans son attente, et voyant son élève perdre la voix, le maître de chapelle profita d'une espiéglerie, celle d'avoir coupé subtilement avec des ciseaux la queue d'un de ses camarades, pour renvoyer le malheureux Joseph, au mois de novembre, à sept heures du soir, sans argent et presque sans vêtemens. Haydn passa la nuit dans la rue sur un banc de pierre. Le lendemain, un nommé Spangler, musicien, le rencontra et le reconnut. Spangler

était extrêmement pauvre ; il n'avait pour lui, sa femme et ses enfans, qu'un misérable grenier, sans fenêtre et sans poêle. Cependant le bon cœur du musicien le porta à offrir à Joseph de partager son chétif réduit, et sa table, analogue à sa misère. Joseph accepte avec joie, et plus tard fit la fortune de son bienfaiteur. Dans la même maison, Métastase avait un riche appartement; Haydn donna pendant trois années des leçons de chant et de clavecin à sa nièce; mais le grand poète ne devina pas le grand musicien. Pour toute récompense le maître recevait sa nourriture. Cet état de gêne dura long-temps, et des travaux excessifs procuraient à peine le nécessaire à celui qui devait être, plus tard, si célèbre. Enfin à vingt-huit ans il devint maître de chapelle en second du prince d'Esterhazy. Ce fut le commencement de sa fortune. Rapprochons de ces commencemens si pénibles quelques unes des scènes qui embellirent la fin de sa vie. Pendant l'hiver de 1808, une réunion d'amateurs appartenant à la meilleure société de Vienne, exécutait tous les dimanches, dans une salle qui pouvait contenir quinze cents personnes, des concerts où l'on entendait les meilleurs ouvrages des grands maîtres. Les femmes et les hommes du plus haut rang prenaient part au chant ou à l'exécution. Le 27 mars 1808, on résolut d'y faire entendre la *Création*, d'Haydn, et on obtint du compositeur, alors dans sa soixante-dix-septième année, et qui n'était pas sorti de chez lui depuis deux ans, qu'il assisterait au concert. La salle était pleine, et au nombre des auditeurs se faisaient remarquer les personnes les plus distinguées de la cour, et les artistes les plus célèbres : Salieri, Girowetz, Hummel, etc. Un fauteuil plus riche était réservé à Haydn. Lorsqu'on annonça l'arrivée de l'illustre vieillard, la princesse d'Esterhazy, à la tête d'un grand nombre

de personnes distinguées par leur naissance ou leur mérite, alla le recevoir jusqu'au bas de l'escalier. Haydn, porté dans un fauteuil, fut placé dans celui qu'il devait occuper, au bruit des *vivat* mille fois répétés, et au son de tous les instrumens. Deux dames lui remirent un sonnet en italien, de Carpani, et un poëme allemand, de Collin. Autour de son fauteuil étaient le prince de Traumannsorf, grand-maître de la cour, et les personnages les plus distingués. Ce spectacle imposant, ces hommages qu'il était loin de prévoir, émurent si vivement le bon vieillard qu'il ne pouvait exprimer sa sensibilité, son bonheur, que par des mots entre-coupés. « Jamais, dit-il, je n'ai rien éprouvé de pareil.... Que ne puis-je mourir en ce moment!... » Au signal donné, le concert commença. Il serait difficile d'exprimer l'enthousiasme que l'exécution du plus bel ouvrage d'Haydn inspira. Lui-même, ne pouvant plus exprimer ce qu'il sentait, versait des larmes et levait les mains au ciel. Pour ménager sa sensibilité, à la fin du premier acte on le pressa de se retirer. Il céda aux vives instances des personnes qui l'entouraient, et, au moment de quitter la salle, il étendit ses bras sur l'assemblée comme pour la remercier et la bénir; c'était son dernier adieu. Deux mois après Haydn expira, sans trouble et comme le dernier son d'une lyre harmonieuse.

Plusieurs années auparavant tout le quartier qu'Haydn habitait dans la ville d'Eissenstadt fut entièrement consumé par les flammes. Haydn y perdit avec sa maison tout ce qu'elle contenait. Il était absent. Le prince d'Esterhazy ordonna de lui en rebâtir sur-le-champ et à la même place, une tout-à-fait semblable. Il chargea M. Pleyel de remplacer les meubles, le linge, les ustensiles, enfin tout ce que l'incendie avait dévoré, par d'autres tout-à-fait semblables. Le disciple exécuta ses

ordres avec tant d'exactitude, qu'à son retour le maître crut un instant que sa maison avait été épargnée comme par miracle.

En général, les seigneurs russes exercent avec modération sur leurs serfs une autorité qui n'a pas de limites légales. Ceux-ci les en récompensent souvent par un sincère attachement. Le comte Schouwaloff, grand-chambellan de l'impératrice Catherine, ayant contracté une dette considérable, se voyait obligé, pour la payer, de vendre une terre à trois ou quatre cents werstes de la capitale. Un matin, en se levant, il entend un grand bruit dans sa cour; une foule de paysans rassemblés causaient ce tumulte; il les fait venir et s'informe du motif qui les amène. « On nous a appris, dirent ces bonnes gens, que vous étiez dans la nécessité de vendre, pour rétablir vos affaires, la terre que nous habitons. Tranquilles et contens sous votre autorité, heureux par vous, et reconnaissans, nous ne voulons pas perdre un si bon seigneur. Ainsi, après nous être cotisés, nous sommes venus avec empressement vous apporter la somme dont vous avez besoin et que nous vous supplions d'accepter. » Le comte, après quelque résistance, reçut leur don et goûta la satisfaction de voir le bien qu'il avait fait récompensé par une si touchante gratitude.

Nous avons parlé de l'araignée de Pélisson: voici un fait analogue, et que quelques circonstances rendent peut-être encore plus extraordinaire. Tout le monde connaît l'histoire et les malheurs du baron de Trenck, qui, après avoir passé presque toute sa vie dans les prisons, vint mourir sur les échafauds révolutionnaires à Paris, où il croyait trouver la liberté.

Nous ne passerons sous silence, dit l'auteur de sa

vie, un trait qui fera connaître comment une grande âme sait trouver quelque calme et d'innocens plaisirs au milieu même des agitations du plus cruel désespoir. Il était parvenu à apprivoiser une souris à un tel point qu'elle venait au premier commandement et mangeait dans sa main. Une nuit que le baron avait fait quelque mouvement, la garde fut alarmée, car on se souvenait qu'à l'aide de son couteau seul, il avait scié ses chaînes, et qu'il avait ouvert quatre portes de sa prison. La garde avertit donc sur-le-champ l'officier, qui prit l'alarme, et fit d'exactes recherches. Le plancher, les portes, les murs, les chaînes du prisonnier, ses vêtemens, tout fut sévèrement examiné; mais rien n'était dérangé, et tout se trouvait en bon état.

On lui demanda la cause du bruit que l'on avait entendu; il raconta naïvement l'histoire de sa souris, qu'il avait perdue, et qu'il avait enfin retrouvée après s'être donné beaucoup de mouvement pour la chercher autour de lui. On lui dit de la faire venir. Au premier coup de sifflet elle accourt et saute sur son épaule. Alors l'officier de garde s'en empare pour en faire présent à quelqu'un. La souris, qui ne reconnut point cet homme pour son maître, s'enfuit soudain, retourna à la porte du cachot, et s'y blottit en dehors dans un coin jusqu'à ce qu'on l'ouvrît.

L'heure de la visite étant arrivée, on n'eut pas plus tôt ouvert la porte du cachot que la souris rentra et courut droit à son maître, à qui elle manifesta une joie extraordinaire. Mais le major, informé du retour de la souris, donne ordre qu'elle lui soit remise; et cette fois, de peur qu'elle ne lui échappe, il lui fait fabriquer une cage en fil d'archal. Alors le pauvre animal se voyant pris de tout côté et loin de son ami, ne voulut prendre au-

cune nourriture, et mourut de tristesse et de faim le troisième jour de sa captivité.

Le comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne en France, portait sur sa physionomie, dans son maintien, dans son langage et dans toutes ses manières, une grande empreinte d'originalité; sa vivacité était grave, sa gravité ironique et presque satirique. Il avait une habitude ou un tic étrange et presque ridicule, car presque à chaque phrase il ajoutait ces mots : *Entendez-vous? comprenez-vous?* M. de Ségur, nommé tout jeune encore ambassadeur en Russie, alla le voir, lui montra son inquiétude relativement à la nouvelle carrière où il entrait, son vif désir d'y réussir, et celui d'être éclairé par ses conseils, de recueillir par ses leçons quelques uns des fruits de sa longue expérience.

« Ah! lui dit en souriant le comte d'Aranda, vous êtes effrayé des longues études qu'exige la diplomatie? *Entendez-vous? comprenez-vous?* Vous croyez devoir long-temps sécher sur des cartes, des vieux diplômes et des livres? vous voulez que je vous donne des leçons sur la politique? eh bien! j'y consens : nous commencerons quand vous voudrez. Tenez, venez chez moi demain à midi, et je vous promets qu'en peu de temps vous saurez toute la politique de l'Europe. *Entendez-vous? comprenez-vous?* » M. de Ségur le remercia, et, le lendemain, fut ponctuel au rendez-vous. Il trouva le diplomate assis dans un fauteuil devant un grand bureau sur lequel était la carte d'Europe. « Asseyez-vous, lui dit M. d'Aranda, et commençons. Le but de la politique est, comme vous le savez, de connaître la force, les moyens, les intérêts, les droits, les craintes, et les espérances des différentes puissances, afin de nous mettre en garde contre elles, et de pouvoir à propos les con-

cilier, les désunir, les combattre ou nous lier avec elles, suivant ce qu'exigent nos propres avantages et notre sûreté. *Entendez-vous? comprenez-vous?* — A merveille; mais c'est là précisément ce qui présente à mes yeux de grandes études à faire et de grandes difficultés à vaincre. — Point du tout, vous vous trompez; et en peu de momens vous allez être au fait de tout: Regardez cette carte; vous y voyez tous les États européens, grands et petits, n'importe leur étendue, leurs limites. Examinez bien; vous verrez qu'aucun de ces pays ne nous présente une enceinte parfaitement régulière, un carré complet, un parallélogramme régulier, un cercle parfait; on y remarque toujours quelques saillies, quelques renfoncemens, quelques brèches, quelques échancrures. *Entendez-vous? comprenez-vous?* Voyez ce colosse de Russie; au midi, la Crimée est une presqu'île qui s'avance dans la mer Noire, et qui appartenait aux Turcs; la Moldavie et la Valachie sont des saillies et ont des côtes sur la mer Noire, qui conviendraient assez au cadre moscovite, surtout si, en tirant vers le nord, on y joignait la Pologne: regardez encore vers le nord; là est la Finlande, hérissée de rochers; elle appartient à la Suède, et cependant elle est bien près de Pétersbourg. *Vous entendez?* Passons à présent en Suède: voyez-vous la Norwége? c'est une large bande tenant naturellement au territoire suédois. Eh bien! elle est dans la dépendance du Danemarck. *Vous comprenez?* Voyageons en Prusse: remarquez comme ce royaume est long, frêle, étroit; que d'échancrures il faudrait remplir pour l'élargir du côté de la Saxe, de la Silésie, et puis sur les rives du Rhin! *Entendez-vous?* Et l'Autriche, qu'en dirons-nous? Elle possède les Pays-Bas, qui sont pourtant séparés d'elle par l'Allemagne, tandis qu'elle est tout près de la Bavière, qui ne lui appartient pas. *Entendez-vous?*

comprenez-vous Vous retrouvez cette Autriche au milieu de l'Italie; mais comme elle est loin de son cadre! comme Venise et le Piémont le rempliraient bien! Allons, je crois vous en avoir dit assez. *Entendez-vous? comprenez-vous?* Vous sentez bien à présent que toutes ces puissances veulent conserver leurs saillies, remplir leurs échancrures, et s'arrondir enfin suivant l'occasion. Eh bien! mon cher, une leçon suffit; car voilà toute la politique. *Entendez-vous? comprenez-vous?* — Ah! *j'entends* et *je comprends* d'autant mieux que je jette à présent mes regards sur l'Espagne, et que je vois à sa partie occidentale une longue et belle lisière ou échancrure nommée le Portugal, et qui conviendrait, je crois, parfaitement au cadre espagnol. — Je vois que *vous entendez*, que *vous comprenez*, répliqua le comte d'Aranda. Vous voilà tout aussi savant que nous dans la diplomatie. Adieu; marchez gaîment, hardiment et vous prospérerez. *Vous entendez? vous comprenez?* » Ainsi se termina ce bref et bizarre cours de politique.

Le prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric, assistant à une représentation de l'opéra de *Castor et Pollux*, et se trouvant placé à côté du jeune Elzéar de Sabran, dont on vantait alors l'esprit précoce, s'amusait à questionner cet enfant, et lui disait: « Expliquez-moi donc ce que c'est que ce Castor et ce Pollux que vous regardez avec tant d'attention? — Ce sont, répondit Elzéar, deux frères jumeaux sortis d'un même œuf. — Mais vous-même, dit le prince, vous êtes sorti d'un œuf. » Alors l'enfant, surpris, mais doucement soufflé par Boufflers, répliqua par cet impromptu:

Ma naissance n'a rien de neuf;
J'ai suivi la commune règle:
Mais c'est vous qui sortez d'un œuf,
Car vous êtes un aigle.

NEZ.

Murat, dans ses *Lettres sur les Anglais et sur les Français*, dit qu'un homme ayant coupé le nez à son ennemi, il fut question de le punir pour avoir mutilé un membre à un citoyen. L'accusé se défendit, en soutenant que ce qu'il avait coupé n'était point un membre; sur quoi intervint un acte du parlement, qui ordonna qu'à l'avenir le nez serait mis au nombre des membres.

NORMANDS.

Un Normand avait nié, en justice, un dépôt confié, et violé la religion du serment. Sa partie adverse, bien armée, l'attendait dans un lieu écarté, et ne se contentait pas de l'accabler de reproches. « Entre vous et moi, lui dit le parjure, qui craignait les suites de cette rencontre, je ne nie point le dépôt; mais quelle nécessité que les juges soient instruits de nos affaires? »

Un Normand racontait à un autre un fait absurde et réellement incroyable. « A d'autres! lui dit le premier; tu veux rire. — Non parbleu! foi de chrétien. — Le parierais-tu? — Oh non! mais j'en jurerais. »

Un villageois de Normandie avait donné à un de ses voisins une terrinée de lait à lui garder; quand il redemanda son lait, ce voisin, soit qu'il l'eût mangé ou répandu, lui dit que les mouches l'avaient mangé; sur quoi ce villageois le fit assigner. Étant devant le juge, et ayant fait plaider sa cause, le juge le condamne à payer la terrinée de lait; le voisin veut s'excuser, disant toujours que les mouches l'avaient mangé, à quoi le juge répondit qu'il devait les avoir tuées. « Quoi! répond le paysan, est-il donc permis de tuer les

mouches ? » Le juge lui répondit que oui. « En quelque lieu que je les trouve, monsieur, je peux donc les tuer ? — Oui, dit le juge, en quelque lieu que ce soit, je te le permets. » Au même instant le paysan voyant une mouche sur la joue du juge, s'approche de lui, et lui donne un bon soufflet, disant : « La voici la galante mouche; je gage que c'est une de celles qui ont mangé mon lait. » Le juge, quoiqu'il se sentît frappé, n'osa faire aucune résistance, vu la permission qu'il avait donnée.

NOTICES.

Fabre, qui prit le nom d'*Églantine*, parce qu'il avait remporté l'églantine aux jeux floraux, fut acteur, musicien et poète; sa comédie du *Philinte de Molière* témoigne de l'élévation de son génie, de la noblesse de ses sentimens; et pourtant Fabre, conventionnel, se jeta dans le parti de Danton. Secrétaire-général du ministre de la justice sous ce brigand, à l'époque des massacres de septembre, il fut un des coopérateurs de ces sanglantes journées. Robespierre, qui redoutait son activité, le fit périr avec Danton ; celui-ci, que la gaîté n'abandonnait jamais, et qui, après sa condamnation, disait en plaisantant que Robespierre l'avait escamoté, s'adressant à Fabre d'Eglantine quand le bourreau leur liait les mains : « Germinal (nom d'un mois du calendrier dont Fabre était l'auteur), Germinal, tu as bien fait des vers dans ta vie ; mais, ma foi, ton corps en va faire bien davantage tout à l'heure. » Cette cruelle et dégoûtante plaisanterie caractérise plus les hommes de ce temps, que ne le pourrait un volume de détails.

Boissy, l'auteur d'un très grand nombre de pièces de théâtre, était si pauvre, que pendant un hiver, manquant de pain, trop fier pour en

demander à personne, il s'était enfermé avec sa femme et son fils, résolus à mourir ensemble, et allant se tuer l'un dans les bras de l'autre, lorsqu'un ami secourable força la porte et les sauva. Marmontel, sans le connaître, lui fit avoir le brevet du *Mercure*, en le recommandant à madame de Pompadour. Ce brevet le mit dans l'aisance; mais comme il ne pouvait continuer le journal, Marmontel lui fournit successivement *Alcibiade*, *Soliman II*, le *Scrupule* et quelques autres pièces. Telle fut l'origine de ses *Contes moraux*, qui ont eu depuis tant de vogue.

Panard, oublieux du passé et négligent de l'avenir, avait plutôt, dans son infortune, la tranquillité d'un enfant que l'indifférence d'un philosophe. Le soin de se nourrir, de se vêtir, de se loger ne le regardait point, c'était l'affaire de ses amis. Dans les mœurs comme dans l'esprit, il tenait beaucoup du naturel simple et naïf de La Fontaine. A table, entre deux vins, il laissait échapper des couplets *impromptus* pleins de facilité, de finesse et de grâce. Lors donc, dit Marmontel, qu'en rédigeant le *Mercure* du mois, j'avais besoin de quelques jolis vers, j'allais voir mon ami Panard. *Fouillez*, me disait-il, *dans la boîte à perruque;* cette boîte était en effet un vrai fouillis où étaient entassés pêle-mêle, et griffonnés sur des chiffons, les vers de ce poète aimable. En voyant presque tous ses manuscrits tachés de vin, je lui en faisais le reproche. «Prenez, prenez, me disait-il, c'est là le cachet du génie.» Il avait pour le vin une affection si tendre, qu'il en parlait comme d'un ami; et, le verre à la main, en contemplant l'objet de son culte et de ses délices, il se laissait émouvoir au point que les larmes lui en venaient aux yeux. Après la mort de son ami Galet, je voulus lui témoigner la part que je prenais à son affliction; il

me l'exprima vivement en fondant en larmes : rien de plus naturel; mais voici comme il termina : « Je suis allé pleurer et gémir sur sa tombe. Quelle tombe! Ah, monsieur! ils me l'ont mis sous une gouttière, lui qui, depuis l'âge de raison, n'avait pas bu un verre d'eau! »

L'abbé de l'Épée avait environ 14000 francs de revenu; il entretenait à ses frais son école des sourds-muets, et ne se permettait jamais de dépenser pour lui plus de 2000 francs, regardant tout le reste comme le patrimoine de ses élèves. Pendant le rigoureux hiver de 1788, étant alors d'un grand âge et atteint de plusieurs infirmités, il se refusa du bois pendant quelque temps. Sa gouvernante s'en aperçut, et, à la tête de quarante sourds-muets, qui tous fondaient en larmes, et lui faisaient signe de se conserver pour eux, elle le força d'outre-passer sa dépense ordinaire d'environ cent écus. Le respectable vieillard ne s'en consola jamais, et souvent en jouant avec les infortunés qu'il appelait ses enfans, il leur disait : « Je vous ai fait tort de 300 francs. » En 1780, l'ambassadeur de l'impératrice de Russie vint le féliciter de sa part, et lui offrir un présent considérable. « M. l'ambassadeur, répliqua l'abbé de l'Épée, je ne reçois jamais d'or; mais dites à sa majesté que si mes travaux ont quelque droit à son estime, tout ce que je lui demande, est de m'envoyer de ses états un sourd-muet de naissance. »

Regnard, dont Voltaire a fait le plus bel éloge par ces mots : « Qui ne se plaît pas avec Regnard, n'est pas digne d'admirer Molière », fut le héros d'aventures tout-à-fait romanesques. Voyageant en Italie, il devient amoureux d'une belle Provençale, femme mariée; à la prière de cette dame, il s'embarque avec elle et son mari pour revenir en France. Un corsaire les prend et les vend tous deux

à Alger. Regnard, gastronome, à la fois amateur et auteur de ragoûts, devient cuisinier chez son maître, Achmet-Talem Ier. Ce poète-cuisinier était jeune, bien fait, galant; les femmes de l'Algérien voulurent le consoler de son esclavage; mais le résultat de cette consolation fut terrible, car Talem, furieux, voulait faire brûler Regnard ou le contraindre à embrasser l'islamisme. Par bonheur, le consul de France ayant reçu depuis peu de jours une somme considérable pour racheter Regnard, apaisa avec de l'or le courroux et la dévotion du musulman. La même somme servit à racheter la belle Provençale. Après deux ans de captivité très rigoureuse, ils abordent à Marseille; là ils apprennent la mort du mari de l'amante de notre poète : leur mariage s'apprête. Après huit mois accordés aux bienséances, on allait le célébrer lorsque le mari reparut. Regnard, désespéré, revint à Paris en 1681; il paraît, par la nature de ses compositions et la gaîté qui les anime, qu'il ne tarda pas à se consoler : cependant il ne voulut point se marier.

Il mourut sans maladie et par sa seule imprudence. En qualité de gastronome, il était quelquefois travaillé d'indigestion; comme il était fort incrédule en médecine, un jour qu'il se sentit l'estomac fatigué d'un surcroît d'alimens, il demanda à un paysan quelles drogues il donnait à ses chevaux; celui-ci les lui nomma : Regnard s'en fit une médecine; à peine l'eût-il prise, qu'il souffrit de vives douleurs, et tomba bientôt suffoqué.

Regnard conservait avec soin, dans son cabinet, sa chaîne d'esclave.

OPÉRA EN TROIS ACTES.

Acte premier.

La princesse, — Cher prince, on nous unit.
Le prince, — J'en suis ravi, princesse.
Peuple, chantez, dansez, montrez votre allégresse.
Chœurs, — Chantons, dansons, montrons notre allégresse.

Acte deuxième.

La princesse, (*On apporte le prince blessé.*) — Amour ! Cher prince !
Le prince, — Hélas !
La princesse, — Quoi !
Le prince, — Je meurs.
La princesse, — O malheur !
Peuple, chantez, dansez, montrez votre douleur.
Chœurs, — Amis, chantons, dansons, montrons notre douleur.

Acte troisième.

Pallas (*dans un nuage.*) — Pallas te rend le jour.
La princesse, — Ah ! quel moment !
Le prince, — Où suis-je ?
Peuple, chantez, dansez, célébrez ce prodige.
Chœurs, — Amis, chantons, dansons, célébrons ce prodige.

OUVRAGES CURIEUX.

Jérôme Faba eut la patience de sculpter, en bois, tous les mystères de la passion, qu'il renferma dans une coquille de noix. Il présenta à François Ier et à Charles-Quint, une voiture de

la petitesse d'un grain d'orge, dans laquelle on voyait deux personnes; elle était traînée par deux chevaux et conduite par un cocher. Un autre Italien, nommé Spanochi, porta au pape Clément VIII tout le symbole des apôtres, avec le commencement de l'évangile de saint Jean, écrits dans l'espace d'un centime.

Un artiste anglais fit, en ivoire, un carrosse à six chevaux, un cocher sur le siége, avec un chien entre ses jambes, un postillon, quatre maîtres dans le carrosse, un laquais derrière, et tout cet équipage était traîné par une puce. On racontait cette histoire merveilleuse à la cour de Louis XIV; le dauphin, se tournant du côté de monseigneur le prince de Conti : « Mon cousin, lui dit-il, qui est-ce qui a fait les harnais? — Quelque araignée du voisinage », répondit le prince.

Le docteur Power dit avoir vu à Trédescant une chaîne d'or composée de trois cents anneaux, qui n'avait qu'un pouce de longueur, attachée à une mouche, qui la tirait avec facilité.

Le célèbre Nedham a vu auprès de Durambyard une chaise faite par Boverik, horloger, qui avait quatre roues avec toutes leurs appartenances, roulant aisément sur leurs essieux, et un homme assis dans la chaise, le tout d'ivoire, et traîné aisément par une mouche. Ayant pesé le tout exactement, il trouva que la chaise, l'homme et la mouche, ne pesaient qu'un grain.

Le même pesa une chaîne de cuivre, faite par le même ouvrier, longue de deux pouces, à deux cents anneaux, avec un crochet au bout et un cadenas et sa clef à l'autre bout : le tout ne pesait que le tiers d'un grain.

Un orfévre allemand fit un petit chariot d'argent, dans lequel étaient des hommes et des femmes;

il prit une mouche qu'il attacha par les pates avec de la cire contre le siége du chariot, et la mouche, en voulant voler, faisait aller le chariot comme s'il eût été tiré par des chevaux.

Nedham a encore vu une table de quadrille avec son tiroir, une table à manger, un buffet, un miroir, deux chaises à dos, six plats, une douzaine de cuillers et de fourchettes, deux salières, avec un cavalier, une dame et son laquais, le tout contenu dans un noyau de cerise.

Les journaux d'Allemagne ont attesté qu'Offwald Nerlinger, ouvrier, fit une coupe d'un grain de poivre, qui en contenait douze cents autres plus petites, toutes tournées en ivoire, dont chacune, dorée sur le bord, se tenait sur son pied.

PEINTRES.

Hogarth, ami intime de Fielding, ne pouvait se consoler, après la mort de celui-ci, de n'avoir pu le déterminer de son vivant à se laisser peindre par lui. Un matin que l'artiste travaillait seul dans son cabinet, il croit entendre une voix semblable à celle du défunt, qui d'un ton sépulcral lui criait : « Hogarth, viens me peindre. » Le peintre, espèce d'esprit fort, rêve un instant à l'aventure, en rit, et reprend son pinceau. Quelques instans après, la même voix lui frappe l'oreille, et répète les mêmes mots. Présumant que c'est un tour qu'on lui joue, il se lève brusquement, ouvre la porte de son salon, puis recule d'effroi en croyant reconnaître Fielding, qui lui dit : « Ne crains rien, mon ami, tes regrets sont parvenus jusqu'à moi.... Hâte-toi de saisir mes traits ; il ne me reste qu'un quart d'heure à te donner. » Hogarth, étonnamment ému, eut pourtant le courage d'esquisser la figure, et tellement au gré du fantôme, que celui-ci lui dit : « Fort bien !... Adieu, emporte ton ou-

vrage; et surtout, en sortant d'ici, garde-toi de te retourner. » Revenu dans son atelier, le peintre, à qui le retour de son sang-froid ne permettait plus de regarder cette aventure comme surnaturelle, sonne ses gens et les interroge sur les personnes qui étaient venues chez lui avant l'heure où il avait coutume de recevoir du monde; mais n'en pouvant rien tirer de satisfaisant, il attendit du temps les éclaircissemens désirés sur un événement si extraordinaire. Il prit cependant le parti d'attacher cette esquisse contre le mur, pour juger de l'impression qu'elle pourrait faire sur les spectateurs qu'il attendait, et qui pour la plupart avaient connu Fielding. On ne saurait exprimer la joie de notre artiste, quand il vit la sensation générale que le portrait produisit sur l'assemblée, composée de tout ce que Londres avait d'amateurs et de connaisseurs. Malgré le plaisir que causait à Hogarth cet étrange succès, il ne conservait pas moins une sorte d'inquiétude sur la cause secrète qui le lui avait fait obtenir. Il s'en ouvrit à Garrick, pour lequel il n'avait rien de caché; mais quel fut le nouvel étonnement du peintre, lorsque le célèbre comédien lui dit : « Depuis long-temps je partageais les regrets que vous conserviez de n'avoir pas le portrait de Fielding; j'ai donc imaginé cette petite supercherie pour tâcher de vous consoler. » Quoique le talent unique que possédait Garrick, de changer à son gré de visage et de voix, conformément aux divers caractères qu'il avait à rendre au théâtre, fût universellement connu; quoique Hogarth lui-même, en sa qualité de peintre, fût un des plus grands admirateurs du comédien, il ne pouvait cependant concevoir comment Garrick, quel qu'excellent pantomime qu'il pût être, avait pu parvenir, non seulement à prendre avec autant de vérité la figure d'un homme mort depuis huit ans, mais encore à pénétrer jusque

dans son salon, sans que ni lui, Hogarth, ni ses domestiques, s'en fussent aperçus. Le grand acteur ne tarda pas à lever tous les doutes de l'artiste, au moyen de la même scène, qu'il répéta le lendemain, et après laquelle il lui dit : « Je t'avoue, Hogarth, que j'ai dû mon entrée secrète à un ancien valet, dont le décès, arrivé depuis peu, m'affranchit de la promesse que je lui ai faite d'en garder le secret. »

Un peintre avait représenté un enfant tenant une corbeille de fruits. Quelqu'un, pour vanter le tableau, disait que ces fruits paraissaient si naturels, que les oiseaux venaient les becqueter. Un paysan de bon sens, qui écoutait ces louanges, répondit : « Assurément, si les fruits sont bien représentés, l'enfant n'est guère bien fait. » En effet, il fallait supposer que la figure fût bien mal peinte, puisque les oiseaux n'en avaient pas peur.

PENSÉES.

L'amour n'est une faiblesse que dans les âmes faibles ; il n'égare que les cœurs privés d'énergie. (Ch. Pougens.)

La perte des objets de nos affections est une taxe que le temps lève sur la vieillesse.

L'amour vrai ne se partage point : quand l'âme se donne, elle ne sait que se donner tout entière. Le mot de notre Molière, *j'aime avec tout moi-même*, est d'une vérité profonde.

Rarement le génie s'est approché des princes sans qu'ils aient fini par être ses persécuteurs ; et s'ils ont accordé des faveurs constantes, elles ont été le partage de la médiocrité. (Goethe, dans *le Tasse.*)

Qui ne voit pas le monde dans ses amis, ne mérite pas que le monde s'occupe de lui. (*Idem.*)

Le plaisir le plus doux pour un homme de bien, c'est de s'abandonner, sans retenue ni méfiance, à un homme meilleur encore. (*Idem.*)

Personne ne vous trompe, à moins que vous ne vous trompiez vous-même.

Qu'on lise l'histoire, on apprendra que les révolutions signalent quelquefois plus de destructions opérées qu'elles n'en causent. (M. Fiévée.)

Des têtes étroites ou des cœurs pervers ne peuvent comprendre le pouvoir que comme ennemi de la liberté, ou les libertés que comme ennemies du pouvoir. (*Idem.*)

Hélas ! les meilleures opinions n'ont jamais été une garantie des moyens qu'on emploiera pour les faire triompher. (*Idem.*)

Après avoir noblement supporté le malheur, il faut savoir l'oublier.

Le regard qui subjugue un honnête homme ne doit être que l'expression d'une âme irréprochable. (Kotzebue, *Misanthropie et Repentir.*)

Ah ! qu'on est malheureux lorsqu'il se trouve dans l'univers entier une personne seulement dont on doive redouter la vue ! (*Idem.*)

Les bienfaits sont un poids quand on ne peut en rendre grâce. (*Idem.*)

Pour qu'un cœur se goûte lui-même, il faut qu'un autre cœur l'entende. (M. d'Arlincourt, *l'Étrangère.*)

La célébrité est presque toujours telle qu'un cercle dans l'onde, qui ne cesse de s'élargir et de s'étendre que pour finir par se perdre et disparaître. (*Idem.*)

Il est des douleurs qui ne peuvent s'exprimer que par l'absence de toutes les facultés humaines. (*Idem.*)

Il est des gens si malheureux que l'espérance n'est chez eux que présomption ou faiblesse. (*Idem.*)

Malheur à l'être aimant qui appartient à une nature trop riche et trop vigoureuse. Si les forces de son cœur ne peuvent se communiquer, ne peuvent s'identifier avec l'objet vers lequel il les a portées, elles réagissent sur son cœur, et le tuent. (*Idem.*)

La nature parle cinq mois plus tôt à la femme qu'à son époux, dès qu'elle sent palpiter un cœur qui avoisine le sien... elle est déjà mère. (*Madame* M***, LA RENTIÈRE.)

Il faut bien des fois imposer silence à l'amour-propre avant qu'il se taise. (*Idem.*)

Avant qu'ils nous eussent donné l'existence, nos parens ont vécu sans nous aimer; mais nous, nous les aimons en naissant. (*Idem.*)

De quelle terreur peut-on être saisi dans un cimetière, à moins que d'avoir connu les crimes passés de ceux qui y reposent. (*Idem.*)

Le charme des saisons est dans l'âme : quand mon ami me répétait *je t'aime*, l'hiver était dans toute sa rigueur, et la nature entière était pour moi le printemps. (*Ibid.*)

Une amante est si fort habituée à se représenter l'objet chéri, à le voir en idée, que lorsqu'elle le voit réellement, elle le considère avec surprise. (L'AUTEUR.)

La loi pénale qui n'est pas justifiée par les mœurs n'est qu'une calomnie contre la société. (M. DEVAUX, *député. Discours sur la loi du sacrilége.*)

Semblable à un miroir brisé qui se répète dans tous ses fragmens, et reproduit mille fois la même image, le cœur déchiré multiplie ses douleurs. (*Lord* BYRON.)

Il n'y a d'homme véritablement grand que celui qui n'a besoin ni de commander ni d'obéir. (GOETHE.)

Les rayons de la vérité sont souvent dépourvus de chaleur. (SCHILLER.)

La flamme du génie n'embrase que les âmes libres. (*Idem.*)

Le jeune homme s'embarque sur l'Océan avec mille vaisseaux; le vieillard rentre dans le port sur une barque échappée au naufrage. (*Idem.*)

Quand un rayon du soleil se réfléchit dans les eaux, elles semblent briller d'un éclat qui leur est propre; mais les vagues se pressent l'une l'autre : elles se poursuivent et se fuient; aucune ne s'arrête dans le point lumineux. Il en est ainsi des dignités : ce n'est point l'homme, mais la place qui brille. (*Idem.*)

Tel est l'apanage des idées universelles; elles sont comme la Divinité qui les inspire, tout dans tout, et tout dans les moindres parties.

La science est comme la vie; plus on y avance, plus on y tient. (FABRE D'OLIVET.)

On dessille rarement les yeux d'une personne abusée sans s'exprimer avec ironie. Le collyre de Tobie était composé de fiel, et la recette s'en est perpétuée jusqu'à nous. (L'AUTEUR.)

Les gens vulgaires sont bien plus surpris d'entendre qu'un secret étonnant est simple, que si on le leur donnait pour un miracle. (VOLTAIRE, *Zadig.*)

Marche des accusations répétées. La première est repoussée, la seconde effleure, la troisième blesse, la quatrième tue. (*Idem.*)

Chacun des parasites, gens de lettres, brigue une

place de valet et une réputation de grand homme. (*Idem*, *Babouc.*)

Les filles apprennent à sentir plus aisément que les hommes n'apprennent à penser. (*Idem.*)

Ceux qui sentent le plus vivement expriment mal le désordre d'un cœur souffrant, qui cherche dans toutes ses pensées un refuge qu'il ne trouve en aucune. (*Lord* BYRON, *le Corsaire.*)

Il est certain que les plus grands prodiges ont été produits par l'amour de la patrie : ce sentiment doux et vif, qui joint la force de l'amour-propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, sans la défigurer, en fait la plus héroïque des passions. (ROUSSEAU.)

Si quelquefois le pauvre obtient justice, c'est avec plus de peine qu'un autre n'obtiendrait grâce.

Portés sur le courant rapide de la vie, c'est le rivage que nous voyons fuir, et nous rêvons qu'il nous laisse stationnaires. (MESTER, *Lettres sur la Vieillesse.*)

Le trop est encore plus sûrement l'ennemi du bien que le mieux. (*Idem.*)

Les grandeurs sont comme les parfums ; ceux qui les portent ne les sentent presque pas. (CHRISTINE, *reine de Suède.*)

La mer est l'image des grandes âmes : quelque agitées qu'elles paraissent, leur fond est toujours tranquille. (*Idem.*)

On doit jouir sans scrupule de tout ce qui est permis, et s'abstenir sans regret de tout ce qui ne l'est pas. (*Idem.*)

L'homme s'énorgueillit de tout ce qui est effort. (M. DE SÉGUR.)

Par un effet de la vieillesse on devient prudent, quand on n'a presque plus rien à risquer ; et tem-

poriseur, quand on n'a plus de temps à perdre. (*Idem.*)

La justice est peut-être le plus rare de tous les sentimens dans les conquérans; car ils aiment mieux être généreux que justes, parce que la justice suppose un rapport quelconque d'égalité avec les autres. (*Madame* DE STAEL, *Lettres sur l'Allemagne.*)

Ah! la félicité des cieux n'est que la durée dans l'enthousiasme, et la constance dans l'amour. (*Idem*, *Corine.*)

Celui qui a connu l'enthousiasme de l'amour et de la vertu, ne demande pas si l'âme est immortelle. (L'AUTEUR.)

Dans le monde, tous les retours sont pour Dieu; et dans le couvent, tous les retours sont pour le monde. (*Madame* DE MAINTENON.)

Il en est du talent de l'observateur comme d'une montre à répétition appartenant à un sourd, et qu'il fait sonner dans l'obscurité. Elle indique l'heure à tout le monde, excepté au propriétaire. (M. DE JOUY.)

Le moindre défaut des femmes galantes est la galanterie. (*Le duc* DE LA ROCHEFOUCAULD.)

Le curieux est comme l'avare; sa cupidité augmente avec ses richesses. (*Le cardinal* DE BERNIS.)

A celui qui connaît les trésors du génie, les dons de la richesse sont peu de chose; et à celui qui connaît les biens de la vertu, les trésors du génie ne paraissent rien encore. (PASCAL.)

L'amour est fort comme la mort. (SALOMON.)

Une heure sonne; je l'entends, elle est passée sans retour.... Nous ne comptons les heures qu'après qu'elles sont perdues. (YOUNG, *les Nuits.*)

Il ne faut être que machinalement sensible à la

pitié pour faire l'aumône ; il faut être bon et éclairé pour faire le bien. (SAINT-LAMBERT.)

Il y a des illusions qui sont comme la lumière du jour; quand on les perd, tout disparaît avec elles. (*Madame* DE D., *Ourika.*)

Il en est de la personne du roi comme de la statue des dieux ; les premiers coups portent sur le dieu même; les derniers ne tombent que sur un marbre défiguré. (RIVAROL.)

Les coups d'autorité des rois sont comme les coups de la foudre, qui ne durent qu'un moment ; mais les révolutions des peuples sont comme des tremblemens de terre, dont les secousses se communiquent à des distances incommensurables. (*Idem.*)

L'or, semblable au soleil qui fond la cire et durcit la boue, développe les grandes âmes, et rétrécit les mauvais cœurs.

On ne pleure jamais tant que dans l'âge des espérances.

La philosophie ne répond que des individus ; mais la religion répond des masses. (*Idem.*)

La mémoire est toujours aux ordres du cœur. (*Idem.*)

Celui qui persiste à suivre avec fidélité un maître déchu, est le vainqueur du vainqueur de son maître. (SHAKESPEARE, *Antoine et Cléopâtre.*)

Une espèce d'orgueilleux estime les riches ; d'autres orgueilleux affectent de les mépriser : le sage oublie leurs trésors pour ne voir que leur caractère. (L'AUTEUR.)

Le chagrin est comme l'éloignement ; il fait juger de l'ensemble des objets. (*Ourika.*)

Les goûts que l'on se fait sont un effort, et ne sont point un plaisir.

Les sentimens délicats ont une sorte de pudeur; on dirait qu'on ne peut les éprouver qu'à deux.

Mandeville prétend que la première chose que font deux jeunes femmes qui se rencontrent, est de se chercher des ridicules, et la seconde de se dire des flatteries.

Quelqu'un disait : « Les femmes sont si galantes qu'il n'y a plus d'homme à bonne fortune. »

Les femmes sont comme les girouettes; elles ne se fixent que quand elles sont rouillées.

On disait à Dufresny : « Pauvreté n'est pas vice. — C'est bien pis », répondit-il.

Quelqu'un disait, à propos des rois et même des ministres, que la machine étant bien montée, le choix des uns et des autres était indifférent. « Ce sont, dit-il, des chiens dans un tournebroche; il suffit qu'ils remuent les pates pour que tout aille bien. Que le chien soit beau, qu'il ait de l'intelligence, du nez, ou rien de tout cela, pourvu que la broche tourne, le souper sera toujours à peu près bon. »

On lit dans un petit dictionnaire à l'article *Tabouret.* « Marque de distinction des grandes dames de la cour. Les maris sollicitaient le tabouret pour leurs femmes, et une fois obtenu, les femmes sollicitaient le cordon bleu pour leurs maris et des évêchés pour leurs frères et pour leurs amans; mais pour obtenir tout cela, elles ne restaient pas sur le tabouret. »

A la mort d'un fameux médecin anglais, on trouva un livre tout blanc, dans lequel il n'y avait que cet axiome : « Tâchez de vous tenir la tête froide, le ventre libre et les pieds chauds; et moquez-vous des médecins. »

Il y a telle condition où l'homme n'a pas plus à inventer qu'à courir, et où il n'est pas plus obligé

au travail d'esprit qu'au mouvement. De là ce mot d'un si grand sens de madame Geoffrin : « On meurt de bêtise. »

Fontenelle disait : « Que de bonnes choses vont tous les jours mourir dans l'oreille d'un sot ! »

Un homme d'esprit disait que le gouvernement de France était une monarchie absolue, tempérée par des chansons.

La théologie est à la religion ce que la chicane est à la jurisprudence.

Desbarreaux disait : « Je ne demande à Dieu que trois choses : oubli pour le passé, patience pour le présent, et miséricorde pour l'avenir. »

Qu'est-ce qu'un noble ? Un homme qui se donne la peine de naître. (Beaumarchais, dans *Figaro.*)

PETIT.

Que Belise et Damon, ce petit couple heureux,
Dans leur petit ménage ont de plaisir tous deux !
L'aurore, en se levant, de leur bonheur jalouse,
Voit le petit époux et la petite épouse
Confier aux petits amours
Tous leurs petits secrets sans feinte et sans détours.
Sur les secrets on dort; le jour hausse, on se lève;
Le café, qui bientôt s'achève,
Leur offre un petit déjeuner :
Le mari sort et fait ses petites affaires.
La femme à la maison prend les soins nécessaires
Pour l'apprêt d'un petit dîner.

Damon, qui n'est jamais content qu'en sa demeure,
Long-temps avant midi croit qu'il est plus d'une heure;
Il revient, on s'embrasse, on dîne, on cause, on rit,
On dit à sa moitié ce qu'en ville on apprit.

Après avoir joué la petite partie,
Notre petit bonhomme et sa petite amie,

Quand Phébus dans les eaux va plonger son fanal,
Vont faire un petit tour dans le Palais-Royal;
C'est là que s'écartant de la commune voie,
Pour n'être pas du vice en passant coudoyés,
Dans de petits propos de tendresse et de joie
Leurs petits cœurs sont déployés.

C'est là que ces époux, qui, grâce à leur sagesse,
Font leur étude et leur bonheur
D'être grands dans leur petitesse;
Méprisent la vaine splendeur
Des favoris de la richesse,
Qui sont petits dans leur grandeur.

Revenus de la promenade,
Ils mangent tous les deux, à leur petit couvert,
La petite et verte salade.
Au petit souper qu'on leur sert,
Le petit champenois pétille à la lumière.
On boit un petit coup, on chante un petit air;
Et pour quitter la table, on vide un petit verre.

Ils vont ensuite à petit bruit
Gagner tous deux leur petit lit,
Et sans aucun souci ni crainte,
Se livrant au dieu des pavots,
Leur petite bougie éteinte,
Ils prennent leur petit repos,
Et c'est ainsi que le petit compère,
Vivant en petit roi dans son petit réduit,
Avec sa petite commère,
Sont garans de ce que j'ai dit;
Et servent à vous rendre chère
L'excellence du mot petit.

PLAISANTERIES.

Fidèles au caractère français, le contrôleur-général et le public faisaient assaut de plaisanteries au sujet des graves événemens du déficit et de l'assemblée des notables. Ces détails peignent vivement les temps, les hommes, et les dispositions des esprits.

M. de Calonne était à jouer au trictrac, lorsqu'il entendit le vicomte de Ségur qui fredonnait au coin de la cheminée ce vieux couplet :

Voulez-vous savoir le souverain bien ?
C'est de manger tout, de ne laisser rien ;
Voir les fillettes,
Boire du bon ;
Envoyer ses dettes
A colin-tampon.

Vous me feriez plaisir, mon cher vicomte, lui dit-il, *de me donner l'adresse de ce monsieur-là.*

Un monsieur Gobelet, échevin, qui avait été long-temps bonnetier, faisait partie de l'assemblée des notables ; il se plaignait à un ami de l'embarras où il allait se trouver pour remplir dignement son rôle. « Ce que je vous conseille, lui répliqua celui-ci, c'est de parler *bas* et d'opiner du *bonnet.* »

Le ministre Calonne avait pour doctrine qu'au roi seul appartenait le droit de fixer l'impôt, et que l'assemblée des notables n'avait à donner d'avis que sur la manière de le percevoir. On colporta secrètement, à ce sujet, une caricature représentant un fermier au milieu de sa basse-cour. Il s'adressait aux poules, coqs, dindons, canards, rassemblés autour de lui : « Mes bons amis, leur disait-il, je vous ai tous réunis pour savoir à quelle sauce vous voulez que je vous mange. » Un coq répondait en dressant sa crête : « Nous ne voulons pas être mangés. — Vous vous écartez de la question : il ne s'agit pas de savoir si vous voulez qu'on vous mange, mais à quelle sauce vous voulez être mangés. »

Une mauvaise plaisanterie nuisit considérablement à la *Mariamne* de Voltaire ; c'était à l'époque des Rois. Lorsqu'au cinquième acte la victime d'Hérode prend la coupe de poison, un plaisant

du parterre s'écria : *La reine boit!* Aussitôt les ris éclatèrent à tel point, que la pièce ne put être achevée.

Une plaisanterie semblable causa la chute de la tragédie d'*Adélaïde du Guesclin*. A ce mot si noble et si touchant de Vendôme : *Es-tu content Couci?* quelqu'un ayant répondu : *coussi, coussa*, une hilarité générale interrompit les acteurs.

Il n'appartient qu'aux grands hommes et aux Français de plaisanter en face de la mort. On sait que le grand chancelier d'Angleterre, Thomas Morus, condamné par Henri VIII à être décapité, avait une longue barbe qui s'embarrassait dans le billot; le bourreau voulait la couper : « Non pas, répondit le vertueux Thomas, ma barbe n'est point condamnée. »

En 1793, un jeune homme, sur l'échafaud, avait une rose à la bouche; l'exécuteur, s'approchant pour le garotter, veut la lui ôter : *Cela n'est pas dans l'arrêt*, dit-il; et la rose tomba dans la cuve avec sa tête.

Un homme infirme, à qui le tribunal révolutionnaire venait de prononcer son jugement, se lève, et avec un demi-sourire : « Je suis dans l'usage, dit-il, de me faire remplacer pour ma garde : n'y aurait-il pas moyen de me procurer aussi un remplaçant pour la guillotine? »

Faisant partie d'une nombreuse *fournée*, et réservé pour passer un des derniers, un condamné aperçoit sur l'échafaud une haute pile d'habits qu'on venait d'ôter à ceux qui l'avaient précédé : « Au train dont vous y allez, monsieur l'exécuteur, dit-il, vous êtes, sans contredit, l'homme de France qui devez avoir la plus belle garde-robe. »

Au temps de l'épouvantable terreur, un des

aides du bourreau, que le peuple appelait *Jacot*, faisait, en avant des charrettes chargées de victimes, des singeries, des gambades et des culbutes, afin d'égayer le trajet et de divertir la populace. Apparemment que Jacot était bien plaisant au moment où il conduisait une foule de religieuses à la guillotine, car la plus jeune, belle de la beauté des anges, innocente comme eux, hélas! disait sur la charrette, en coudoyant sa voisine pour qu'elle fît attention à Jacot : *Oh! qu'il est drôle! mais, ma sœur, voyez donc, qu'il est drôle!* »

Joseph II n'aimait ni la représentation ni l'appareil; son goût pour la simplicité était tel qu'on put y trouver de l'affectation. Un jour que vêtu d'une redingote boutonnée, accompagné d'un seul domestique sans livrée, il était allé dans une calèche à deux places, qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin aux environs de Vienne, il fut surpris par la pluie, comme il reprenait le chemin de la ville.

Il en était encore éloigné, lorsqu'un sergent piéton qui regagnait aussi la capitale, entendant le bruit d'une voiture, le pria de lui donner une place auprès de lui : « Cela ne vous gênerait pas beaucoup, dit celui-ci, puisque vous êtes seul, et ménagerait mon uniforme, que je mets aujourd'hui pour la première fois. — Ménageons votre uniforme, mon brave, dit l'empereur, et mettez-vous là. D'où venez-vous comme cela? — Ah! ma foi, je viens de chez un garde de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner. — Qu'avez-vous donc mangé de si bon? — Devinez. — Que sais-je, moi! une soupe à la bière? — Ah bien oui, une soupe! mieux que ça. — De la choucroute? — Mieux que ça. — Une longe de veau? — Mieux que ça. — Oh, ma foi! je ne sais plus que deviner, dit Joseph.

— Un faisan, mon digne homme; un faisan tué sur les plaisirs de Sa Majesté, reprend le camarade en lui frappant sur la cuisse. — Ah! tué sur les plaisirs de Sa Majesté, il n'en devait être que meilleur. — Je vous en réponds. »

Comme on approchait de la ville, et que la pluie tombait de plus belle, Joseph demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait, afin qu'il le descendît à sa demeure. Le sergent lui manifestant rondement sa gratitude, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés. « A votre tour, dit le prince, devinez. — Monsieur est militaire? — Comme dit monsieur. — Lieutenant? — Ah bien oui, lieutenant! mieux que ça. — Capitaine? — Mieux que ça. — Colonel, peut-être? — Mieux que ça, vous dit-on. — Comment diable, dit l'autre en se renfonçant dans un coin de la calèche, seriez-vous feld-maréchal? — Mieux que ça. — Ah, mon dieu! c'est l'empereur! — Lui-même », dit Joseph, se déboutonnant pour montrer ses décorations.

Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans une calèche. Le sergent se confond en excuses, et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre. « Non pas, non pas, lui dit Joseph; après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux, malgré la pluie, de vous débarrasser de moi aussi promptement; j'entends bien que vous ne me quittiez qu'à votre porte », et il l'y descendit. (*L. Mémoires.*)

Lorsqu'on donna l'opéra-comique intitulé *les deux Soupers*, de Fallet, entre le premier et le second acte, un plaisant s'écria du milieu du parterre : « Voilà deux soupers qui ne valent pas une collation. » Le plaisant fut pris au mot, et la pièce tomba.

Anne d'Autriche, irritée des désordres de Ninon

de l'Enclos, lui envoya signifier de se rendre dans un couvent, en lui laissant cependant le choix. « Eh bien! répondit l'épicurienne, je me décide pour celui des Grands-Cordeliers. »

« J'ai connu, disait Voltaire, une honorable dame qui confessait qu'un jour, après avoir crié à l'insolence, il lui était enfin échappé de dire : « Charmant insolent! »

Lorsque la Hollande se révolta contre Philippe II, le prince d'Orange et le comte de Horn se mirent à la tête du peuple. Le duc d'Albe, envoyé du tyran espagnol, convoqua les États à Bruxelles; le comte de Horn y alla, mais le prince d'Orange, qui se défiait des Espagnols, s'éloigna. Le comte le rencontrant à son départ, lui dit : « Adieu, prince sans terre. — Adieu comte sans tête », répliqua le prince; et cette plaisanterie fut une prédiction : le comte fut décapité.

Lorsque Philippe II, roi d'Espagne, perdit les Pays-Bas, ses flatteurs le saluant du titre de grand, on fit cette plaisanterie : « Ce monarque est comme un fossé, plus on lui ôte de terre, plus il est grand. »

Le notaire Aleaume, habile homme, mais dur et bourru, disait : « Il faudrait que tous les clercs fussent bâtards, eunuques et athées. Bâtards, ils n'auraient point de parens; athées, ils n'iraient point à la messe; eunuques, ils n'auraient point de maîtresses et n'iraient point chez les filles. Par conséquent, ils n'auraient jamais ni motifs ni prétextes pour sortir. »

En 1769, le régiment de Bou..., en garnison à Nismes, fut conduit à la messe un dimanche par le sous-aide-major, M. de Sav...; jeune et galant, il saluait de l'épée, à droite et à gauche, les dames

qui étaient aux fenêtres. Un de ses camarades, M. de la Mart..., proposa au marquis de S..., colonel, qui marchait sur les flancs avec les officiers, d'escamoter le régiment. Il y consentit. M. de la M..., prenant par le bras le premier grenadier de la tête de la colonne, fit tourner le peloton vers une rue qui conduisait aussi à l'église, mais par un chemin plus long. Tous les autres pelotons suivirent. Le bruit des tambours et de la musique empêcha M. de Sav.... de s'apercevoir qu'il n'était pas suivi. A la porte de l'église, il se range pour faire défiler le régiment et ne trouve pas un soldat. Tandis qu'il regarde de tous côtés et ne sait s'il rêve, le colonel lui dit d'un air sérieux : « Eh bien, monsieur, qu'est devenu mon régiment ? — En vérité, monsieur, je n'en sais rien. — Comment, vous n'en savez rien ! on vous confie un régiment à conduire à la messe, et vous vous le laissez escamoter comme une muscade ! Je ne sais pas comment le roi prendra cela ; mais je ne voudrais pas être à votre place. » M. de Sav...., hors de lui, ne pouvait que lever les yeux au ciel, en s'écriant : « C'est inconcevable ! » Enfin, après quelques minutes d'angoisses, le régiment reparut à l'entrée d'une autre rue. On plaisanta beaucoup le sous-aide-major, qui, revenu de ses terreurs, finit par rire comme les autres de ce tour vraiment plaisant.

Quelqu'un disait à un chanoine frais et vermeil : « Il n'y a que vous pour jouir de la vie ; vous n'avez nul souci ; chez vous tout abonde, vous n'avez point de femme, point d'ennemis à combattre. — Halte-là, lui dit le chanoine ; vous en jugez à votre guise : comptez-vous pour rien les indigestions ? »

On présentait à Voltaire une jeune fille de douze ans qui avait été embrassée par le pape. Voltaire lui dit : « Mademoiselle, comme vous avez em-

brassé le pape, il est bien juste que vous embrassiez l'anti-pape. »

Quelqu'un disait d'un capucin qui avait été dévoré par des loups : « Il faut que la faim soit une chose bien terrible ; ces pauvres loups, manger un capucin ! »

M. de Calonne crut qu'il y avait un voleur dans sa chambre ; il appela ses gens : après bien des recherches, un d'eux lui dit : « Monseigneur, je vous assure qu'il n'y a que vous. »

Avis.

Une jeune veuve, sur le point de sevrer une fille de six mois, désirerait avoir un autre enfant.

Molière gardait le lit depuis plusieurs jours : quelqu'un lui envoya un médecin ; son domestique vint lui dire que le médecin venait pour le voir. « Dites-lui, répondit Molière, que je suis malade, et que je ne reçois personne. »

Voltaire plaisantait quelquefois sur le style de certains auteurs, style tout hérissé d'épithètes. « Si l'on pouvait leur faire entendre, disait-il, que l'adjectif est le plus grand ennemi du substantif, encore qu'ils s'accordent en nombre, en genre et en cas. »

« Bonjour, mon ami ; comment te portes-tu ? — Bonjour, mon ami ; comment t'appelles-tu ? »

Un homme disait à Voltaire qu'il abusait du travail et du café, et qu'il se tuait. « Je suis né tué », répondit Voltaire.

L'abbé Raynal disait souvent qu'étant jeune prêtre il disait des messes à 15 sous, mais qu'il se retirait sur la quantité.

Une jeune demoiselle disait à un jeune homme :

« Finissez donc. — Si vous voulez que je finisse, lui répondit le jeune homme, laissez-moi donc commencer. »

« Monsieur est poète ? » disait un métromane à un habitant de Châlons : « Non, monsieur, répondit l'autre ; je suis Champenois. »

Des femmes qui avaient été voir des fous, demandèrent à un d'eux de leur donner trois numéros pour la loterie ; le fou écrivit trois numéros sur un papier qu'il avala, et leur dit : « Mesdames, demain vos numéros sortiront. »

Beaumarchais disait plaisamment que le prophète Jérémie n'était qu'un bouffon auprès de d'Arnaud.

Sur le refus d'apporter le viatique à un malade, il fut fait une sommation par huissier, où il était dit qu'au défaut, ladite sommation en tiendrait lieu.

On demandait à un Suisse si la messe était avancée ; il répondit : « J'entends la petite clochette, le petit mouton n'est pas loin. »

Un homme va chez un apothicaire pour commander un remède, mais le trouvant trop cher il demanda combien on voulait lui prendre pour le lui louer.

Un chasseur, qui se plaignait de toujours tuer des hases, disait : « Je voudrais bien connaître un moyen pour distinguer les lièvres de leurs femelles. — Il n'y a rien de si aisé, lui répondit un plaisant : lorsque c'est un mâle, il court ; et lorsque c'est une femelle, elle court. »

Un procureur avait mis en ligne de compte, dans un de ses mémoires : « Trente sous, pour

m'être réveillé la nuit, et avoir pensé à votre affaire. »

Voltaire écrivit à un homme qui le persécutait par ses lettres : « Je suis mort, monsieur, ainsi je ne pourrai désormais avoir l'honneur de vous répondre. » Cet homme lui écrivit : « A M. de Voltaire, dans l'autre monde. »

Un homme qui passait pour un insigne menteur, entrant un jour dans une grande compagnie, quelqu'un qui le connaissait lui cria, avant de lui avoir donné le temps d'ouvrir la bouche : « Cela n'est pas vrai. — Mais, monsieur, je n'ai encore rien dit. — C'est égal, vous allez parler et vous mentirez. »

Un homme était à confesse; son confesseur lui demanda s'il n'avait pas eu commerce avec les femmes ; il lui répondit : « Mon père, je ne suis pas négociant. »

Marivaux voyant un homme qui demandait l'aumône, et qui paraissait jouir d'une santé brillante, lui en fit l'observation : « Pourquoi ne travaillez-vous pas? vous avez l'air frais et vigoureux. — Ah, monsieur ! répondit le mendiant, si vous saviez comme je suis paresseux ! » Marivaux lui donna 6 francs. « C'est pour ta franchise », lui dit-il.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône. Un passant lui dit : « N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme, quand vous pouvez travailler? — Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent et non pas des conseils. » Puis il lui tourna le dos en conservant toute la fierté castillane.

L'abbé Boudot, homme de lettres, était très

ami de Crébillon le fils; cela n'empêchait pas que dans les maisons où ils se trouvaient, Crébillon n'aiguillonnât l'abbé. Un jour celui-ci poussé à bout, dit à Crébillon, qui était fort grand : « Tais-toi : ton père était un grand homme, et toi tu n'es qu'un grand garçon. »

Un jeune abbé qui avait toutes les grâces de son âge : figure agréable, propos galans, l'air confiant avec les femmes, et qui possédait surtout l'art de chanter divinement, sollicitait un bénéfice chez l'évêque de Mirepoix, chargé de la distribution des grâces. C'était un jour d'audience. Le prélat expédia tout le monde avant lui. Sur le point de rentrer dans son cabinet, il lui dit : « M. l'abbé, un bénéfice, n'est-ce pas ? » Celui-ci baissant les yeux avec la timidité d'un séminariste, marmottait un *oui*. Alors l'évêque, qui le connaissait bien, lui chanta pour toute réponse l'air du *Devin du Village :*

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien ?

Un fanfaron s'étant pris de paroles au Palais-Royal, avec un homme du plus grand sang-froid, lui proposa un cartel. Celui-ci lui dit sans s'émouvoir : « Allez, mon pauvre garçon, allez prendre de l'ellébore, vous en avez grand besoin ; depuis deux siècles, on rit de Don Quichotte, parce qu'il se battit contre un moulin à vent ; jugez ce qu'on dirait de moi, si j'allais me battre contre une girouette. »

Voltaire avait pris les questionneurs dans une telle aversion qu'il disait à un homme de Genève qui lui avait fourni le modèle de l'interrogant bailli, dans le *Droit du Seigneur*, « Monsieur, je suis très aise de vous voir ; mais je vous avertis que je ne sais rien de ce que vous m'allez demander. »

Une dame fort vieille et fort laide s'était présentée à l'audience de M. de Harlay; impatientée de ne pas être expédiée, elle dit d'un ton assez bas : « La peste soit du singe et de toute sa race ! » Ce magistrat l'ayant entendue, se pressa d'expédier tous ses cliens, puis venant à elle, lui demanda ce qu'elle souhaitait : « Vous savez, monseigneur, que bientôt on doit juger mon procès ; je venais vous prier de m'être favorable. » M. de Harlay le lui promit, et fit appeler sa cause dès le lendemain : la plaideuse l'ayant gagnée, vint le trouver pour l'en remercier ; mais ce magistrat ayant reçu son compliment, lui dit pour toute réponse : « Il est naturel à un singe d'obliger une guenon. »

Un chanoine d'Angers ayant invité plusieurs personnes à dîner un jour maigre, son valet lui dit qu'il venait du marché, et qu'il n'y avait plus d'autre poisson qu'un saumon qu'il n'avait pas osé prendre, parce qu'un conseiller l'avait retenu. Le chanoine lui donnant sa bourse pleine, lui dit : « Tiens, retourne; achète-moi le saumon et le conseiller. »

Le docteur Cheyne et un certain M. Tantley passaient pour les hommes de la plus forte corpulence du comté de Somerset. Un jour Cheyne demanda à l'autre pourquoi il avait l'air mélancolique : « C'est, répondit-il, que je songeais à la difficulté de nous porter en terre à notre mort. — Quant à moi, reprit Cheyne, sept à huit forts de la halle feront mon affaire; mais ponr toi, je crois qu'il leur faudra faire deux voyages. »

Un domestique tenta de se noyer; son maître, qui s'en aperçut, arriva à temps pour le sauver. Le maître ordonna à un de ses gens d'avoir l'œil sur lui, et de l'empêcher, dans le cas où il voudrait

récidiver. Le malheureux, ne pouvant se noyer, prit le parti de se pendre. Le maître, de retour, surpris de ce que l'autre ne l'en avait pas empêché, lui en fit de violens reproches. Celui-ci lui répondit : « Ma foi, monsieur, j'ai cru qu'il s'était mis là pour se sécher. »

On avait pris le cheval d'un particulier. « C'est votre faute, disait l'un. — C'est la faute de votre domestique, disait l'autre. — C'est la faute du portier de l'auberge. — Vous avez raison, dit le maître du cheval; je vois que nous sommes les seuls répréhensibles, et que dans tout cela il n'y a que le voleur qui ne soit pas coupable. »

M. de Saint-Ange s'avisa d'aller voir Voltaire; il avait arrangé un petit compliment fort gentil, pour lui demander la permission de lui faire sa cour. « Je suis venu aujourd'hui voir Homère; demain je viendrai voir Sophocle; après-demain Anacréon. — Ah, monsieur! dit Voltaire en interrompant M. de Saint-Ange, je suis bien vieux, si vous vouliez me rendre à la fois toutes ces visites, vous m'obligeriez beaucoup.

L'abbé de Boismon, de l'Académie Française, ne payait pas ses dettes. Un certain doyen de Valenciennes, à qui il devait une pension sur une grosse abbaye, ne pouvant arracher un sou de ce riche bénéficier, vint en personne pour exiger son dû. Ayant demandé où demeurait l'abbé de Boismon, il se fit une méprise, et au lieu de lui enseigner l'adresse de celui-ci, on l'envoya chez l'abbé de Voisenon, à Belleville. N'ayant pas trouvé ce dernier chez lui, le doyen laissa un billet qui expliquait sa venue; sur quoi l'ingénieux Voisenon répondit par la lettre suivante : « Je suis fâché que vous ne m'ayez pas trouvé, monsieur; vous auriez vu la différence qu'il y a entre M. de Bois-

mon et moi ; il est jeune, et je suis vieux ; il est fort et robuste, et je suis valétudinaire ; il prêche, et j'ai besoin d'être prêché ; il a une riche abbaye, et j'en ai une fort mince ; il s'est trouvé de l'Académie sans savoir pourquoi, et on me demande pourquoi je n'en suis pas ; enfin il vous doit une pension, et je n'ai que le désir d'être votre débiteur. »

L'abbé de Voisenon étant malade, son médecin lui ordonna de prendre une pinte de lait par jour : « Hé, monsieur ! lui dit l'abbé, je ne tiens que chopine. »

Le même abbé était si délicat, que d'un moment à l'autre il était à la mort, et un quart d'heure après il revenait dans son état ordinaire. Un jour qu'une pareille crise le prit, on courut chercher le viatique ; mais l'accès ne dura pas, et quand il fut passé, il sortit selon sa coutume. A peine fut-il dehors qu'on apporta le sacrement. Le portier dit au prêtre : « Monsieur est sorti pour le présent, mais je crois qu'il reviendra dîner. »

Le même étant tombé malade assez sérieusement pour penser à se confesser, envoya chercher le célèbre père de la Neuville : « Mon père, lui dit-il en le voyant auprès de son lit, je ne veux point aller en enfer, c'est un logement trop incommode. — Vous avez bien raison, mon cher abbé ; mais si vous persistiez à faire vos opéra-comiques, cela pourrait bien vous arriver. Ce n'est pas le tout encore d'aller en enfer, c'est que vous y seriez hué. »

Le même abbé de Voisenon étant très malade, un ecclésiastique, au chevet de son lit, l'exhortait à se réconcilier avec Dieu ; le malade répond gaîment : « Rupture entière, monsieur ; je vous rends

lettres et portrait. « Les lettres étaient son bréviaire; le portrait, le crucifix. »

Saint-Évremond était à l'extrémité : on lui demanda s'il voulait se réconcilier : « Oui, certainement, répondit-il; je voudrais me réconcilier avec l'appétit. »

Un grand-vicaire, le jour même de la mort de l'abbé de Voisenon, étant venu lui faire beaucoup d'exhortations aussi fastueuses qu'indiscrètes, et toujours de la part de *monseigneur*, il lui répondit d'une voix presque éteinte : « Remerciez, je vous prie, *monseigneur*, et dites à *monseigneur* que, quelque grands que soient mes péchés, je ne troquerais pas encore mon âme contre la sienne, quand même il me donnerait la vôtre par-dessus le marché. »

Peu de temps avant sa mort, l'abbé de Voisenon se fit apporter son cercueil de plomb, qu'il avait fait préparer : « Voilà donc, dit-il, ma dernière redingote ! » et se tournant vers un de ses gens dont il avait sujet de se plaindre : « J'espère, ajouta-t-il, qu'il ne te prendra pas envie de me voler celle-là. »

Un abbé nommé le Sueur fut visiter Voltaire à titre d'homme de lettres. Comme Voltaire n'avait jamais entendu parler de lui, il lui dit en l'abordant : « Monsieur l'abbé, vous avez un beau nom en peinture. »

Une vieille dame, très coquette, rendit une visite à Voltaire, dans tout son étalage; et prenant occasion de quelques mots galans que lui disait Voltaire, et de quelques regards qu'il jetait sur sa gorge fort découverte : « Comment, M. de Voltaire ! s'écria-t-elle, est-ce que vous songeriez encore à ces petits coquins-là ? — Qu'appelez-vous,

petits coquins, madame! reprit avec vivacité le malin vieillard, ce sont bien de grands pendards. »

Un homme connu pour être fort dévot, disait beaucoup de mal de la *Pucelle* de Voltaire : « Mais l'avez-vous lu, ce poëme? lui dit quelqu'un. — Non. — Il faut le lire. — Dieu m'en préserve! — Ecoutez-en du moins un morceau, et vous verrez qu'il n'est pas aussi scandaleux qu'on le dit. — Voyons. » Il lui débita sur-le-champ du ton le plus sérieux :

O mes amis, vivons en bons chrétiens;
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.

« Hé bien, monsieur? — Ho! répondit le dévot, quand Voltaire le veut, je sais bien qu'il fait des merveilles. »

Lors du procès du maréchal de Richelieu et de madame de Saint-Vincent, pour des billets souscrits au nom du maréchal, M. de Sartines, instruit que ces billets circulaient, en informe M. de Richelieu; celui-ci va trouver ce magistrat et lui dit : « J'ai tout fait à la femme en question, hormis les billets. »

Louis XIV demandait à l'évêque de Senlis quel âge avait le comte de Grammont, qui était présent, mais qui cachait son âge. Le prélat répondit : « Sire, j'ai quatre-vingt-trois ans; le comte en a à peu près autant, car nous avons fait nos études ensemble. — M. de Senlis se trompe, reprit le comte, car ni lui ni moi n'avons jamais étudié. »

Arlequin, pressé de raconter la mort de son père, répondait : « Hélas! dispensez-m'en : le pauvre homme est mort de chagrin de se voir pendre. »

Arlequin, parlant de la noblesse, disait : « Si

Adam s'était avisé d'acheter une charge de secrétaire du roi, nous serions tous nobles. »

Un acteur, dans un rôle de niais, disait : « Si je connaissais un pays où l'on ne mourût jamais, j'irais y finir mes jours. »

L'Écluze (celui qui a été à la tête des Variétés amusantes) racontait que, tout jeune et sans fortune, il arriva à Lunéville, où il obtint la place de dentiste du roi Stanislas, précisément le jour où le roi perdit sa dernière dent.

Un curé de Normandie, baptisant l'enfant d'un de ses paroissiens, se fit payer avec le baptême le mariage et l'enterrement. Comme on lui demandait pourquoi : « C'est, dit-il, que quand ils sont grands ils vont se faire pendre à Rouen. »

Un graveur, homme d'esprit et qui faisait commerce d'estampes, vendait les princes pendant leur vie, et les auteurs après leur mort. Il disait d'une planche gravée : « Il faut se dépêcher de tirer, car le prince ne vivra pas long-temps. »

Un aubergiste se plaignait des rats qu'il avait dans sa maison. Un homme qui avait logé chez lui lui dit : « Donnez-leur des mémoires comme celui que vous me présentez, et je me donne au diable s'ils reparaissent dans votre maison. »

De Saint-Foix dit un jour dans un café à un homme qui l'ennuyait par des dissertations dont on a les oreilles rebattues : « Monsieur, vous puez cruellement. » L'orateur fait d'abord semblant de ne pas entendre ; le jeune étourdi reprend : « Monsieur, vous puez bien. » Enfin mon poltron ne peut se dispenser de sortir, et de Saint-Foix le suit. Cependant, content de l'avoir amené là, et

voyant combien il en coûtait à l'insulté de mettre sa vie en jeu, Saint-Foix lui dit : « Tenez, monsieur, n'allons pas plus loin; car si vous me tuez, vous n'en puerez pas moins, et si je vous tue, vous ne ferez que puer davantage. »

Lorsque M. le duc de Choiseul était ambassadeur à Rome, il avait une telle attention à ne rien perdre de ses prérogatives, qu'il semblait même vouloir prendre une supériorité marquée sur les ministres des autres puissances. Benoît XIV, qui connaissait sa tête, étant un jour sur son balcon, vit arriver de loin l'ambassadeur d'Espagne, qui, n'apercevant pas le Saint-Père, s'arrêta pour pisser contre les murs de son palais; le pape lui cria : « M. l'ambassadeur, ne pissez pas là, car l'ambassadeur de France voudra pisser dans mon cabinet. »

Jancin, en badinant, mettait à prix les femmes de la cour; il estimait les unes mille louis, celles-ci trois cents; il ne donnait de celles-là que cent louis, sur quoi madame de B., depuis madame de L., lui dit : « Parlez-moi vrai, Jancin; et moi, là, combien m'estimez-vous? — Ah! vous, madame, répondit-il d'un air respectueux en apparence, je ne vous estime pas. »

On sait que l'archevêque de Paris fut taillé de la pierre; le fameux frère Côme se chargea de cette opération, qui eut un plein succès. Les Parisiens, qui ne résistent jamais au plaisir de dire un bon mot, firent courir le bruit que le prélat refusait de payer son chirurgien, parce que, disait-il, le clergé ne paie pas la taille.

Il était mort un cocher de M. le comte de Charollais; un homme de l'écurie vint dire à M. de

Mezensac, écuyer du prince : « Monsieur, vous savez que Picard est mort hier, et à la paroisse on demande soixante francs pour l'enterrer. — Diable ! c'est bien cher, interrompit M. de Mezensac. — Monsieur, répondit l'autre, ils ont dit qu'ils ne l'enterreraient pas à moins; que c'était à prendre ou à laisser. — C'est bien cher; cependant, mon ami, voyez encore si vous ne pouvez pas avoir meilleur marché, sinon faites comme pour vous. »

Il y a quelque temps qu'on disait à l'un des plus respectables curés de Paris : « Croyez-vous que les évêques, qui mettent toujours la religion en avant, en aient beaucoup ? Si on les jugeait sur leur conduite, on serait tenté de penser qu'ils ne croient seulement pas à Dieu. » Le bon pasteur, après avoir hésité un moment, répondit : « Il peut bien y en avoir quatre à cinq qui y croient encore. »

M. de B. était toujours amoureux de sa femme, qui ne partageait pas ce sentiment. Un jour, après lui avoir reproché le ton froid et les manières cérémonieuses qu'elle avait constamment avec lui, il la conjurait de le tutoyer; après bien des façons elle lui répondit : « Eh bien, va-t'en. »

Madame du Deffant était la personne la plus égoïste que l'on connût. Elle avait une maladie qui l'obligeait à passer dans son lit plus de la moitié de sa vie, ce qui ne l'empêchait pas de recevoir beaucoup de monde. Un jour plusieurs visites arrivèrent à la fois chez elle; elle était couchée. On se plaignit en entrant de la fraîcheur de la chambre : « Comment, dit-elle, il fait donc bien froid ? » On l'assura qu'il gelait à pierre fendre; alors madame sonna précipitamment : on était charmé, on crut qu'elle allait demander du bois; point du tout : « Apportez-moi, dit-elle, un couvre-

pied d'édredon. » Après avoir donné cet ordre, elle parla d'autre chose.

Un Français fort simple, étant à la cour d'Espagne, charmé de la manière dont on le traitait, faisait des complimens à tout le monde. Il disait aux seigneurs : « J'ai l'honneur de saluer votre seigneurie », et ainsi à chacun suivant son titre. Quand il parut devant l'infante, il lui dit « : Je baise bien les mains de votre infanterie. »

Un homme qui avait la fureur de la loterie était enfoncé dans ses calculs, quand un fiacre le renversa sur le pavé et lui froissa une jambe; il cria aussitôt : « Arrêtez, arrêtez ce fiacre! je veux mettre son numéro à la loterie. »

On disait de l'avant-dernier évêque d'Autun, monstrueusement gros, qu'il avait été créé et mis au monde pour faire voir jusqu'où peut aller la peau humaine.

Dans les orgies des seigneurs, un laquais mettait à chaque repas deux bouteilles de vin de Champagne dans sa poche; mais un jour un bouchon qui sauta trahit le fripon.

Quand feu M. Anson, frère de lord Anson, voyagea dans l'Orient, il loua un vaisseau pour visiter l'île de Ténédos. Son pilote, qui était un vieillard grec, lui dit dans la traversée, avec un air de satisfaction : « Ce fut là que notre flotte s'arrêta. » M. Anson lui demanda de quelle flotte il parlait. « De quelle flotte, reprit-il : de notre flotte grecque au siége de Troie. »

Un homme avait été blessé légèrement. Le chirurgien ordonna au domestique de courir à toutes

jambes chercher chez lui un baume qu'il lui indiqua. « Quoi, monsieur! dit le malade en changeant de couleur, est-ce qu'il y aurait du danger? — Non, dit le chirurgien, mais c'est que, s'il ne se dépêche pas, j'ai peur que la plaie ne se guérisse avant son retour. »

« Ah! ah! voilà du mieux, dit un médecin à son malade : vous avez, je le vois, suivi mon ordonnance. — Suivie! Non pas, s'il vous plaît; je me serais cassé le cou. — Comment cela? Je ne vous entends pas. — C'est que j'ai jeté votre ordonnance du troisième par la fenêtre. »

Catherine II fit observer à madame Todi, célèbre chanteuse, qu'elle lui coûtait plus que ses généraux. « En ce cas-là, reprit la virtuose, dites à l'impératrice qu'elle les fasse chanter. »

Clarke pria un de ses camarades de lui prêter un livre. Celui-ci lui dit qu'il ne laissait pas sortir ses livres de sa chambre, mais que s'il voulait venir lire chez lui toute la journée il serait le bien-venu. Quelque temps après, ce même ami voulut emprunter un soufflet à Clarke pour allumer son feu. « Dites à votre maître, dit Clarke, que je ne laisse pas sortir mon soufflet de ma chambre, mais que s'il le désire, il pourra venir souffler toute la journée chez moi. »

Le colonel Boden, d'une corpulence monstrueuse, avait appelé, au sortir de l'Opéra, des porteurs; comme il s'efforçait de se placer dans la chaise, un de ses amis lui proposa de le conduire chez lui. Boden donna un schelling au porteur, et allait suivre son ami, quand l'un des porteurs lui dit en se grattant la tête : « J'aurais cru que vous eussiez été plus généreux. — Comment! tu n'es pas content, maraud! je ne suis pas entré dant sa chaise.

— Mais, milord, considérez donc la peur que vous nous avez faite. »

Deux fermiers conversaient sur les belles apparences de la saison ; l'un dit : « Si ces pluies chaudes-là continuent seulement quinze jours, tout va sortir de terre. — Ah ! que me dites-vous là, bon dieu ! reprit l'autre, moi qui ai deux femmes dans le cimetière. »

Un domestique s'était présenté dans une maison, il fut accepté ; mais on lui observa qu'il fallait assister à la prière qui se faisait tous les soirs en commun ; que c'était la règle de la maison. « Eh bien, répondit-il, je m'y conformerai ; mais j'espère que vous y aurez égard dans mes gages. »

Un mari qui avait une femme fort laide, la trouva couchée avec un homme ; il dit au galant sans se fâcher : « Eh, monsieur, vous n'y étiez point obligé. »

Un homme cherchait querelle à un maître de café de ce que ses soucoupes à sucre, qui étaient de cuivre, ressemblaient à de l'argent. « Vous exposez, lui dit-il, un honnête homme. »

Un prêtre disait la messe ; il ne se trouvait personne pour répondre : ayant dit *Dominus vobiscum*, une femme qui était près répondit *et cum spiritu tuo*. Le prêtre se retourna et lui dit : « Ton *cum spiritu tuo* ne vaut pas le diable. »

Un médecin de Londres nommé Brown, établi aux Barbades, avait une sucrerie et des nègres ; on lui vola une somme considérable ; il assemble ses nègres : « Mes amis, leur dit-il, le grand serpent m'est apparu pendant la nuit ; il m'a dit que le voleur aurait dans ce moment une plume de perro-

quet sur le nez. » Le coupable porta sur-le-champ la main à son nez. « C'est toi qui m'as volé, dit le maître ; le grand serpent vient de m'en instruire. » Et il lui fit rendre son argent.

M. *** fut fait cordon bleu par la faveur de M. de Nevers. Quand on met le collier de l'ordre aux chevaliers, ils disent *Domine, non sum dignus*. Le nouveau cordon bleu ayant dit ces paroles : « Je le sais bien, répondit le roi ; aussi ne vous l'ai-je accordé qu'aux prières de mon cousin de Nevers. »

Madame de Sévigné alla chez le premier président de Bellièvre pour lui recommander un procès qu'elle avait. Elle l'aborda d'un air aisé, et après bien des révérences, elle lui parla de son affaire ; mais comme elle s'aperçut qu'elle s'embarrassait dans les termes : « Monsieur, lui dit-elle, je sais bien l'air, mais je ne sais pas les paroles. »

Un abbé de qualité, disant la messe, entendit quelques personnes parler derrière lui ; se retournant pour dire *vobiscum :* « En vérité, dit-il, quand ce serait un laquais qui dirait la messe, vous n'auriez pas moins de respect. »

Madame la duchesse de Bouillon étant allée faire visite à une personne de ses amies, à sa maison de campagne, s'impatientait d'attendre longtemps à la porte, lorsque quelqu'un qui marchait à pas lents parut enfin ; c'était une femme décrépite, dont la tête tremblante et courbée formait avec le reste du corps un cercle entier ; levant la tête avec effort pour regarder la duchesse, elle lui dit, d'une voix faible et entre-coupée, que sa maîtresse n'était pas à la maison. La duchesse, effrayée de ce spectacle, et fort mécontente d'avoir attendu si long-temps en vain, lui dit : « Si vous êtes encore en vie à son retour, vous lui direz que j'étais venue pour la voir. »

Un mari se plaignant de l'infidélité de sa femme: « C'est un mal d'imagination, dit Santeuil : peu en meurent, et beaucoup en vivent. »

M. de Vivonne était d'une grosseur extraordinaire; le duc d'Aumont n'était pas moins gros que lui. Le roi raillant M. de Vivonne sur sa grosseur en présence du duc d'Aumont : « Vous grossissez à vue d'œil; quelqu'un m'a dit que vous ne faisiez pas d'exercice. — Ah, sire! c'est un médisant, reprit M. de Vivonne; il n'y a pas de jour que je ne fasse trois fois le tour de mon cousin d'Aumont. »

Quelqu'un ayant rencontré M. Goesman couvert des livrées de l'indigence, vint trouver Beaumarchais, avec qui il était lié, lui emprunta dix louis et courut les porter à l'infortuné Goesman. Quelques jours après il retourne chez Beaumarchais, et lui dit : « Vous ne devineriez pas à qui j'ai donné vos dix louis? — A qui? — A ce pauvre Goesman, qui n'a pas de souliers. — Ce n'est pas assez, répondit Beaumarchais; il fallait aller jusqu'à quinze. — Oui, jusqu'à ces quinze fameux louis. »

Un marchand d'étoffes s'écriait à tout propos : « Je veux être pendu si je ne fais pas telle chose; je veux être pendu si cela n'est pas vrai. » Cet homme fit fortune et acheta une charge de secrétaire du roi. Le lendemain même de l'acquisition, il dit devant une nombreuse société : « Si ce que j'affirme n'est pas véritable, je veux avoir la tête coupée. »

Un homme de la cour alla rendre une visite à un prince de l'empire qui venait de marier sa fille, et trouva une nombreuse compagnie, où beaucoup de petits princes se traitaient mutuellement d'altesse. Il se rendit ensuite dans une autre maison, où l'on jouait. A son retour chez lui, une dame

lui demanda ce qu'il avait fait dans la soirée. « J'ai été dans deux sociétés, répondit-il; dans l'une on jouait à l'altesse, et dans l'autre au loto. »

Bautru dit au surintendant des finances d'Émery, en lui présentant un poète : « Voilà un homme qui vous donnera l'immortalité; mais il faut d'abord que vous lui donniez de quoi vivre. »

M. ***, célèbre gourmand, avait la vue très basse. Un jour qu'il se trouvait dans un grand dîner, il demanda tout bas à son domestique : « Ai-je mangé de tout ? »

Un abbé s'étant laissé cheoir au milieu de la halle, une des femmes s'écria : « Hé ! Marie-Jeanne, éteins donc la chandelle, voilà monsieur l'abbé qui se couche. »

Un homme fort distrait, jouant au trictrac, demanda un verre d'eau. A peine le lui eût-on présenté, qu'il le vida dans le trictrac, et avala les dés qu'il tenait de l'autre main.

Mirabeau disait que dans toute l'Angleterre il n'y avait de poli que l'acier, et de fruits mûrs que les pommes cuites.

Un marquis disait hautement à un financier : « Vous devez savoir que je suis un homme de qualité. — Hé bien, dit le financier, si vous êtes un homme de qualité, moi je suis un homme de quantité. »

M. de Beaujon, riche banquier de la cour, protégeait une personne pour un bon de fermier-général; il se rend chez M. Necker pour solliciter sa bienveillance en faveur de son protégé. M. Necker, qui n'en avait pas bonne opinion, lui fit cette question : « Mais qui sera sa caution ? — Moi, repart le financier en frappant sa grosse panse. —

Diable ! lui dit le ministre, vous parlez comme Corneille (dans *Médée*). » Il survint du monde avec qui le ministre s'entretint. Beaujon, étonné du peu d'importance qu'on a mis à son *moi*, sort, et rentre chez lui en donnant tout au diable. « Hé bien ? » lui demande son protégé, fort inquiet de la réponse du ministre. « Hé bien, repart Beaujon avec humeur, *rien :* que diable voulez-vous que je dise à un homme qui me dit que je parle comme une corneille ! »

Un jeune homme qui allait se marier, tenant en main son billet de confession, retourna sur ses pas, et dit au prêtre pour plaisanter : « Monsieur, vous avez oublié de me donner une pénitence. » Le confesseur, homme d'esprit, lui répondit : « Ne m'avez-vous pas dit que vous alliez vous marier ? »

Le curé d'un village reçut d'une dévote fort connue une lettre qui lui promettait un évêché en Espagne. Le bon curé lui répondit : « J'aime mieux une masure en France qu'un château en Espagne. »

Quand on manda à la cour le parlement de Toulouse pour le réprimander au sujet du meurtre de l'infortuné Calas, ces magistrats s'excusèrent en disant : « Il n'y a pas si bon cheval qui ne bronche. » Le maréchal de Richelieu, qui était présent, leur répliqua : « Bon pour un ; mais toute l'écurie ! »

Santeuil était allé voir l'abbaye de Cîteaux. Après avoir visité tous les appartemens, il dit malignement au père abbé qui le conduisait : « Mais, mon père, je ne vois pas l'appartement de la mollesse. — Ah ! répondit le moine, tout ceci est bien changé ; nous en avons fait l'appartement de la folie, et vous y coucherez ce soir. »

Le poète Roy passait pour avoir reçu plus d'une fois des coups de bâton pour ses vers satiriques. On lui demandait à l'opéra s'il ne donnerait pas bientôt quelque ouvrage nouveau à ce spectacle. « Oui vraiment, dit-il; je travaille à un ballet. » Une voix s'écria derrière lui : « Un balai, monsieur ! prenez garde au manche ! »

Un ami du même poète ne voulut pas un soir s'en retourner avec lui, parce que, disait-il, c'était l'heure des recettes.

« Ma chère maman, disait une jeune fille à sa mère, véritable bourru bienfaisant, je vous supplie.... — Je ne veux pas certes !..... Qu'est-ce donc ? »

« Est-ce que vous êtes en deuil ? — Non, c'est l'habit que j'avais ce matin à l'enterrement de ma femme. »

Une dame voyant une de ses filles en danger de mort, s'écriait en fondant en larmes : « Mon Dieu, rendez-la-moi, et prenez tous mes autres enfans. » Un homme qui avait épousé la sœur de la moribonde, s'approcha d'elle, et la tirant par la manche : « Madame, dit-il, les gendres en sont-ils ? »

Le comte de *** n'avait que mille écus de rente, et donnait trois mille livres à son coureur : « J'ai trouvé, disait-il, le moyen d'avoir une année de mon revenu devant moi. »

Un homme allait souvent chez un peintre de paysages, dont la femme était fort jolie; mais il trouvait toujours le mari. « Parbleu, monsieur ! lui dit-il un jour, pour un peintre de paysages, vous n'allez guère souvent à la campagne. »

On demandait à un médecin, si beaucoup de malades étaient morts dans ses mains : « Non, ré-

pondit-il, jusqu'à présent, grâce au ciel, il n'y en a qu'un. — Mais, dites-moi, en avez-vous traité beaucoup? — Je n'ai encore entrepris que celui-là. »

Un pauvre auteur demandait avis sur une dernière production de sa verve : « Ai-je bien fait, disait-il, de la mettre en vers? — Vous auriez mieux fait, lui répondit quelqu'un, de lui donner une autre couleur. »

Le président Hénault faisant une confession générale, dit à cette occasion ce trait plaisant : « On n'est jamais si riche que quand on déménage. »

Un homme, après avoir goûté de plusieurs vins, prétendit qu'il n'y en avait pas un de naturel. Le marchand, impatienté des difficultés du prétendu connaisseur, lui soutient que son vin est naturel : « Croyez-vous m'en imposer, dit le premier, je suis marchand de vin? — Si vous l'étiez, dit l'autre, vous ne me demanderiez pas du vin naturel. »

Un marchand hollandais prit pour enseigne : *A la paix perpétuelle*, et fit peindre dans le tableau un cimetière.

Le cocher du roi de Prusse l'ayant versé, le roi entra dans une colère épouvantable : « Eh bien! dit le cocher, c'est un malheur; et vous, n'avez-vous jamais perdu de bataille? »

Le doge de Venise va tous les ans en grande cérémonie, épouser la mer Adriatique. Il monte *le Bucentaure*, et jette un anneau dans la mer comme pour en prendre possession. Un sultan avec qui le doge était en guerre, dit plaisamment : « J'ai grande envie de lui faire consommer le mariage. »

Un ami de La Motte donna, en présence de ce poète, des coups de canne à un particulier. Il survint un procès, et La Motte fut assigné. Il affirma qu'il n'avait pas vu donner les coups de bâton : « J'ai la vue basse, disait-il pour s'excuser ; je n'ai fait que les entendre. »

Un homme de beaucoup d'esprit, mais un peu indiscret, fit à Voltaire une visite de quelques mois. Voltaire disait à cette occasion : « La différence qu'il y a entre M*** et Don Quichotte, c'est que Don Quichotte prenait toutes les auberges pour des châteaux, et que celui-ci prend les châteaux pour des auberges. »

Quelqu'un disait à M. de Richelieu, qui, quoique très vieux, faisait toujours la cour aux dames : « Vous êtes toujours papillon, monsieur le maréchal. — Est-ce parce que j'ai fait cette chenille ? » reprit-il en montrant M. de Fronsac, qui était présent.

Un curé donnant dans un rigorisme excessif, soutenait que les festins des noces étaient de l'invention du diable. Quelqu'un lui objecta que Jésus-Christ avait pourtant assisté aux noces de Cana, et qu'il y fit même son premier miracle pour prolonger la gaîté du festin. Le curé, embarrassé, répondit en grommelant : « Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux. »

Le philosophe Dumarsais, si célèbre par ses tropes, donnait à un jeune seigneur des leçons de grammaire française. Le jeune homme s'impatiente, et prononce : « *Fichtre !* je n'en viendrai jamais à bout. » Dumarsais lui répond du ton le plus phlegmatique : « Monsieur, ce mot n'est pas français ; on dit f....., mais il n'y a que la canaille qui s'en sert. »

Le même, sur le point de mourir, s'écria douloureusement : « Je vais, ou je vas mourir ; l'un et l'autre se disent. »

Beauzée, autre grammairien, au retour de l'Académie, surprit sa femme en tête-à-tête avec un jeune homme. Celui-ci dit à la femme : « Quand je vous disais, madame, qu'il fallait *que je m'en aille.* » Le mari toujours puriste, lui dit : « Que je m'en allasse, monsieur ; parlez français. » Et il passa tranquillement dans son cabinet.

Quelques cavaliers français dînaient en Allemagne à la table d'un prince. L'un d'eux, après avoir considéré tous les convives, s'écria : « Rien n'est plus plaisant : il n'y a que monseigneur ici d'étranger. »

Le célèbre abbé Prévost fut nommé aumônier du prince de Conti. « Monsieur l'abbé, lui dit le prince, vous voulez être mon aumônier, mais je n'entends pas de messe. — Et moi, monseigneur, je n'en dis pas. »

Une femme de la cour demanda au grand Bossuet, dans le fort de sa dispute théologique avec Fénelon, si cet archevêque avait en effet autant d'esprit qu'on le disait : « Ah, madame ! répondit Bossuet, il en a à faire peur. »

Fontenelle, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, alla voir dans la matinée une très aimable femme qu'il estimait beaucoup ; la dame sachant que c'était lui, parut bientôt dans son déshabillé, et lui dit : « Vous voyez, monsieur, qu'on se lève pour vous. — Oui, répondit Fontenelle, mais vous vous couchez pour un autre, dont j'enrage. »

Voici un trait plaisant de M. Lieutaud, mort premier médecin du roi. A ses derniers momens,

un confesseur très fervent le tourmentait pour son bien, c'est-à-dire pour son salut. « Croyez-vous? lui demandait-il. — Eh, monsieur! répondit le médecin avec impatience, laissez-moi donc mourir en paix : je crois à tout, excepté à la médecine. »

Une dévote, à qui on reprochait de n'en prendre qu'un peu trop à son aise pour ses exercices de piété, disait qu'elle voulait faire son salut en pantoufles.

Une femme toute déguenillée, chargée de quatre enfans, demandait l'aumône en chantant :

L'hymen est un lien charmant.

Un libraire venait de payer un ouvrage à un auteur; celui-ci lui faisait son reçu, et écrivait qu'il avait reçu *content*. Le libraire lui fit le reproche justement mérité, qu'un auteur devait savoir l'orthographe, et que *comptant* ne s'écrivait pas ainsi. « C'est, reprit-il, que je suis toujours content quand je reçois de l'argent. »

Le curé de Saint-Sulpice vint voir la comtesse du Deffant dans ses derniers momens. La vieille philosophe devinant l'objet de sa visite, se hâta de lui crier : « M. le curé, je m'accuse d'avoir contrevenu aux dix commandemens de Dieu, et d'avoir commis les sept péchés mortels. »

Cette femme, célèbre par l'amitié qui régnait entre elle et M. de Voltaire, est morte à quatre-vingt-quatre ans.

Il fut un temps où les femmes de qualité portaient des panaches de deux et trois pieds de hauteur; Marie-Antoinette en donnait l'exemple. Carlin, jouant à la cour, devant cette princesse, une pièce italienne, se permit de mettre à son

chapeau, au lieu de la queue de lapin qui en est l'ornement ordinaire, une plume de paon d'une excessive longueur. Cette aigrette bien droite, bien relevée, ne trouvait pas de porte assez haute, ce qui donna à l'ingénieux arlequin l'occasion de faire mille singeries. On voulait punir Carlin, mais on sut qu'il n'avait agi que par les ordres du roi.

La Motte prétendait, comme de nos jours M. Mercier, que la prose était bonne à tout. Il disait un jour à Voltaire, à propos de l'*OEdipe* de ce dernier : « C'est le plus beau sujet du monde; il faut que je le mette en prose.... — Faites cela, répondit Voltaire, et je mettrai votre *Inès* en vers. »

Voici une anecdote qui prouve que la plupart des hommes, même parmi les connaisseurs, ne jugent d'un ouvrage que sur le nom de l'auteur. On déchirait sans pitié La Motte au Temple, dans une compagnie composée des personnes les plus distinguées et des plus beaux esprits. Voltaire, fatigué de cet acharnement, joua ce tour adroit à la société.... « Messieurs, dit-il, je suis possesseur d'une fable de La Fontaine qui n'a jamais été imprimée. — Comment! vous avez une fable de La Fontaine que nous ne connaissons pas? Dépêchez-vous de nous la lire. » Voltaire en fit la lecture, et chacun de se récrier : « Voilà de l'admirable! cela, ce n'est pas comme ces vilaines fables de La Motte. Ici que de naturel, que de naïveté, que de grâces! — Eh bien, messieurs, s'écria M. de Voltaire, cette fable charmante que vous admirez tous est pourtant de M. de La Motte. »

Un mendiant criait de toutes ses forces : « Donnez quelque chose à ce pauvre honteux. »

Une femme avait accordé des faveurs très parti-

culières à un jeune homme remarquable par sa taille et sa charmante tournure. Cet heureux amant croit devoir le lendemain une visite à la belle; il la trouve au milieu d'un cercle nombreux; elle jette sur lui de dédaigneux regards et lui adresse à peine de temps en temps quelques demi-phrases. Notre élégant, piqué, lui demande tout bas si elle a déjà oublié ce qui s'est passé entre eux la veille. « Comment, monsieur! lui dit-elle d'un air tout surpris, est-ce que vous prenez cela pour des espérances? »

Piron, un jour en passant dans le Louvre, dit à un de ses amis avec qui il était : « Tenez, voyez-vous, en lui montrant l'Académie Française, ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre ».

Dans le temps où il fut question de recevoir Piron à l'Académie, le directeur lui dit de s'occuper de son discours de réception. Piron l'en remercia, et lui répondit en riant : « Ne vous inquiétez pas de cette corvée; nos deux discours sont déjà faits; ils seront prêts du jour au lendemain de mon élection. — Comment cela? lui demanda le directeur d'un air surpris. — Comment cela, repartit Piron; le voici : je me leverai, j'ôterai mon chapeau; puis, à haute et intelligible voix, je dirai : *Messieurs, grand merci.* Et vous, sans m'ôter votre chapeau, vous me répondrez : *Monsieur, il n'y a pas de quoi.* »

Piron, après mille difficultés, fut enfin élu de l'Académie d'une voix unanime. Il y avait néanmoins un faux-frère qui porta l'ode licencieuse de Piron à l'évêque de Mirepoix, lequel alla sur-le-champ chez le roi pour le supplier de casser l'élection. Le roi ordonna de nommer un autre sujet que l'auteur de cet écrit licencieux. Mais ayant demandé ce que pouvait valoir une place de

l'Académie, sa majesté accorda sur sa cassette à Piron une pension annuelle de 1,000 liv., pour l'en dédommager et pour le consoler de cette disgrâce.

Lorsqu'un des amis de Piron vint lui annoncer la fausse nouvelle de la mort du plus célèbre poète de nos jours, de Voltaire, il fut témoin du saisissement qu'elle lui causa. Il vit Piron se lever avec vivacité de son fauteuil, s'agiter, et s'écrier à plusieurs fois : « Ah, le pauvre homme! Quelle perte! C'était le plus bel esprit de la France! » Puis, reprenant ses sens, dire à son ami : « Au moins, monsieur, vous me répondez de cette nouvelle. » Il est aisé de voir que cette anecdote peint dans la totalité le cœur de Piron. Par son exclamation, il rend un juste hommage à son rival. Mais son intarissable gaîté renaît tout à coup, en se rappelant toutes les plaisanteries qu'il s'était permises sur cet écrivain célèbre, résultat du projet qu'il avait formé de modérer l'enthousiasme de ses partisans.

Collé avait placé une somme assez considérable à fonds perdu, à dix pour cent, chez un financier qui, à la seconde année, ne lui avait pas encore donné un sou. « Monsieur, lui dit Collé dans une visite qu'il lui fit, quand je fais tant que de placer mon argent en viager, c'est pour être payé de mon vivant. »

Un libraire avait annoncé un livre intitulé : *Les petits Soupers de la Cour*. On vint chez lui pour saisir l'édition, croyant que c'étoit un libelle contre la cour; mais on fut fort étonné quand on vit que c'était un livre de cuisine.

On parlait d'une femme qui s'était reprise d'inclination pour son mari. « Vous verrez, dit madame du Deffant, que c'est une envie de femme grosse. »

Une femme disait à une autre : « Vous avez l'air d'une fille. — N'en a pas l'air qui veut », répondit celle-ci.

Un capucin avait mis à la tête d'un livre de piété une épître dédicatoire, qui commençait ainsi : « *A la très sainte Trinité.* — Madame, c'est avec un profond respect que j'apporte ce tribut de louanges aux pieds de votre sacrée personne, etc. »

Un jour qu'on ne s'entendait pas dans une dispute à l'Académie, M. de Mairan dit : « Messieurs, si nous ne parlions que quatre à la fois. »

On hésitait à recevoir à l'Académie des Sciences le célèbre Vaucanson, le rival de Prométhée. La raison qu'en donnait la cabale est qu'il n'était pas assez géomètre. « Eh bien, messieurs ! dit Vaucanson, si vous voulez, je vous ferai un géomètre. »

Une demoiselle fort sage, en se lavant les mains, se met un instant à sa croisée donnant sur la rue : une mouche se loge sur son nez ; comme elle a les mains mouillées, elle secoue la tête pour la déloger. Un jeune homme passait ; il prend ce mouvement pour une invitation de courtisane, et répond : *Non.*

Le jour que M. Le Mierre et le comte de Tressan vinrent prendre place à l'Académie Française, M. d'Alembert, impatient de ce qu'on ne commençait pas la séance, dit très haut : « M. Le Mierre, on attend après vous. » Aussitôt une voix se fit entendre du milieu de l'assemblée, et prononça ces mots : « Il y a long-temps qu'il attend après vous, si vous attendez après lui. »

« Cet homme-là n'a jamais su faire que des bêtises », disait quelqu'un d'un homme très sot, mort

subitement : « il se vend en pension viagère, et se laisse mourir tout de suite après. »

Un évêque de Bayonne vint un jour rendre une visite à Piron. Ce poète lui dit avec sa gaîté ordinaire : « Monseigneur, j'ai en grande vénération les jambons de votre diocèse. »

Un jeune homme plein d'esprit, mais d'un caractère bizarre, avait inspiré à une de ses cousines un amour qu'il ne partageait point : il en parlait à la sœur de cette dernière, et lui disait : « Ce n'est point ma faute, car je l'ai toujours brusquée, grognée. — Oh, certainement ! reprit la demoiselle, on n'a rien à vous reprocher. »

Un auteur médiocre venait d'acheter une maison à Montmartre : « Ah ! ah ! dit Piron, il retourne au pays. »

Piron causait dans la rue avec un de ses amis ; le bon Dieu vint à passer, Piron ôta son chapeau : « Comment ! lui dit son ami, est-ce que vous êtes raccommodés ? — Nous nous saluons, répondit Piron, mais nous ne nous parlons pas. »

« L'Académie Française, disait Piron, est un corps où l'on reçoit des gens titrés, des gens d'église, des gens de robe, et même des gens de lettres. »

Un docteur en droit ayant accusé et convaincu d'adultère sa femme, qui était fort belle, la fit enfermer dans un couvent, et prit une concubine. Un railleur dit à cette occasion : « Catin pour catin, il aurait mieux fait de garder sa femme. »

Envieux de passer pour peintre, un méchant barbouilleur répétait toujours qu'il allait faire blanchir le plafond de sa salle, et qu'il le peindrait ensuite. Quelqu'un lui dit : « Croyez-moi, commencez par le peindre, vous le ferez blanchir après. »

Louis XV demanda au duc d'Ayen s'il avait envoyé sa vaisselle à la Monnaie. Le duc répondit que non. « Moi, dit le roi, j'ai envoyé la mienne. — Ah, sire! dit M. d'Ayen, quand Jésus-Christ mourut, il savait bien qu'il ressusciterait le troisième jour. »

Problème.

A quatre miens parens
Je lègue toute ma fortune;
Pour éviter toute rancune,
Je fais les lots, voici comment :
Telle est à cet égard ma volonté suprême.
Le premier désigné doit emporter le quart;
Pour le second, le tiers sera sa part;
Que la moitié soit celle du troisième;
Et que le tout advienne au quatrième.
Dis-moi, quel legs est le meilleur?
Car je te nomme, ami lecteur,
Exécuteur testamentaire.

(*Ils auront chacun un quart.*)

Louis XV s'étant un jour livré à une conversation gaillarde avec quelques seigneurs, M. de La Roche-Aimon entra lorsque le roi disait ces mots: « Cette besogne serait au-dessus de mes forces. » Le cardinal répond sur-le-champ, avec son ton adulateur : « Sire, il n'est rien qui soit au-dessus de la puissance de votre majesté; sa force égale sa prudence, et l'Être suprême qui l'a comblé de ses dons. . . — Mais, monseigneur, lui dit quelqu'un, savez-vous qu'il est question de filles? »

M. de Saint-Germain, ministre de la guerre, se trouvant au dîner du roi, la reine jetait des boulettes de pain à son époux. Ce prince dit en riant au ministre : « Que feriez-vous, brave militaire, si on tirait comme cela sur vous?—Sire, j'enclouerais la pièce. » Cette saillie fit beaucoup rire la reine, les assistans et même le roi.

Un cocher de fiacre aidait un homme fort replet à monter dans sa voiture : cet homme en montant fit un pet énorme; le cocher lui dit : « Si vous en faites six comme celui-là, je vous mène pour rien »; il les fit aussitôt. Le cocher voulut tenir sa parole, et le conduisit. Arrivé, l'homme, après être descendu, dit au cocher : « Tu me parais un bon diable : tiens, en voilà encore deux pour boire. »

Un homme qui avait mangé toute sa fortune, laissait absolument maîtresse de toutes ses actions sa femme, qui était fort coquette, espérant par là qu'elle ferait venir ce qu'on appelle l'eau au moulin ; mais la belle, en profitant de la complaisance de son mari, ne le rendait pas plus à son aise : « Madame, lui dit-il un jour, *vivez mieux ou vivons mieux.* »

Un directeur de spectacle, qui craint apparemment la suppression dont plusieurs théâtres sont menacés, va mettre incessamment en vente un grand palais, accompagné de jardins magnifiques, quelques forteresses avantageusement situées, une forêt, des bocages, des prairies, et plusieurs maisons de campagne en belle vue. Il y joindra les meubles et effets dont l'inventaire suit :

Premièrement, une mer consistant en douze grosses vagues, dont la douzième, plus grosse que les autres, se trouve un peu endommagée.

Item, une douzaine et demie de nuages rayés d'éclairs et garnis de falbalas.

Item, un arc-en-ciel un peu passé.

Item, une belle neige en flocons de papier d'Auvergne.

Item, deux autres neiges plus brunes en papier commun.

Item, trois bouteilles d'éclairs.

Item, un soleil couchant de peu de valeur, et une nouvelle lune un peu surannée.

Item, une voiture bien dorée et presque neuve, avec son attelage de deux dragons.

Item, un manteau impérial fait pour Sémiramis, et successivement porté par Agamemnon, Wenceslas et par le roi de Cocagne.

Item, l'habit complet d'un spectre, savoir : une chemise ensanglantée, un pourpoint déchiqueté, et une casaque percée sur la poitrine de trois trous, ou grands œillets en soie rouge.

Item, une boîte contenant une perruque noire, un morceau de liége brûlé, et le reste de ce qui compose la physionomie d'un assassin.

Item, un panache qui n'a servi qu'à OEdipe et au comte d'Essex.

Item, le mouchoir d'Othello et les moustaches d'un pacha.

Item, un flacon d'eau-de-vie de Nantes rectifiée, bonne pour les apparitions, et jetant de très belles flammes bleues.

Item, une demi-bouteille du plus beau fard, à l'usage des actrices ; c'est le reste de deux muids arrivés d'Espagne l'hiver dernier.

Item, trois rochers bien rembourrés, et deux bancs de gazon en bois de sapin.

Item, deux douzaines de soldats d'osier, avec armes et bagages.

Item, un très bel ours doublé de toile neuve, et six brebis remplies de sciûre de bois.

Item, un bûcher qui brûle par tous les bouts, et qui sert habituellement depuis dix ans.

Item, un repas composé de quatre entrées et d'un pâté de carton, d'une poularde de même matière, de plusieurs bouteilles en bois de chêne, avec le dessert en cire. Cet article-là se vendra cher, attendu la grande demande occasionnée par les pièces du jour.

Item, cinq aunes de chaînes de fer-blanc, dont le cliquetis est admirable, et fait couler des torrens de larmes.

On trouvera aussi une quantité considérable d'épées, de hallebardes, de houlettes, de turbans, de bonnets carrés, de pots de faïence, un berceau, un gibet, un autel de Jupiter, un puits, etc....

Le directeur du spectacle propose en outre aux amateurs divers artistes, tant mâles que femelles très assortis; quatre amoureuses de belle venue, garanties sauf erreur. La première pourra jouer les princesses tragiques dans un spectacle bourgeois; la deuxième ne peut convenir qu'à un fournisseur, parce qu'elle dépense l'enfer; la troisième pourrait être bonne d'enfans, et la quatrième peut être employée comme servante d'auberge; elle a bon pied, bon œil.

Une jeune courtisane disait qu'elle connaissait les livres de morale. « Oui, dit un plaisant, comme les voleurs connaissent la gendarmerie. »

Un bretteur reconnut un cocher de fiacre auquel il en voulait; il fondit sur lui et le battit. Un Gascon, qui était dans le carrosse, mit la tête à la portière, et dit au bretteur: « Monsieur qui battez si bien, battez plus vite; je le paie à l'heure. »

Un homme de distinction rendait une visite à l'évêque de Wittemberg, pendant qu'il était à table avec sa cour. Le prélat l'apercevant, lui dit: « Vous voyez que je suis entouré de mes brebis. » L'étranger ayant remarqué qu'on buvait largement, et qu'on laissait à peine reposer les verres, répondit: « Si on n'a pas soin de les faire bien paître, elles sont du moins bien abreuvées. »

Piron ayant plaisanté assez vivement un homme qui n'entendait pas raillerie, celui-ci se fâcha et lui demanda raison de ses sarcasmes. « A la bonne heure! » dit Piron. Les champions partent pour aller se battre hors de Paris. Piron, à mi-chemin, s'ar-

rête (la soif le pressait); il entre dans le premier endroit, et y boit abondamment de la bière. Son camarade, toujours marchant, s'excède de fatigue, et tout en sueur, se retourne enfin pour voir si son adversaire le suit : point de Piron. L'homme court de plus belle, vole à la découverte; mais c'est inutilement. Harassé, il rentre chez lui, et meurt en deux jours d'une fluxion de poitrine. Piron en fut instruit. Quelque temps après, plusieurs personnes lui demandèrent malignement des nouvelles de son affaire : « Comment vous en êtes-vous tiré avec un tel? lui dirent-elles. — Fort bien, répondit Piron : je l'ai enrhumé. »

Piron se trouvant en loge à l'Opéra, à côté d'une femme de la réputation la plus suspecte, et qu'il connaissait bien, ne cessait de jeter des yeux malins sur elle. Celle-ci enfin s'en impatiente, et dit au poète avec humeur : « M'avez-vous assez considérée? — Je vous regarde, reprit gaîment Piron, mais je ne vous considère pas. »

Au sortir de la représentation de la *Métromanie*, Piron, suivant son usage, entra au café Procope, superbement vêtu. Tout le monde l'entoura et lui fit compliment. L'abbé Desfontaines était présent; il voulut plaisanter Piron, et soulevant, avec une curiosité affectée et une feinte admiration, la basque de l'habit, pour en mieux faire remarquer la richesse. « Quel habit, s'écria-t-il, pour un tel homme! » Piron, soulevant aussitôt le rabat de l'abbé, repartit sur-le-champ : « Et quel homme pour un tel habit! »

Un jeune homme vint lire à notre poète une tragédie qui allait bientôt être jouée. A chaque vers pillé, Piron ôtait son bonnet, et continuait ce manége à tout moment. L'auteur de la pièce, étonné de ce geste perpétuel, lui en demanda la

raison. « C'est, dit l'auteur de la *Métromanie*, que j'ai pour habitude de saluer les gens de ma connaissance. »

On offrait à un Espagnol fort laid et fort pauvre, une fille fort riche et fort belle. « Je n'en veux pas, répondit-il; il y a quelque chose là-dessous. »

Une vieille femme se présenta un jour au dîner de Louis XIV. Elle faisait peur. *Monsieur* la repoussa en lui demandant ce qu'elle voulait. « Hélas, monsieur! lui dit-elle, c'est que je voudrais bien prier le roi de me faire parler à M. de Louvois. » Louis XIV, qui entendit la décrépite, repartit sur-le-champ : « Tenez, ma bonne, voilà M. l'archevêque de Reims (frère du ministre), qui y a plus de pouvoir que moi. »

Pour expliquer les inégalités du grand Corneille, l'inimitable Molière avait coutume de dire : « Il y a un lutin qui vient de temps en temps lui souffler d'excellens vers, et qui ensuite le laisse là, en disant : Voyons comme il s'en tirera quand il sera seul; et il ne fait rien qui vaille, et le lutin s'en amuse. »

Guillaume Coustou, célèbre sculpteur, ne fut pas toujours estimé comme il méritait de l'être. Un financier prétendu connaisseur le fit un jour appeler chez lui. « Je voudrais, monsieur, dit le nouveau Plutus, que vous me fissiez en marbre des magots de la Chine, propres à être mis sur une cheminée. » Le statuaire, étonné de la demande, répondit froidement : « Je le veux bien, pourvu que vous vouliez me servir de modèle. »

Un homme connu dans les meilleures sociétés de Paris par l'agrément de son esprit, racontait ainsi une étrange frayeur dont il fut tout à coup saisi. « Il y a quelques jours qu'étant dans mon lit

à rêver, j'entendis ouvrir la porte de mon appartement, et je vis entrer un inconnu qui portait une grande figure blanche, un air embarrassé, et des souliers poudreux, enfin, une de ces mines de mauvais augure qu'on n'aime nullement à voir. Il m'appela familièrement par mon nom, et me dit de me lever promptement. Je pris ma robe de chambre en tremblant, et sans prévoir quels pouvaient être ses desseins. Il s'approcha de moi, et m'obligea, par ses gestes pressans, à me mettre sur un siége auprès de ma fenêtre. Dès que je fus assis, je sentis qu'il me saisissait brusquement par le cou, et il me le serra fortement avec une espèce de hausse-col. Un instant après, il me couvrit la joue avec sa main gauche, d'un boulet capable de me briser les dents; une sueur abondante se répandit sur tout mon visage; je sentis les gouttes en tomber de tous les côtés. Cet accident me saisit au point que j'en perdis la respiration, et j'étais couvert d'écume, sans pouvoir proférer une seule parole. L'inconnu m'avait défendu, avec menaces, de parler ou de crier. Au bout de quelques instans, je le vis se saisir d'une arme blanche, dont la lame était très reluisante, et il me la porta sur la gorge, en sorte que je n'étais qu'à un demi-doigt de la mort. Je sentis couler mon sang, et en bon chrétien, je recommandai tout bas mon âme à Dieu; ma frayeur fit apparemment impression sur ce mortel phlegmatique, il prit de l'eau et du vinaigre, dont il m'arrosa le visage. La cuisson que je sentis me fit ouvrir les yeux; alors mon homme me saisit par les cheveux, et il me lia. Je le vis ensuite s'emparer d'une autre arme, dont je crus qu'il voulait me brûler la cervelle; mais le feu ne fit que m'effleurer les oreilles. Il m'avait empaqueté les mains sous une espèce de linceul, pour que je ne pusse pas les remuer; voyant que je respirais toujours, il m'arracha bien des cheveux, et

parut vouloir m'étouffer dans un tourbillon de poussière. J'avais déjà fermé la paupière; mais, pour consommer son ouvrage, il prit de nouvelles armes qui lui restaient encore, et qu'il tira de sa poche : c'était le ciseau de la Parque, avec lequel il essaya, mais en vain, de couper le fil de mes jours. J'étais tout tremblant et immobile d'effroi, comme un homme qui n'attend que sa dernière heure. Mon bourreau aperçut ma bourse qui était sur ma commode, il s'en saisit, et me reprit au collet et par les cheveux. A ce dernier trait, j'ouvris les yeux pour la seconde fois, je m'armai de courage, m'emparai brusquement d'un couteau que je trouvai sous ma main. Cet acte de vigueur fit disparaître mon aventurier. Je m'essuyai le visage devant un miroir, et lorsque je fus de sang-froid, je m'aperçus que mes cheveux étaient poudrés, frisés et accommodés. Je reconnus alors que l'illusion que je m'étais faite n'avait été occasionnée que par un nouveau garçon que son maître m'avait envoyé. Je fus très satisfait d'en être quitte pour la peur, et je partis en riant pour la campagne. »

Sermon d'un révérend Père, issu de Sancho Pança.

Mes chers Frères,

Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise : ces paroles sont tirées de *saint Thomas Corneille, Molière* et compagnie; Sganarelle à don Juan, acte V, scène III, vers 14. Cette vérité devrait faire trembler tous les pécheurs; car enfin Dieu est bon, mais aussi, qui aime bien châtie bien. Il ne suffit pas de dire je me convertirai : ce sont des propos en l'air, autant en emporte le vent; un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras; il faut ajuster ses flûtes, et ne pas s'endormir sur le rôti; on sait bien où l'on est, mais on ne sait pas où l'on

va, et quelquefois l'on tombe de fièvre en chaud mal, et l'on troque son cheval borgne pour un aveugle. Au surplus, mes frères, honni soit qui mal y pense; il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre; à décrasser un Maure on perd son temps et son savon, et l'on ne peut faire boire un âne s'il n'a pas soif. Mais suffit, je parle comme saint Paul, la bouche ouverte, c'est pour tout le monde, et qui se sent morveux qu'il se mouche. Ce que je vous en dis n'est pas que je vous en parle; mais comme un fou avise bien un sage, je vous dis votre fait, et je ne vais pas chercher midi à quatorze heures : oui, mes frères, vous vous amusez à la moutarde, vous faites des châteaux en Espagne; mais prenez garde, le démon vous guette comme le chat fait la souris; il fait d'abord pate de velours, mais quand une fois il vous tiendra dans ses griffes, il vous traitera de Turc à Maure, et alors vous aurez beau vous chatouiller pour vous faire rire, et faire le bon apôtre, vous en aurez tout du long et tout du large. Si quelqu'un revenait de l'autre monde, et qu'il rapportât des nouvelles de l'école, alors on y regarderait à deux fois; chat échaudé craint l'eau froide; quand on sait ce qu'en vaut l'aune, on y met le prix; mais là-dessus les plus savans n'y voient goutte, la nuit tous chats sont gris, et quand on est mort c'est pour long-temps. Prenez-y garde, disait *saint Chrysostôme*, n'éveillez pas le chat qui dort; l'occasion fait le larron, mais les battus paieront l'amende; fin contre fin ne vaut rien pour faire doublure; ce qui est doux à la bouche est amer au cœur, et à la Chandeleur les grandes douleurs. Vous êtes aises comme rats en paille, vous avez le dos au feu, ventre à table; on vous prêche, vous n'écoutez pas, je le crois bien, ventre affamé n'a point d'oreilles; mais aussi, rira bien qui rira le dernier. Tout passe, tout casse, tout lasse : ce

qui vient au son de la flûte retourne au son du tambour, et l'on se trouve entre deux selles le cul à terre; mais alors il n'est plus temps, c'est de la moutarde après dîner; il est trop tard de fermer l'écurie quand les chevaux sont dehors. Souvenez-vous donc bien de cette leçon, mes frères : faites vie qui dure. Il ne s'agit pas de brûler la chandelle par les deux bouts ; qui trop embrasse mal étreint, et à courir deux lièvres on n'en prend aucun. Il ne faut pas non plus jeter le manche après la cognée. Dieu a dit : Aide-toi, je t'aiderai ; n'est pas marchand qui toujours gagne ; quand on a peur des feuilles il ne faut pas aller au bois ; mais il faut faire contre fortune bon cœur, et battre le fer tandis qu'il est chaud. Un homme sur la terre doit toujours être sur le qui-vive ; on ne sait ni qui vit ni qui meurt ; l'homme propose mais Dieu dispose ; tel qui rit vendredi dimanche pleurera ; il n'est si bon cheval qui ne bronche, et quand on parle du loup on en voit la queue. Oui, mes frères, aux yeux de Dieu tout est égal, riches ou pauvres, il n'importe ; bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. Les riches paient les pauvres, ils se servent de la pate du chat pour tirer les marrons du feu, mais chacun pour soi, Dieu pour tout. *Saint Ambroise* a dit : chacun son métier, les vaches sont bien gardées ; il ne faut pas que Gros-Jean veuille remontrer à son curé, chacun doit se mesurer à son aune, et comme on fait son lit on se couche. Tous les chemins vont à Rome, dit-on, mais il faut les savoir, et ne pas prendre ceux où il y a des pierres ; il faut aller droit en besogne, et ne pas mettre la charrue devant les bœufs. Quand on veut faire son salut, voyez-vous, il faut y aller de cul et de tête, comme une corneille qui abat des noix.

Si le démon veut vous dérouter, laissez-le hurler après vous ; chien qui aboie ne mord pas. Soyez

bon cheval de trompette, et ne vous effarouchez pas du bruit; les méchans vous riront au nez, mais c'est un ris qui ne passe pas le nœud de la gorge : au demeurant, chacun son tour; et puis à chaque oiseau son nid semble beau, mais après la pluie vient le beau temps, et après la peine vient le plaisir. Laissez dire, allez; trop gratter cuit, trop parler nuit; moquez-vous du qu'en dira-t-on, et ne croyez pas que qui se fait brebis le loup le mange. Dieu a dit : Plus vous serez humiliés sur la terre, plus vous serez élevés dans le ciel. Ecoutez bien ceci, mes enfans, je vous parle d'abondance de cœur : il n'est pas besoin de mettre les points sur les J, à bon entendeur salut, il n'est qu'un mot qui serve, il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron, quiconque fera bien trouvera bien. Les effets sont des mâles, et les paroles des femelles, dit-on; mais on prend les bœufs par les cornes, et les hommes par les paroles; et quand les paroles sont dites, l'eau bénite est faite. Faites donc de solides réflexions sur ce que je vous ai dit : il faut choisir d'être à Dieu ou au diable; il n'y a pas de milieu, il faut passer par la porte ou par la fenêtre; vous n'êtes pas ici pour enfiler des perles, c'est pour faire votre salut. Le démon a beau vous dorer la pilule, quand le vin sera tiré, il faudra le boire, et c'est au fond du pot qu'on trouve le marc.

Au surplus, à l'impossible nul n'est tenu : je ne peux pas vous sauver malgré vous, moi; on dit que ce n'est rien de parler, que le tout est d'agir; et comme charité bien ordonnée commence par soi-même, je vais tâcher de faire mes orges, et de tirer mon épingle hors du jeu; alors quand je serai sauvé, arrive qui plante, je m'en bats l'œil, et si vous allez à tous les diables, je m'en lave les mains. Au nom du Père et du Fils, etc.

Un homme reçoit d'un port de l'Amérique une

lettre conçue en ces termes : *Je suis enfin arrivé ici, après une traversée heureuse ; elle n'a même présenté aucun événement remarquable ; celui-ci seul peut mériter votre attention : Un mousse est tombé du haut du mât sur le pont, et s'est cassé une jambe ; on la lui a liée fortement avec une corde, et le moment d'après il a pu s'en servir comme avant l'accident. Je ne puis trop admirer l'adresse de celui qui a fait l'opération et son entier succès.* Cette lettre, portée à l'académie de chirurgie, fit donner au diable les suppôts de saint Côme. Ils sentirent combien leurs talens étaient inférieurs à ceux du marin qui avait habilement rétabli en un instant une jambe cassée. Quelqu'un même avait composé un ouvrage très savant où il démontrait, de la manière la plus claire, les moyens physiques par lesquels s'opérait une cure aussi étonnante. Ce livre curieux et important allait être confié à la presse, lorsque l'homme reçut une seconde lettre de son ami ; on y lisait cette phrase : *Je crois avoir oublié une petite circonstance dans le récit de l'événement dont je vous ai fait part dernièrement : la jambe que le mousse en question s'est cassée était de bois.*

Dorval, inquiet de voir son épouse lui donner un gros garçon six mois après son mariage, manda un médecin pour avoir l'explication de ce phénomène. « Rassurez-vous, dit le docteur ; ces couches prématurées ont souvent lieu pour le premier enfant, mais cela n'arrive jamais dans la suite. »

On demandait à Crébillon pourquoi il était toujours entouré de chiens : « C'est, répondit-il, depuis que je connais les hommes. »

Un paysan ayant été admis à faire le serment, répondit au juge qu'il ne savait pas jurer ; « mais, ajouta-t-il, j'ai mon fils le grenadier qui s'en acquitte à merveille : je vais le chercher. »

Pean, libraire de Saumur, aimait à faire des

malices; et, quoiqu'il eût cette réputation, quelqu'un y était toujours attrapé. Un blanchisseur sortait de la ville, de grand matin, avec sa charrette : « Où allez-vous? lui dit Pean. — Je vais à deux lieues d'ici chercher des cendres, » répondit le blanchisseur. Le libraire parut étonné de ce qu'il les allait chercher si loin, et s'offrit de lui en fournir une quantité raisonnable, sans tant de peine, et à meilleur prix qu'il ne les avait en cet endroit. Ils convinrent de la quantité et du prix. « Mais peut-être, interrompit le blanchisseur, c'est encore là un de vos tours ordinaires? — Point, reprit Pean; je m'y obligerai par contrat, si vous voulez, mais à condition que vous paierez le déjeuner. » Le blanchisseur accepte la condition : ils déjeûnent; le notaire vient griffonner, et leur présente à signer. « Monsieur, lisez l'écrit, dit le malicieux libraire; il ne faut rien signer sans le bien entendre. » Après la lecture, il en demande une seconde, puis une troisième : « Ne m'avez-vous pas déclaré, dit le notaire d'un ton fâché, que vous vous engagez à fournir à monsieur ci-présent, dans tel terme, à tel prix, telle quantité de cendres? — Cela est vrai, dit le vendeur; mais avez-vous oublié le principal, savoir, que monsieur fournira le bois. »

Lorsque Thomas Morus fut mis en prison par ordre de Henri VIII, il mangeait à la table du gouverneur de la Tour, qui est toujours un officier de distinction. Il y avait là encore d'autres prisonniers de marque. Le gouverneur leur ayant dit par politesse qu'il les priait de se contenter de ce repas, tel qu'il était. « Si quelqu'un de nous, reprit Morus, n'était pas content de ce que voilà, il mériterait que vous le fissiez prendre par les épaules, et que vous le missiez à la porte, comme indigne de manger ici. »

En montant sur l'échafaud où il allait être décapité, il pria un des assistans de lui aider. « Excusez, lui dit-il, si, en montant, je vous donne cette peine; je n'en aurai pas besoin pour descendre. »

La joyeuse pauvreté des Irlandais a donné lieu au conte suivant. Un roi était très dangereusement malade; rien ne pouvait le guérir, si ce n'est la chemise *d'un homme heureux*. On dépêcha donc promptement des envoyés pour trouver et dépouiller de son plus voisin vêtement un homme heureux; mais en vain les envoyés visitèrent-ils tous les climats du monde connu; pas un seul homme qui ne se plaignît, qui ne s'écriât qu'il était malheureux. Désespérés, les messagers allaient retourner comme ils étaient venus, lorsqu'ils abordèrent en Irlande. Un homme se présente, satisfait et joyeux. « Es-tu heureux? lui dit tristement un des envoyés. — Ah! certainement, très heureux! » L'envoyé bat les mains de joie, mais *l'homme heureux* n'avait point de chemise!

Un soldat espagnol, qui avait long-temps servi sans avoir été avancé, quoiqu'il eût toujours payé de sa personne dans l'occasion, se présenta à Philippe II, et lui dit qu'après avoir passé toute sa vie dans les troupes, il était réduit à se retirer dans sa vieillesse, sans avoir *de quoi manger*. Le roi lui accorda une pension de trois cents piastres. Peu de temps après, il se présenta de nouveau, en posture de suppliant. « Quoi! lui dit le roi, n'êtes-vous pas content? Ne vous ai-je pas donné une pension il n'y a que quelques mois? — Oui, Sire, dit le soldat, Votre Majesté m'a donné de quoi manger; mais j'ai oublié de lui demander *de quoi boire*. » Philippe pensa perdre sa gravité à cette réplique : il sourit, fit une nouvelle grâce au soldat, et le renvoya content.

Le deuil de Louis XV eut lieu dans le mois de juin. Le costume, comme on le sait, était l'habit noir et les pleureuses de batiste. Le jour de la Saint-Jean, la reine voyant plusieurs courtisans avec l'habit noir, les pleureuses et un bouquet, dit à quelqu'un qui se trouvait auprès d'elle : « Ah, bon Dieu ! *que de singes en batiste !* » (Que de saints Jean-Baptiste.)

Un acteur nommé *Talon* cherchait, par des bons mots, à piquer une actrice connue par son enjoûment et sa gaîté. Celle-ci lui répondit en riant : « Ah, mon cher ! *tout ce que vous dites part de si bas* que cela ne peut pas m'atteindre. »

Un abbé sortait de la représentation gratuite de *Coriolan ;* une fille l'aborde et lui fait la proposition ordinaire. Il double le pas ; elle insiste et le prend par le bras. « Laissez-moi donc ! dit-il avec humeur. — Comment, monsieur ! reprend-elle : vous ne pouvez vous en défendre, aujourd'hui c'est pour les pauvres. »

Un empereur irrité contre un astrologue, lui demandait avec menaces : « De quel genre de mort, malheureux, comptes-tu mourir ? — Je mourrai, dit-il, de la fièvre. — Tu as menti, répondit l'empereur ; tu périras tout à l'heure d'une mort violente. » On allait saisir ce pauvre malheureux, lorsqu'il dit à l'empereur : « Seigneur, ordonnez que l'on me tâte le pouls, et l'on verra que j'ai la fièvre. » Cette saillie le tira d'affaire.

Un professeur de rhétorique lisait à ses écoliers l'oraison funèbre du maréchal de Turenne, par Fléchier. Un écolier, qui avait senti les beautés de ce discours, dit malignement à son camarade : « Quand pourras-tu en faire autant ? — Lorsque tu seras Turenne », répondit l'autre.

Un officier, fils d'un messager, croyant n'être pas connu, se faisait passer pour un homme de qualité. Quelqu'un, dans le dessein de rabaisser son orgueil, lui dit : « J'ai bien entendu parler de monsieur votre père; c'était un homme de lettres qui allait son grand chemin. » Un plaisant disait aussi malignement à un jeune homme dont le père avait été aubergiste, « que son père était un fort galant homme, qu'il recevait bien les gens, et que sa maison était ouverte à tout le monde. »

Un avocat borgne, plaidant un jour avec ses lunettes, dit : « Messieurs, je n'avancerai jamais aucune pièce qui ne soit nécessaire. » La partie adverse lui répliqua : « Retranchez donc un des verres de vos lunettes. »

Madame C. avait fait le projet de composer un ouvrage d'ornithologie : ce projet n'eut point d'exécution. « Et pourtant, dit-elle, Dieu sait quels châteaux en Espagne j'avais bâtis, sur l'aile de mes oiseaux ! »

Un soldat gascon ayant perdu son argent au jeu, voulait se battre contre le premier de ses compagnons qui se présenterait. Personne ne lui ayant répondu, il se coucha dans le camp, près d'une tente, et s'endormit. Deux ou trois heures après, un autre soldat qui venait de jouer, et de perdre, passant devant la tente auprès de laquelle ronflait le Gascon, le réveilla en criant : « Debout, camarade; j'ai perdu aussi-bien que toi; vite, l'épée à la main; allons nous battre ! — Nous vatre ? répondit le Gascon en se frottant les yeux; cadédis ! jé t'esquinerais; mais crois-moi, bas té réposer un pu comme jé biens dé faire, et puis nous nous vattrons tant que tu boudras. »

Un politique débitait une nouvelle. « Elle ne peut pas être, lui dit quelqu'un; car j'ai une

lettre du 31 qui dit le contraire. — Et la mienne, reprit-il, est du 32. »

On s'entretenait à l'hôtel de Rambouillet des macules nouvellement découvertes dans le disque du soleil, qui pouvaient faire appréhender que cet astre ne s'affaiblît. Voiture entra dans ce temps-là. Mademoiselle de Rambouillet lui dit : « Eh bien, monsieur, quelles nouvelles? — Mademoiselle, dit-il, il court de mauvais bruits du soleil. »

Une femme étant en mal d'enfant, criait ainsi que c'est l'usage; mais surtout s'exhalait en imprécations. Son mari, présent à ce spectacle, tâchait de la rassurer, en lui disant : « Allons, apaise-toi; quand tu jurerais, cela n'avancerait de rien; c'est du courage qu'il faut. — Va, lui répondit-elle, ce n'est pas à toi que j'en veux. »

Une joueuse se plaignait de perdre toujours quand un de ses voisins coupait ses cartes. « Eh, pourquoi donc? dit celui-ci. — C'est apparemment, reprit quelqu'un, que monsieur coupe sans réflexion »

Dans le temps qu'on jouait *Arion*, opéra, il y avait au fond du cul-de-sac de l'Opéra, sur une affiche : *Marion vend de la glace*. Un plaisant effaça la première lettre, M.

Un charlatan débitait au marché
Certain onguent, qu'il surfaisait du double :
« Par la sambleu ! dit un rustre fâché,
« A nos dépens c'est pêcher en eau trouble;
« L'hiver dernier vous l'avez moins vendu.
« — D'accord : moi-même en ai l'âme peinée;
« Mais cet onguent est d'huile de pendu,
« Et les Normands ont manqué cette année. »

Des personnes reçues chez M. d'Orléans de la Motte, évêque d'Amiens, avaient pris l'habi-

tude de se tourner le derrière vers la cheminée, après avoir relevé les basques de leur habit, pour se chauffer plus à leur aise. Cette habitude parut indécente au prélat. « Je savais bien, leur dit-il avec un air enjoué, que les Picards avaient la tête chaude, mais je ne savais pas qu'ils eussent le derrière froid. »

L'abbé de Vertot, auteur des *Révolutions romaines*, fut d'abord capucin; il passa ensuite dans d'autres ordres, et changea souvent de bénéfice. On appelait cela les révolutions de l'abbé de Vertot.

Une demoiselle qui se piquait d'être belle, quoiqu'elle eût les yeux un peu louches et assez rudes, se vantait avec orgueil dans une compagnie, qu'un duc et pair lui avait fait long-temps les yeux doux : « Avouez, mademoiselle, lui dit quelqu'un, qu'il y a fort mal réussi. »

M. Guenot, fameux médecin, étant dans sa voiture, fut arrêté sur le Pont-au-Change par un nombreux attroupement. Quelqu'un cria : « Rangez-vous, laissez passer ce médecin; je le connais: c'est lui qui nous a rendu le service de tuer le cardinal Mazarin. »

Un grand seigneur *camard* ayant refusé l'aumône à un pauvre : « Dieu vous conserve la vue! lui dit ce misérable. — Pourquoi fais-tu cette prière? — Eh, monseigneur, si votre vue s'affaiblissait, comment pourriez-vous porter des lunettes? »

Un juge dit un jour à un chanoine, qui était venu plusieurs fois à son audience à midi : « Monsieur l'abbé, il paraît que vous dormez la grasse matinée? — Monseigneur, répondit le chanoine, c'est que nous n'avons pas la ressource de l'audience. »

L'évêque du Belley, dans un sermon qu'il faisait aux Cordeliers, le jour de Saint-François : « Mes pères, leur disait-il, admirez la grandeur de votre saint; ses miracles passent ceux du Fils de Dieu. Jésus-Christ, avec cinq pains et trois poissons, ne nourrit que cinq mille hommes une fois en sa vie; et saint François, avec une aune de toile, nourrit tous les jours, par un miracle perpétuel, quarante mille fainéans. »

Une femme têtue étant reprise de son mari de ce qu'elle oubliait son *devoir* : « De quoi se plaint mon mari? dit-elle. Je veux tout ce qu'il veut, car il veut être le maître, et je veux l'être aussi. »

Un prédicateur dit à ses auditeurs sur la fin de son sermon : « Mes frères, toutes vos femmes m'ont protesté à confesse qu'elles avaient été fidèles à leurs maris; et vous, de votre côté, vous avez confessé que vous aviez tous connu les femmes d'autrui. Dites-moi donc, je vous prie, qui des femmes ou des maris a dit la vérité. »

Quelqu'un demandait un jour à Rodolphe de Camérino un cheval si accompli, qu'il était impossible d'en trouver un tel dans aucune écurie; Rodolphe fit tirer de la sienne une cavale et un étalon, et dit à cet homme : « Tenez, vous n'avez qu'à faire faire un cheval à votre fantaisie. »

Un seigneur renfermé à la Bastille du temps de la régence, s'aida du chirurgien pour avoir lieu de causer souvent. Comme celui-ci faisait aussi les fonctions d'apothicaire, l'homme de qualité prétexta qu'il lui fallait deux remèdes par jour. Le régent, qui entrait dans les derniers détails sur ce qui concernait les prisonniers de la Bastille, examinant un jour les mémoires de la pharmacie de cette prison, l'abbé Dubois, qui fut depuis car-

dinal et premier ministre, se récria sur cette quantité de lavemens. Le duc d'Orléans lui dit « : Abbé, puisqu'ils n'ont que ce divertissement-là, ne le leur ôtons pas. »

Les prodigalités de Louis XV le mettaient souvent dans l'embarras. Un jour ce monarque en parlait au maréchal de Noailles. Celui-ci lui dit : « Sire, je ne me connais point en opération de finance ; cependant je vais me permettre de vous donner mon avis. — Je vous écoute, maréchal, répondit Louis XV. — Eh bien ! voici, selon moi, dit M. de Noailles, la meilleure opération de finance que vous puissiez faire, c'est d'afficher dans tout Paris que l'on va pendre le chancelier Maupeou à la plaine des Sablons, et que l'on pourra le voir pendre, moyennant un écu par personne; je suis certain que vous aurez une belle recette. » Le roi ne put s'empêcher de rire, mais il ne suivit pas l'avis du maréchal financier.

Cicéron disait de Caninius Revilius, qui n'avait été consul qu'un seul jour : « Nous avons un consul si vigilant, qu'il n'a pas dormi une seule nuit pendant son consulat. »

Un jour qu'il y avait peu de spectateurs à la comédie italienne, Colombine voulait dire une scène tout bas à Arlequin : « Parlez plus haut, dit Carlin, nous sommes seuls et personne ne nous écoute. »

Un prédicateur resta court en chaire : « Mes chers auditeurs, dit-il, j'ai perdu la mémoire. — Qu'on ferme les portes ! s'écria un plaisant, il n'y a ici que d'honnêtes gens, il faut que la mémoire de M. l'abbé se retrouve. »

Un roi disait à un ambassadeur : « On dit que vous faites l'amour dans ce pays-ci. — Non sire, je l'achète tout fait. »

« C'était une plaisante épreuve, dit Voltaire, que celle d'avaler un morceau de pain d'orge qui devait étouffer son homme s'il était coupable. J'aime bien mieux Arlequin que le juge interroge sur un vol, dont le docteur Balouard l'accuse. » Le juge était à table, et buvait d'excellent vin, quand Arlequin comparut. Il prend la bouteille et le verre du juge; il vide la bouteille, et lui dit : « Monsieur, je veux que ce vin-là me serve de poison, si j'ai fait ce dont on m'accuse. »

Un homme voyant passer son médecin, se détourna; on lui en demanda la raison. « Je suis, dit-il, honteux de paraître devant lui. Il y a si long-temps que je n'ai été malade. »

Saint-Foix, disait l'abbé de Voisenon, est un honnête homme, mais tenace dans la société. On ne croirait pas qu'on pût avoir un esprit aussi agréable avec un extérieur aussi repoussant. Il a fait *l'Oracle* et les *Grâces* : « C'est un encrier qui répand des roses. »

Un auteur très médiocre disait un jour à Piron : « Je voudrais bien faire un ouvrage où personne n'eût travaillé et ne travaillât jamais. — Vous n'avez, lui répondit Piron, qu'à faire votre éloge. »

Je voudrais, criait Saint-Foix, pour corriger les femmes de dogmatiser, qu'il vînt de la barbe à toutes celles qui se piquent d'être jansénistes ou molinistes.

Dans le temps qu'on jouait *Mérope*, un bel-esprit sortant extasié de la première représentation de cette sublime tragédie, entra dans le café Procope en s'écriant : « En vérité, Voltaire est le roi des poètes. » L'abbé Pellegrin, qui y était, se leva aussitôt, et d'un air piqué, dit brusque-

ment : « Eh ! que suis-je donc, moi ? — Vous ! vous en êtes le doyen », lui répondit-on froidement.

Lorsque la traduction de quelques morceaux de Tacite parut, l'abbé de Voisenon dit : « M. d'Alembert vient de nous prouver qu'il entend mieux la géométrie que le latin. »

Fontenelle disait : « J'ai fait dans ma jeunesse des vers grecs et latins aussi beaux que ceux d'Homère et de Virgile. Savez-vous comment ? c'est que je les leur avais pris. »

Le maréchal de Luxembourg, quoique petit, et même un peu bossu, remporta tant de victoires, qu'en une année la cathédrale de Paris se trouva tendue d'un bout à l'autre des drapeaux qu'il avait pris aux ennemis. Le prince de Conti l'accompagnant au *Te Deum* que l'on allait chanter en action de grâce, cria à la foule : « Place ! place ! laissez passer le tapissier de Notre-Dame. »

Voiture avait offensé un courtisan par un trait de satire : celui-ci voulut lui faire mettre l'épée à la main. « La partie n'est pas égale, lui répondit Voiture ; vous êtes grand, je suis petit ; vous êtes brave, je suis poltron ; vous voulez me tuer, et moi je me tiens pour mort. »

Un militaire se trouva un jour en allant à Versailles dans l'une de ces voitures incommodes, que l'on nomme *coucous*, avec un officier de la bouche, d'une ampleur énorme, dont le voisinage l'incommodait fort. Il résolut de s'en débarrasser. Au bout de quelques minutes, voilà des convulsions affreuses qui prennent au militaire. « Mais, monsieur, qu'avez-vous donc ? — Ce n'est rien, monsieur, répond le jeune lieutenant en se contenant, ce n'est rien.... » Un mo-

ment après les contorsions recommencent, et le contrôleur de la bouche renouvelle ses questions. « Ce n'est rien, vous dis-je; ne craignez rien, le mal n'est pas encore à un degré....—Comment?.... expliquez-vous.... quel mal?.... — J'ai eu il y a quelques jours le malheur d'être mordu par un chien enragé; on m'a conseillé d'aller à la mer, et je vais à Versailles chercher de l'argent pour faire ce voyage.... » Il n'avait pas eu le temps d'achever, que le prudent contrôleur était déjà en bas de la voiture. « Bon voyage, monsieur! il fait beau, j'aime beaucoup à marcher.... » Le lieutenant continue sa route fort à son aise, en s'applaudissant de son stratagème. Son premier soin en arrivant à Versailles, est d'en faire le récit; long-temps après le gros contrôleur, suant, essoufflé, arrive pour faire son service, conte son aventure, et loin d'être plaint, il ne trouve que des rieurs qui se moquent de lui. Pas un d'eux n'aurait peut-être été plus hardi ou plus fin.

Un M. Quatremer, fabricant ou marchand de draps, obtenant le cordon de Saint-Michel, va trouver un commis chargé de l'expédition de son brevet, et lui demande s'il peut faire mettre un de au-devant de son nom. « Oui, monsieur, répond le commis; vous pouvez même aussi en mettre un à la fin, si cela vous fait plaisir. »

Dans un temps où les changemens de ministre étaient fréquens en France, un plaisant disait à son portier en sortant : « Si par hasard on venait me chercher pour être contrôleur-général, on me trouvera chez M. un tel. »

Vers sur un aérostat.

Vous venez de Lyon; parlez-nous sans mystère :
Le globe. — Il est parti. — Le fait est-il certain?

— Je l'ai vu.—Dites-nous ; allait-il bien grand train ?
— S'il allait ! Ah, monsieur ! il allait ventre à terre.

Billet d'enterrement.

Grands parens de la république,
Grands raisonneurs en politique,
Dont je partage la douleur,
Venez assister en famille
Au grand convoi de votre fille,
Morte en couche d'un empereur.
L'indivisible citoyenne,
Qui ne devait jamais périr,
N'a pu supporter sans mourir
L'opération césarienne.

Le poète Roi, accablé d'infirmités, s'était retiré dans la solitude depuis quelques années ; c'est lui qui reçut des coups de bâton, dont il donna quittance, pour avoir dit, lors de l'élection du comte de Clermont à l'Académie : « Trente-neuf et zéro n'ont jamais fait quarante. »

Moncrif lui avait fait éprouver le même traitement pour quelques plaisanteries qu'il s'était permises sur son histoire des chats, et dans lesquelles il lui donnait le nom d'historiogriffe. Il s'écriait, en recevant les coups : « Pate de velours, minet ! pate de velours ! »

Lope de Vega, poète espagnol. Sa fécondité était telle qu'il fit représenter douze cents comédies, sans compter quatre cents drames. Ses vers, dont on a fait le dénombrement, sont au nombre prodigieux de vingt-un millions trois cent seize mille. Il faisait souvent une pièce de théâtre en un jour. Cette fécondité, apanage ordinaire de la médiocrité, venait chez Lope de Véga de l'ardeur du génie ; aussi était-il l'objet d'un vif enthousiasme. Le cardinal légat marchait à sa suite dans les rues de Madrid ; Philippe II s'arrêtait pour

le voir passer : son nom était devenu synonyme de beau et de parfait. Un bel édifice, un diamant superbe, un jour serein s'appelait *Lopé*. « Eh bien, il ne fut pas à l'abri d'une plaisanterie. Comme il fit beaucoup de très longs poëmes, on disait *qu'il ne les finissait que par égard pour ses lecteurs.*

M. le marquis de V. ayant écrit à mademoiselle Arnould une lettre fort dure dans laquelle il y avait quelques mots piquans pour M. le comte de L., ce dernier envoya à M. de V. un manche à balai bien enveloppé et sur lequel il écrivit ces vers de Voltaire :

Qui que tu sois, voici ton maître:
Il l'est, le fut, ou le doit être.

Un ami de Voltaire avait refait quelques vers dans la tragédie d'*Irène*. Le lendemain M. Perronnet, qui bâtit le magnifique pont de Neuilly, fut rendre visite au vieillard de Ferney. Après les complimens d'usage, le Nestor de la littérature lui dit devant l'ami qui était présent : « Ah, M. Perronnet ! vous êtes bien heureux de ne pas connaître monsieur : il aurait ajouté une arche à votre pont. »

« Quelle force ! quelle légèreté ! disait le père de Vestris, en parlant de son fils; c'est uniquement par égard pour ses camarades qu'il retombe sur les planches, et ne reste pas toujours en l'air. » Un tel mot dit sérieusement n'est-il pas la chose la plus plaisante ?

M. de La Motte d'Orléans, évêque d'Amiens, joignait à l'austérité des mœurs de son état la plus aimable gaîté. Faisant la visite de son diocèse, et n'ayant qu'un seul domestique peu au fait de quelques parties de son service, il fit appeler un frater de village pour le raser. La barbe faite, il lui

donne son salaire ; mais apercevant en ce moment que le maladroit l'a coupé : « Mon ami, lui dit-il en lui donnant encore de l'argent, je ne vous ai payé que pour la barbe ; voilà pour la saignée. — Ah, monseigneur! répondit le barbier tout honteux et balbutiant..., c'est que... j'ai trouvé un bouton. — J'entends, réplique le prélat, et vous avez voulu lui faire une boutonnière. »

Roquelaure n'était pas beau. Il rencontra un jour un Auvergnat fort laid, qui avait des affaires à Versailles; il le présenta lui-même à Louis XIV, en lui disant qu'il avait les plus grandes obligations à ce gentilhomme. Le roi accorda la grâce qu'on lui demandait, et s'informa du duc quelles étaient les obligations qu'il avait à cet homme. « Ah, sire ! repartit Roquelaure, sans ce magot-là je serais le plus laid de votre royaume. »

Il n'y a pas long-temps qu'une femme de Paris accoucha d'un beau garçon, environ trois mois après son mariage. Le mari, étonné de ce nouvel accroissement du monde en si peu de temps, alla se plaindre à un de ses amis, qui lui fit cette réponse : « Cela doit vous réjouir; ce fils sera bon à être courrier, car il ira toujours cinq ou six lieues devant les autres. »

La compagnie d'assurance mutuelle contre l'incendie ayant fait apposer sur ses plaques les quatre lettres M. A. C. L., par lesquelles elle a cru exprimer *maison assurée contre l'incendie*, bien des badauds ont cherché le sens de ces mystérieuses initiales; il y en eut un qui voulait absolument y trouver les quatre vents. Je vois bien le midi, disait-il; voilà bien aussi le levant et le couchant, et sûrement que cet A signifie *antipodes* ou *nord*, car c'est la même chose. Un provincial tout nouvellement arrivé, et qui cherchait partout sa mai-

tresse, s'écria comme Archimède : « Je l'ai trouvée ! je l'ai trouvée ! mon Adèle couche là. » M. Georges Duval le détrompa brusquement en lui disant : « Eh ! non, monsieur : cela signifie maison au coquin Lambert », et tout le monde convint que M. Duval n'était pas plus sorcier ce jour-là qu'auparavant.

Un jour que M. de Richelieu s'habillait, et que ses deux montres étaient étalées sur sa cheminée, quelque adulateur le félicite sur ces jolis bijoux, lui demande la permission de les voir de plus près, de les examiner, de les comparer. Comme il les tenait, il craint qu'une ne lui échappe, et sans la pouvoir retenir, laisse tomber l'autre ; les voilà toutes deux à terre. Honteux de sa gaucherie, il demande mille pardons au maître, qui le rassure. « Pourquoi vous désespérer, lui dit le maréchal ; je ne les ai jamais vu aller si bien ensemble. »

Le dimanche 8 juillet 1827, le curé du village de Fontainebleau (Seine-Inférieure) prêchant sur le péché originel, avait plusieurs fois répété : *Le serpent maudit, le serpent qui a causé la ruine de tant de gens !* Aussitôt le serpent en surplis se lève, et brandissant son instrument, il s'adresse au curé, d'un ton moitié stupéfait, moitié furieux. « Moi ! j'ai causé la perte de tout ce monde-là ! s'écria-t-il. Apprenez que depuis cinquante ans que je suis serpent de père en fils, je n'ai nui à personne, et vous ne sauriez en dire autant. » L'auditoire éclate de rire ; le curé veut en vain donner quelques explications satisfaisantes au serpent : celui-ci, de plus en plus indigné, répond des injures à M. le curé. La rumeur s'accroît : le serpent est traduit en simple police, et condamné à deux jours de prison, *attendu*, dit le jugement, *qu'il est bien permis d'être ignorant*, mais non d'insulter les gens, et de troubler l'office divin.

M. le comte de Lauraguais, ce seigneur joyeux, dont le fond de gaîté était inépuisable, avait formé une assemblée de quatre docteurs de la faculté de médecine, appelés en consultation. La question était de savoir si l'on pouvait périr d'ennui. Ils ont tous été pour l'affirmative; et après un long préambule, où ils motivaient leur jugement, ils ont signé de la meilleure foi du monde. La famille des Brancas est assez généralement composée de personnages idiots, hypocondres, vaporeux, mélancoliques, etc. Ils ont cru qu'il s'agissait de quelque parent du consultant, et ils ont décidé que le seul remède était de dissiper le malade, en lui ôtant de dessous les yeux l'objet de cet état d'inertie et de stagnation.

Muni de cette pièce en bonne forme, le facétieux seigneur est allé la déposer chez un commissaire, et y porter plainte en même temps contre le prince d'Hénin, qui, par son obsession continuelle autour de mademoiselle Arnould, ferait infailliblement périr d'ennui cette actrice, sujet précieux au public, et dont, en son particulier, il désirait la conservation. Il requiert en conséquence qu'il soit enjoint audit prince de s'abstenir de toute visite chez elle, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement rétablie de la maladie d'ennui dont elle est atteinte, et qui la tuerait, suivant la décision de la faculté.

Un jour Napoléon, fort mécontent à la lecture d'une dépêche de Vienne, dit à Marie-Louise : « Votre père est une *ganache.* » Marie-Louise, qui ignorait beaucoup de termes français, s'adressant au premier courtisan : « L'empereur dit que mon père est une *ganache*, que veut dire cela ? » A cette demande inattendue, le courtisan balbutia que cela voulait dire un homme sage, de poids, de bon conseil. A quelques jours de là, et la

mémoire encore toute fraîche de sa nouvelle acquisition, Marie-Louise présidant le conseil d'état, et voyant la discussion plus animée qu'elle ne voulait, interpella, pour y mettre fin, M., qui, à ses côtés, bâillait tant soit peu aux corneilles. « C'est à vous à nous mettre d'accord dans cette occasion importante, lui dit-elle; vous serez notre oracle, car je vous tiens pour la meilleure *ganache* de l'empire. »

Un jour Santeuil fut invité à remplacer un prédicateur de village. Il y consentit; mais à peine eut-il monté en chaire, qu'il perdit son sujet de vue. Il dit, sans se troubler, à ses auditeurs : « J'avais encore bien des exhortations à vous faire; mais il est inutile de vous prêcher, vous n'en deviendrez pas meilleurs. »

Lettre facétieuse d'un comédien anglais. — « Vous me demandez, mon cher, ce que je pense de l'Écosse, dont j'arrive depuis quelques jours. Je vous satisferai en peu de mots. Si vous me parlez du bas peuple, j'aurai peine à vous contenter, car je ne l'ai jamais connu que par l'odorat. Quant à la noblesse, elle est nombreuse et en général très brave, mais excessivement pauvre. Y arrivant par l'Irlande, je débarquai dans un malheureux village consistant dans une douzaine de cabanes, dans le goût de celles des Hottentots. La principale était une hôtellerie tenue par un comte. Tout le village s'assembla en un instant pour venir me saluer, s'imaginant, d'après mon train et ma mine, que je devais être un grand seigneur. Le comte accourut, et tint mon étrier pour m'aider à descendre de cheval; puis se tournant du côté de son fils aîné, qui n'avait point de culottes, il lui dit : *mylord, conduisez le cheval de monsieur à l'écurie, et priez votre sœur lady Bersi de lui tirer pinte à deux sous, car je*

présume que monsieur voudra boire de notre meilleure bière. Je fus obligé de passer en ce lieu la nuit, et de faire un souper de pommes de terre brûlées et d'œufs pourris. A cela près, le gentilhomme fut fort complaisant ; il me força d'accepter la moitié de son lit. Sa chambre n'était pas la plus magnifique du monde; une vieille cassette y tenait lieu de siége, et le lit manquait de rideaux. Lady Bersi eut la bonté de me demander grâce pour le triste état de l'appartement, en m'assurant que plusieurs personnes de qualité y avaient souvent logé. Elle ajouta qu'à la vérité les couvertures étaient bien sales et bien noires; mais que cependant il n'y avait pas encore quatre ans qu'elles avaient été lavées par la comtesse sa mère et par lady Mathilde-Caroline-Angélique-Eléonore-Sophie, une de ses sœurs cadettes. Elle me souhaita une bonne nuit, et me promit que le vicomte son frère ne manquerait pas de graisser mes bottes pour le lendemain. »

Swift était un vrai original dans sa vie privée comme dans ses ouvrages. Pope se rendit un soir chez le doyen avec Gai. « Nous trouvâmes, dit-il, le docteur assis devant une table, la tête appuyée sur sa main. En nous voyant il s'écria : Quoi ! c'est vous? que signifie cette visite? comment avez-vous eu le courage de déserter la société des grands seigneurs pour venir chez un pauvre doyen? — Parce que nous préférons la vôtre à celle des plus grands seigneurs de l'Angleterre. — Si je ne vous connaissais pas, j'aurais été la dupe de ce compliment, mais puisque vous êtes ici, je dois vous donner à souper. — Nous avons soupé. — Quoi ! déjà; cela me paraît fort étrange, à peine est-il huit heures. Si vous n'aviez pas eu cette précaution, j'aurais été obligé de vous donner quelque chose à manger. Voyons, quel souper vous

aurais-je donné? deux écrevisses de mer, qui me seraient revenues à deux schellings, une tourte d'un schelling. Quoique vous ayez soupé de bonne heure, pour m'épargner la dépense de vous nourrir, vous ne me refuserez point de boire un verre de vin avec moi. — Nous préférons de causer avec vous. — Sans doute que vous auriez bu si vous aviez mangé? — Oui. — Par conséquent une bouteille de vin de deux schellings. Deux et deux font quatre et un font cinq. Tenez, Pope, voilà une demi-couronne pour vous et une autre pour Gai : je ne veux pas qu'on vienne s'ennuyer chez moi gratis. »

PRÉDICATEURS.

Un Récollet se trouvant à la campagne un dimanche qu'il gelait à pierres fendre, se mit en tête de prêcher, et choisit l'enfer pour sujet. « Oui, mes très chers frères, s'écria-t-il à diverses reprises, dans ce séjour de ténèbres, il fait si froid, si froid, qu'on y est tout gelé. »

Quand il eut terminé sa pieuse harangue, quelqu'un s'avisa de lui demander pourquoi, contre l'opinion commune, il dépeignait l'enfer comme une glacière : « Parce qu'il fait froid, repartit l'homme de Dieu, et que si j'eusse dit qu'il y fait chaud, chacun m'eût quitté de bon cœur, et s'y fût jeté à corps perdu. »

Le petit père André, prédicateur si facétieux, prêchait un jour pour invoquer la bienfaisance publique en faveur des Carmes, dont l'église avait été en partie détruite par le tonnerre. Après avoir fait l'énumération des ravages causés par la foudre, il s'écria : « Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! le tonnerre est tombé sur l'église, où il n'y avait pas un seul religieux; s'il eût tombé sur le réfectoire, il n'en aurait pas échappé un seul. »

Un jour de Saint-Etienne, un moine devait faire le panégyrique de ce saint. Comme il était déjà tard, les prêtres, qui avaient faim, craignant que le prédicateur ne fût trop long, le prièrent à l'oreille d'abréger. Le religieux monte en chaire, et après un petit préambule : « Mes frères, dit-il, il y a aujourd'hui un an que je vous dis tout ce qui se peut dire touchant le saint du jour. Comme je n'ai pas appris qu'il ait rien fait de nouveau depuis, je n'ai rien non plus à ajouter à ce que j'en dis alors. » Là-dessus il fit le signe de la croix et s'en alla.

Un prédicateur, dans un de ses sermons, s'élevait avec force contre les personnes qui mettaient à la loterie et en représentait tous les abus. « Le jour on ne s'occupe que de cela, disait-il; la nuit on en rêve; le matin on se rappelle ses songes, vite on court chez la voisine : — Ma commère, j'ai rêvé treize et soixante-quatre; — il faut les prendre, croyez-moi. On quitte tout, on va aussitôt au bureau; on y prodigue le peu d'argent que l'on a, et souvent celui qui était destiné à nourrir, à élever de malheureux petits enfans, qui, par la folie de leur mère, vont se trouver sans pain, etc. » Enfin, il étendit son discours avec onction et véhémence, et fut persuadé, par le silence et l'attention de son auditoire, qu'il avait fait la plus vive impression.

Comme il descendait de la chaire encore tout échauffé, une bonne femme l'arrête par sa soutane. « Monsieur l'abbé, ayez la bonté de me dire : N'est-ce pas treize et soixante-quatre, que vous avez nommés tout à l'heure? C'est par hasard : ils seront bons. »

PRÉJUGÉS.

On trouve dans le *Moréri*, que le président de Ris, neveu de Charleval, ne voulut pas faire im-

primer les ouvrages de son oncle, de peur que le nom d'auteur ne fût peut-être une tache dans sa famille.

Parmi les plus odieux préjugés, on doit compter celui qui voulait qu'un seigneur héritât en quelque sorte de ses vassaux. Lorsqu'un de ces malheureux mourait sans rien laisser, on apportait au seigneur héritier la main droite du mort, et c'est là l'explication du terme de *main-mortable*.

Les anciens Gaulois lançaient sur un fleuve un bouclier, dit *bouclier de l'épreuve*, chargé de l'enfant dont on soupçonnait la mère. Ils croyaient que le dieu qui coule dans les eaux rendait au rivage l'enfant de l'innocence, ou engloutissait le fruit du crime. Ce préjugé, qui précéda et qui rappelle *le jugement de Dieu*, fit donner au Rhin le nom de *vengeur du mariage offensé*. (M. DE MARCHANGY, *Gaule poétique*.)

On parlait devant une dame fort entichée des préjugés nobiliaires d'un *certain mort de qualité;* et comme le noble personnage n'avait été rien moins qu'un personnage noble, chacun le jugeait avec sévérité. « Vraiment, dit quelqu'un, je ne voudrais pas être à sa place dans l'autre monde. — Ah, monsieur! reprit la dame, avant de damner un homme de cette naissance, Dieu y regardera à deux fois. »

On sait qu'après avoir battu, pillé leurs serfs, ravi les femmes de ces malheureux, les anciens seigneurs croyaient effacer tant d'injustices en se revêtant à la mort d'un habit religieux. Or, un certain comte, avide, impitoyable, libertin, mort depuis peu, était exposé sur un lit de parade en habit de Cordelier; un de ses paysans le considérait : « Va, va, dit-il, tu as beau te déguiser, Dieu te reconnaîtra toujours bien. »

M. de Brissac, ivre de gentilhommerie, désignait Dieu par le surnom du *gentilhomme d'en-haut.*

PRÉSENCE D'ESPRIT.

Philippe étant présent à la vente de quelques captifs, se tenait dans une posture indécente; l'un d'eux l'en avertit. « Qu'on mette cet homme en liberté, dit Philippe; je ne savais pas qu'il fût de mes amis. »

Le suédois Torstenson, un des grands capitaines de l'Europe, était page de Gustave-Adolphe en 1624. Le roi, près d'attaquer un corps de Lithuaniens en Livonie, et n'ayant point d'adjudant auprès de lui, envoya Torstenson porter ses ordres à un officier général, pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis. Torstenson part et revient; cependant les ennemis avaient changé leur marche. Le roi était désespéré de l'ordre qu'il avait donné. « Sire, dit Torstenson, daignez me pardonner; voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre contraire. » Gustave-Adolphe ne dit mot; mais le soir ce page servant à table, il le fit souper à côté de lui, lui donna une enseigne aux gardes, quinze jours après une compagnie, ensuite un régiment.

Lors de la construction d'une des premières batteries que Napoléon, à son arrivée à Toulon, ordonna contre les Anglais, il demanda sur le terrain un sergent ou caporal qui sût écrire. Quelqu'un sortit des rangs, et écrivit sous sa dictée sur l'épaulement même. La lettre à peine finie, un boulet la couvre de terre. « Bien! dit l'écrivain; je n'aurai pas besoin de sable. » Cette plaisanterie, le calme avec lequel elle fut dite, fixa l'attention de Napoléon, et fit la fortune du sergent; c'était Junot.

La ville de Pérouse ayant envoyé des députés à Urbain V, qui était à Avignon, ils trouvèrent ce pontife malade au lit. L'orateur de l'ambassade lui fit un long discours, sans se mettre en peine de son indisposition, et sans rien dire qui allât au fait. Quand il eut fini, le pape leur demanda s'ils avaient quelque autre chose à proposer. Comme ils s'étaient aperçus de son ennui : « Nos ordres portent de vous déclarer que, si vous ne nous accordez sur-le-champ ce que nous vous demandons, notre orateur vous fera encore le même discours avant que nous partions d'ici. » Là-dessus il leur fit donner au plus vite leur expédition.

Le suicide est commun parmi les nègres ; ils croient après leur mort retourner dans leur patrie : l'anecdote suivante le prouve.

Les nègres d'un habitant anglais de Saint-Christophe, indignement vexés, se pendaient journellement. Enfin, l'oppression vint à un tel degré, que ceux qui vivaient encore résolurent de se pendre tous le même jour. Le théâtre choisi pour cette épouvantable tragédie fut un bois voisin. Le maître en fut averti, il allait être ruiné ; il fut le seul de tous les hommes peut-être qu'un semblable événement ne rappelât pas à l'humanité. Il fit charger sur des chariots les ustensiles de sa fabrique de sucre, et, suivi de ce convoi, il se rendit au lieu du fatal rendez-vous. Déjà les cordes étaient attachées aux arbres, et les nègres allaient s'en servir. « Ne craignez point, leur dit-il ; vous retournez en Afrique, je vais vous y accompagner, je viens me pendre avec vous. J'ai acquis une habitation dans ce pays-là, je veux y établir une sucrerie ; mes ordres sont donnés, on a rattrapé ceux de vos camarades qui se sont pendus, et déjà ils travaillent les fers aux pieds. Vous y travaillerez de même ; mais comme là vous ne pourrez plus

m'échapper, plus de repos, ni le jour ni la nuit, ni le dimanche. Voilà à quoi vous devez vous attendre. Pendez-vous donc; voilà ma corde, je vais vous imiter. » Les malheureux et crédules nègres, effrayés, n'osèrent pousser plus loin l'aventure.

Un gentilhomme nommé Delorme, s'égara un jour à la chasse, aux environs de Troyes; il demanda l'hospitalité dans une ferme éloignée de tout voisinage, et la fermière l'accueillant de son mieux, tâcha, en lui préparant un bon souper et un bon lit, de lui faire oublier ses fatigues.

Delorme allait se coucher, lorsqu'on entend frapper à coups redoublés à la porte de la ferme. « Ouvrez, ouvrez-vous vite, criait-on à la fermière, ou nous ferons sauter la serrure, et c'est fait de votre vie..... Nous savons que votre mari vous a remis ce matin dix mille livres en or, qu'il a reçues à Troyes, pour payer demain le prix d'une ferme.... Il nous faut cette somme. Gardez-vous d'appeler; car avant que vos valets, qui sont couchés dans la grange, soient arrivés, vous serez égorgée, et votre maison sera en feu.

Toute tremblante, la fermière eut la présence d'esprit de répondre qu'elle allait chercher la clef dans la chambre voisine, et se dirige vers l'officier; celui-ci venait à elle. « Je sais tout, lui dit-il: commandez à votre servante d'apporter la somme ici dans son tablier; vous ouvrirez, et quand les voleurs entreront, elle se laissera tomber de frayeur, et répandra l'argent sur le plancher; je vais me tenir derrière la porte.... Nous verrons ensuite. »

Tout fut exécuté comme l'avait prescrit Delorme, et tandis qu'au nombre de trois, les brigands se baissaient pour ramasser vite les pièces d'or, il parut un pistolet à chaque main, tira à bout portant sur deux de ces scélérats, puis mettant l'épée à la main, il blessa mortellement le troisième.

Maan-Benzaïd, roi d'Arabie, fit dans une bataille cent prisonniers, auxquels il ordonna que l'on tranchât la tête. Un d'eux, se jetant à ses pieds, obtint du vainqueur un peu d'eau pour étancher sa soif. « Mes compagnons, ajouta-t-il, ne sont pas moins altérés que moi. » Il obtint ainsi pour eux la même faveur. Quand tous eurent bu, le jeune homme reprit : « Nous sommes devenus vos hôtes, seigneur; l'hospitalité est sacrée en Arabie, nous ferez-vous périr maintenant, vous ne le pouvez plus. » Maan admira l'adresse et la présence d'esprit du jeune homme, et révoqua l'arrêt de mort qu'il avait porté.

Le fameux Paul-Jones, voulant payer ses dettes, commença par s'acquitter de celles qu'on nomme d'honneur. L'un de ses créanciers (un artisan) se présenta pour être payé. Point d'argent. « Mais, monsieur, je sais que vous avez soldé cent louis ce matin, et qu'il vous en reste encore. — Oui, répond le fameux marin, mais c'était un billet d'honneur. — Comment! un billet d'honneur? Le mien l'est actuellement, je le jette au feu. » Paul-Jones arrête l'ouvrier et lui paie la somme due.

Dans une de ces visites que le grand Frédéric rendait incognito à ses soldats, il lui arriva un soir d'en rencontrer un qui paraissait avoir bu plus que de raison. Il l'aborda d'un air familier, et lui demanda, par forme de conversation, comment, avec sa modique paie, il se trouvait en état de faire des libations aussi copieuses. « Sur ma parole, camarade, je suis à la même paie que vous, et cependant je ne puis rien mettre de côté pour la taverne; de grâce, apprenez-moi comment vous faites. — Vous m'avez l'air d'un bon diable, répondit le soldat, en lui serrant la main, pourquoi vous le cacherais-je? Aujourd'hui, par exemple, je viens de régaler une ancienne con-

naissance; il serait bien dur, n'est-il pas vrai, que de temps en temps on n'eût pas la satisfaction de trinquer avec un ami; or, en pareille circonstance la paie d'un jour ne nous menerait pas loin. J'ai donc été forcé d'avoir recours au vieil expédient. — Quel est-il? — Bon, je mets en gage ceux de mes effets dont je puis me passer quelques jours; ensuite un peu d'abstinence ramène de quoi les ravoir. Ce matin j'ai fait ressource avec la lame de mon sabre; on ne nous assemblera pas avant une semaine, ainsi je n'en aurai pas besoin. » Frédéric eut soin de bien remarquer son homme, puis il le remercia et lui souhaita le bonsoir.

Le lendemain les troupes reçurent à l'improviste un ordre de s'assembler. Le roi les passa en revue, et venant à reconnaître son camarade de la veille, il le fit sortir des rangs avec le soldat qui était à sa droite, en leur commandant de se dépouiller. « Maintenant, dit-il à celui qu'il voulait surprendre, tirez votre sabre et coupez la tête à ce misérable. » Il veut s'excuser; il supplie le roi de ne pas le condamner à gémir toute sa vie d'avoir fait mourir un honnête homme, avec qui il sert depuis quinze ans. Le roi demeure inflexible. « Eh bien, Sire, dit le soldat, puisque rien ne peut vous toucher, je prie Dieu de faire un miracle en ma faveur, et de changer mon sabre en un morceau de bois. » Il prononça ces mots avec une dévotion affectée, et feignit la plus grande surprise, lorsqu'ayant tiré son sabre, il vit son souhait accompli. Le monarque admira son adresse, et, non content de lui pardonner, le gratifia d'une récompense. »

PRÉTENTIONS.

FABLE D'IRIATE, ANCIEN POÈTE ESPAGNOL, TRADUITE PAR M. MAURY.

Un ours, qu'un Savoyard dressait
Pour vivre de cette entreprise,
Sur ses deux pattes repassait
Sa leçon, pas trop bien apprise.
Cependant le lourd animal
Dit au singe avec suffisance :
« Comment trouves-tu que je danse?
— Mon ami, tu danses très mal. »

L'ours orgueilleux, et très peu satisfait de cette réponse, interroge le porc qui applaudit de toutes ses forces, crie *bravo*, assure qu'on ne se montra jamais plus leste et plus gracieux. Mais l'ours, réfléchissant sur ces jugemens opposés, dit à part soi, en vrai philosophe :

Le singe tout seul me blâmant,
Je doutais encor, je l'avoue;
Mais puisque dom pourceau me loue,
Je dois danser horriblement.

PRÉTEXTE.

Dans les premiers temps du consulat, Napoléon ordonna à M. Fontaine, son premier architecte, de lui présenter un devis relatif à des constructions importantes. Ce prince trouva les prix trop élevés, et dans la chaleur de la discussion se servit de quelques expressions dont la délicatesse de M. Fontaine fut blessée, au point qu'il envoya sa démission. Le premier consul, assez embarrassé pour le remplacer, demanda au ministre de l'intérieur une liste de douze architectes en état de remplir ses vues. A la tête de cette liste figurait le nom de M. *Fontaine*. « Réduisez votre liste à six personnes, » dit Buonaparte au ministre; celui-ci obéit, et le consul lit, M. *Fontaine*, etc.... « Ré-

duisez encore au nombre de trois. » Encore M. *Fontaine*, etc. « Bornez-vous à un seul nom. » M. *Fontaine !* Toujours M. Fontaine. Napoléon sourit, le fit rappeler, et : lui pinçant l'oreille. « Allons, dit-il, puisque vous êtes le plus habile et le plus honnête, j'en passerai par où vous voudrez. (*Mémoires de M. de Beausset.*)

Un voleur, nommé Gaudy, était conduit en prison par des gendarmes ; un mendiant les accoste sur la grande route, et leur demande la charité. Les gendarmes, à qui sa mauvaise mine inspirait des soupçons, lui demandent ses papiers, et sur sa réponse négative, l'emmènent avec Gaudy. Tous deux sont déposés dans la même prison pour y passer la nuit, et tous deux, avant le jour, ont pris la clef des champs. Le mendiant n'était autre qu'un affidé de Gaudy, et s'était fait ainsi arrêter avec son chef pour lui procurer des moyens d'évasion. (*Courrier des Tribunaux*, 13 juillet 1827.)

PRÉVENTION.

Dans le courant de juillet 1827, un nommé Henri Egg fut aperçu par le sonneur de l'église de Saint-Vincent, à Metz, à l'instant où, à l'aide d'une forte baleine enduite de poix, il enlevait l'argent déposé dans le tronc des pauvres. Arrêté et conduit devant le procureur du Roi, il déclara qu'il avait voulu emprunter et non voler l'argent des pauvres, parce qu'il était persuadé que de l'argent pris de cette manière, devait immanquablement amener la sortie des numéros de la loterie sur lesquels il l'avait placé. A l'appui de la déclaration de cet homme si singulièrement prévenu, on trouva quinze billets de loterie dans ses poches.

Croyez-vous, disait-on à une dévote (folle d'esprit d'ailleurs), que la terre tourne autour du soleil, et que les étoiles soient des soleils elles-mêmes ? « Non, répondit-elle, la foi ne le commande pas. »

PRIÈRE.

Mon Dieu, disait un sage, délivrez-moi en même temps des dangers des richesses et des soucis de la pauvreté.

Égaré par la funeste passion du jeu, autrefois un domestique vola son maître pour prendre plusieurs billets à la loterie, dans la persuasion qu'il pourrait avant peu rendre cet argent. Il fut découvert, et son procès fut aussitôt instruit. Condamné à mort, il ne cessait de répéter à ses juges : « Je vous en prie, prenez, pour mes malheureux enfans, les numéros que j'avais choisis. » Cette prière seule occupait son esprit ; et, tout à l'idée qui le dominait, et qui lui coûtait l'honneur et la vie, le malheureux, conduit au supplice, disait encore au pied du gibet : « *Mes numéros, qu'on les prenne ; je suis certain qu'ils gagneront !* »

PRISON.

On remplirait un volume, dit le spirituel auteur de *l'Ermite en prison*, des seuls noms des hommes de lettres, des savans et des philosophes auxquels le châtiment de la prison fut infligé.

Anaxagore fut mis en prison pour avoir prétendu qu'il y avait un Dieu ; Boëce, pour avoir été bon ministre ; Buchanan, pour avoir dit la vérité ; Galilée, pour avoir prouvé que la terre tournait autour du soleil ; Christophe Colomb y fut plongé pour prix de la découverte du Nouveau-Monde : Boëce fit en prison son meilleur volume, et Buchanan ses excellentes *Paraphrases* des psaumes du roi David : Cinq ans de prison furent infligés au plus courageux, au plus reconnaissant des poètes, à Pélisson : il y fit des vers pour la postérité. L'immortel auteur de *la Jérusalem délivrée* languit long-temps dans un ca-

chot ; *Don-Quichotte* y vit le jour. La jurisprudence anglaise n'a pas de meilleur ouvrage que *Fleta*, composé à Fleet par un avocat mis en prison pour dettes, et qui n'en sortit jamais.

Louis XII, étant duc d'Orléans, fut emprisonné avant de monter sur le trône, et c'est dans la vieille tour de Bourges qu'il s'instruisit à régner. La célèbre Élisabeth d'Angleterre passa les premières années de sa jeunesse dans une prison par ordre de sa sœur Marie.

Raleigh a composé son *Histoire du Monde*, chef-d'œuvre d'éloquence et de raison, dans le fond d'un cachot ; l'auteur est mort pour avoir été un héros. Selden a fait en prison tous ses ouvrages ; Polignac charma la sienne en composant son *Anti-Lucrèce*. Fréret étudia Bayle pendant le long séjour qu'il fit à la Bastille, et Voltaire y traça le plan de notre seul *Poëme épique*.

Le poète royaliste Davenant, à qui Milton sauva la vie sous le règne du Protecteur, et qui rendit à son tour le même service à l'Homère anglais à l'époque de la restauration, Davenant finit son poëme dans un cachot du château de Carisbrooke, où il avait été enfermé par l'ordre de Cromwell. L'auteur de *Robinson Crusoé* acheva son roman dans la prison de Newgate : la prison semble porter bonheur aux écrivains. Le *Gondibert* de Davenant est le seul des ouvrages de ce poète qui méritât de lui survivre, et la *Revue* de Foë, qu'il avait commencée sous les verroux de Newgate, fournit à Steele et Addisson l'idée du *Spectateur*.

Wicquefort, jeté dans une prison d'état, y écrivit son Traité si curieux des *Ambassades*. L'italien Maggi, plongé par les Turcs dans une espèce de puits, où il vécut enterré pendant quatorze mois,

y composa son Traité *de Tintinnabulis*, qui fut jugé excellent.

Presque tous les écrivains de nos jours ont passé sous les verroux.

En 1790, on trouva dans un des cachots de la Bastille un exemplaire complet de *l'Encyclopédie*, qu'on y tenait enfermé et lié avec une chaîne depuis vingt-cinq ans.

On sait qu'il existait à Bicêtre, avant la révolution, quatre cachots noirs, infects, humides, de six pieds de long sur quatre de large, véritables foyers de mort, où l'air entrait avec peine par des ouvertures obliques, et où la flamme des torches s'éteignait faute d'alimens; soixante livres de chaînes pesaient sur les malheureux que l'on descendait vivans dans ces tombeaux. A son avénement au ministère, M. Necker fit mettre en liberté le seul condamné qui eût survécu deux ans à cet affreux supplice. Le ministre était présent à la sortie de ce prisonnier. Remonté à la surface de la terre, cet infortuné chancelait à chaque pas comme un homme pris de vin; un mot du ministre témoigna qu'il s'y trompait. « Hélas ! monsieur, lui dit l'infortuné, il y a deux ans que je n'ai bu que de l'eau fétide; c'est l'air pur qui m'enivre. »

Le pacifique cardinal de Fleury, dans la seule affaire de la Bulle, a signé trente mille lettres de cachet.

Pendant le procès de Louis XVI, Barré, Radet et Desfontaines firent jouer *la Chaste Suzanne*. On y remarqua cette phrase : *Puisque vous êtes ses accusateurs, vous ne pouvez être ses juges.* » L'application était facile, et les auteurs furent emprisonnés. Ils durent leur liberté à la représentation de deux pièces pleines du patriotisme de l'époque, composées au milieu des brouhaha de la prison

où ils étaient détenus avec quarante autres prisonniers, et à la promesse de compléter la douzaine aussitôt après leur mise en liberté.

Sainte-Pélagie, qui a vu tant de scènes affligeantes, fut, il y a peu de temps, égayée par une plaisante aventure. M. F. étant allé voir un de ses amis dans cette prison, se prit de querelle avec un autre individu qui lui dit des choses fort offensantes. M. F. lui en demanda raison. « Ce serait avec plaisir, répondit l'agresseur, mais je suis détenu pour dettes. — Quelle somme? — Environ 6,000 fr. — Voici un bon sur mon banquier; sortez et soyez prêt à venir me donner satisfaction. » Le prisonnier accepte et rentre dans sa chambre pour faire ses dispositions de départ. Un des habitans de son modeste réduit, étonné de le voir si joyeux, lui en demande la cause; il la lui apprend. « Attends, attends, dit l'autre, je vais aussi engager une querelle pour mon propre compte; et comme je ne suis ici que pour 500 fr., j'espère bien n'être pas moins heureux que toi. » M. F. ne crut pas devoir se fâcher avec cet étourdi, et le premier différent se termina à l'amiable.

Cette aventure a fourni le sujet du *Compagnon d'infortune*, petite pièce représentée au Théâtre des Variétés.

PROVERBES.

Voici l'origine du proverbe : « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes. » Lorsque César fit la conquête des Gaules, le principal revenu de la Champagne consistait en troupeaux de moutons qui payaient au fisc un impôt en nature; mais sur les représentations des cultivateurs d'un pays pauvre, on exempta de la taxe tous les troupeaux au-dessous de cent bêtes. Pour n'avoir rien à payer, les Champenois ne dé-

passaient jamais le nombre de quatre-vingt-dix-neuf. César, instruit de la ruse, ordonna qu'à l'avenir le berger de chaque troupeau serait compté pour un mouton.

Le proverbe suivant, emprunté aux Persans, me semble extrêmement heureux : « Avec le temps et la patience, la feuille du mûrier devient satin. »

PUNITION.

Une punition d'un nouveau genre vient d'être infligée à Lisbonne à un soldat anglais. Désirant boire à satiété du vin de Porto, et manquant d'argent, il avait vendu une de ses culottes pour assouvir sa soif. Ce fait étant parvenu à la connaissance de ses supérieurs, le soldat a été condamné à faire deux heures de faction à la porte de la caserne, sans culotte, et du reste en grande tenue. (*Gazette des tribunaux*, 1er *mars* 1827.)

QUIPROQUO.

Gibbon, auteur de la Décadence de l'Empire romain, n'avait point du tout de nez, presque point d'yeux et très peu de bouche; ses deux grosses joues absorbaient tout; elles étaient si larges, si rebondies et d'une proportion si prodigieuse qu'on était tout stupéfait de les trouver là. Le visage de Gibbon serait très facile à dépeindre, si l'on voulait parler tout franchement et sans figures. — M. de Lauzun présentait un jour Gibbon à madame du Deffant qui était aveugle. Madame du Deffant avait l'habitude de tâter au visage les personnes qu'on lui présentait, afin de se former une idée de leurs traits. Après avoir touché le visage de Gibbon, elle le repoussa en s'écriant : « Voilà une infâme plaisanterie ! »

Un jour Asker-kan, ambassadeur de Perse, qui

était malade, et ennuyé de sa médecine persane, ordonna qu'on fût chercher M. *Bourdois*, un des fameux médecins de Paris; on se trompa et l'on fut chez M. de *M*..., ex-ministre du trésor, et alors président de la Cour des Comptes. « Son Excellence l'ambassadeur de Perse, lui dit-on, est fort malade et désire avoir une entrevue avec vous. » M. de M.... ne voit pas d'abord quels rapports il peut avoir avec l'ambassadeur de Perse. Toutefois c'était l'envoyé d'un grand prince, et il n'est rien dont la vanité ne s'accommode. Il s'y rend avec pompe, et il faut convenir que son costume, son maintien, sa figure, n'étaient guère propres à détromper Asker-kan, qui, dès qu'il l'aperçoit, lui tire la langue, lui tend le bras et lui présente le pouls. Ces gestes étonnent M. de M...; mais ce pouvait être un usage de l'Orient. Il accepte la main et la lui serre, lorsque quatre estafiers entrent avec solennité, et vont placer, sous le nez de monsieur l'ex-ministre, un vase des moins équivoques pour sa meilleure information sur l'état du malade. A cette vue significative, le grave M. de M... se fâche tout rouge, et veut savoir ce qu'on a prétendu. Tout s'explique, c'est M. Bourdois qu'on a voulu avoir; la seule consonnance des noms a fait toute l'erreur.

Pont-de-Vesle était fort malade de la maladie dont il est mort; madame de Beausset, supposant que madame du Deffant était tout occupée de lui, va la voir et lui demande : « Eh bien! comment va-t-il? — Beaucoup moins mal. — Ah! tant mieux. Mais en êtes-vous bien sûre? — Oh! oui; une de mes femmes a été le voir, il l'a reconnue, et tout de suite a remué sa petite queue. — Bon Dieu! madame, que signifie ceci? Je vous parle de M. Pont-de-Vesle. — Ah! vous parlez de Pont-de-Vesle; il est toujours fort mal. Je croyais qu'il

s'agissait de mon petit chien qui est aussi fort malade et que j'aime à la folie; mais, grâce à Dieu, il s'en tirera. » Ce bizarre quiproquo peint parfaitement l'âme de madame du Deffant.

RAPPROCHEMENS.

A l'occasion de la fête de la fédération (14 juillet 1789) la municipalité de Paris voulut aussi donner une fête aux fédérés. Il y eut joûte sur la rivière, divers autres divertissemens, et bal sur l'emplacement de la Bastille. On lisait à l'entrée de l'enceinte ces mots en gros caractères : *ici l'on danse*, rapprochement heureux, qui contrastait d'une manière frappante avec l'antique image d'horreur et de désespoir que retraçait le souvenir de cette odieuse prison. (*Mémoires du marquis de Ferrières.*)

Le rapporteur de Lalli, accusé d'avoir contribué à la mort du chevalier de La Barre, écrivit à Voltaire, qui avait pris noblement la défense de cet infortuné jeune homme; dans cette lettre, partagé entre la honte et l'orgueil, le magistrat s'excusait en laissant échapper des menaces. Voltaire lui répondit par ce trait de l'histoire chinoise : « Je vous défends, disait un empereur au chef du tribunal de l'histoire, de parler davantage de moi. « Le lendemain il se mit à écrire. » Que faites-vous donc, dit l'empereur? — J'écris l'ordre que votre majesté vient de me donner. »

Que vous proposez-vous de demander aux états-généraux, disait M. de Coigny à un bon agriculteur, député de son village? — « La suppression des pigeons, des lapins et des moines. — Voilà un rapprochement bien bizarre. — Il est fort simple, monseigneur; les premiers nous mangent en grains, les seconds en herbe, et les troisièmes en gerbes. »

On proposa en 1790, à l'Assemblée Constituante, une monnaie de cuivre de mince valeur, pour faciliter la circulation des assignats : « Où prendra-t-on la matière, demande l'abbé Maury? — Eh! vraiment, répondit quelqu'un, il n'y a qu'à employer les casseroles de tous ceux dont on a renversé la marmite. »

Au sacre de l'abbesse de Chelles, sœur de mademoiselle de Fontanges, les tentures de la couronne, les diamans, la musique, les parfums, le nombre des évêques qui officiaient, surprirent tellement une femme de province, qu'elle s'écria : « C'est ici le paradis! — Eh ! non, madame, lui dit-on, il n'y aurait pas tant d'évêques. »

Un pâtissier qui faisait des opéras comiques comme le perruquier André faisait des tragédies, lut à l'abbé de Lattaignant une petite pièce intitulée *la Galette*. Celui-ci lui répondit en souriant qu'il lui conseillait de *la remettre au four*.— « Je vous entends, dit le pâtissier métromane; mais cependant M. ***, professeur, que je fournis depuis vingt ans, m'a dit *qu'elle était pleine de sel*. — Oui-dà ! vous doit-il quelque chose? — Je le crois bien, pour six cents francs de petits pâtés. — Nous y voilà. Trouvez mauvais qu'il ne vous paie pas, et il trouvera votre pièce mauvaise. »

RÉCITS DIVERS.

Un des capitouls de Toulouse voulut un jour être lui-même témoin de la cérémonie de ses propres funérailles. Il se fit mettre dans un cercueil, suivi de tout l'équipage mortuaire; on le porta à l'église tendue de noir, et la messe des morts fut célébrée avec les cérémonies accoutumées. Toutes les personnes de la ville furent invitées à cette singulière pompe funèbre. Après que le capitoul,

posé dans la bière, et contrefaisant bien le mort, eut été encensé suivant l'usage, au lieu de le porter en terre, on le plaça derrière l'autel, d'où il sortit un moment après, et alla régaler magnifiquement tous ceux qui avaient assisté à ses prétendus obsèques. L'archevêque, instruit de cette cérémonie, assembla un concile; les uns blâmèrent cette bizarre idée, d'autres l'approuvèrent; mais la majorité décida avec raison qu'il ne fallait pas faire un jouet des honneurs funéraires.

Un archevêque de Narbonne ouvrait au public son jardin, rempli des plus belles fleurs, sous la seule condition de ne rien gaspiller. Un jour que le prélat était à une fenêtre qui donnait sur le jardin, il aperçut une dame qui ravageait le parterre pour se former un bouquet; il lui envoya par un domestique un écu pour s'acheter des fleurs chez les jardiniers.

On s'amusait à faire des loteries à la cour de Louis XIV. Un jour le receveur d'une loterie faite par la duchesse de Bourgogne se disputait avec un officier qui voulait absolument qu'on écrivît pour devise sur son billet : *Aux cinq cents diables*. La duchesse était scandalisée d'une semblable réclamation; mais elle rit beaucoup quand l'officier lui expliqua qu'ils étaient cinq associés au billet, tous garçons, et par conséquent *sans diables*, puisqu'ils étaient sans femmes.

Un des joueurs de cette loterie eut une imagination à peu près semblable; il voulait que son billet portât : *Si je gagne, le roi aura Durevers*. On dit cela à Louis, qui fit arrêter cet homme; on l'amena devant le prince, qui l'interrogea sur le revers dont il le menaçait. « Sire, répondit celui-ci, si je gagne, j'ai destiné cet argent à acheter une charge auprès de Votre Majesté; et comme je

m'appelle *Durevers*, en cas de gain, Votre Majesté aura *Durevers* à son service. Cette équivoque déplut fort au roi : on n'aime pas une menace, même en plaisanterie.

Un gendarme, emporté dans un jour de bataille par un cheval fougueux, heurta Louis XIV, qui, dans un premier mouvement, leva sur lui sa canne. Le gendarme, désespéré de cet affront, présenta au roi son pistolet par le pommeau, en lui disant : *Sire, vous venez de m'ôter l'honneur, ôtez-moi la vie.* Touché de cette noble sensibilité le prince avança ce brave homme rapidement. (*Ecole militaire.*)

Le chevalier Goole, gouverneur de la Virginie, causant un jour dans la rue avec un négociant, rendit avec affabilité le salut à un nègre qui passait. « Comment, dit le négociant, Votre Excellence s'abaisse jusqu'à saluer un esclave ! — Sans doute, répondit-il, je serais bien fâché qu'un esclave se montrât plus honnête que moi. »

Un brave soldat français disait gaîment à son capitaine : « Mon officier, ordonnez qu'on cache nos drapeaux, car si l'ennemi les voit, il fuira long-temps avant que nous puissions le joindre. »

Un maquignon vendant un cheval, dit à l'acheteur : *Faites-le voir, je vous le garantis sans défaut.* Or, le cheval était aveugle ; l'acheteur qui s'en aperçut ensuite prétendait obliger le maquignon à le reprendre ; mais, reprend celui-ci, ne vous ai-je pas averti en répétant : « Faites-le voir, je vous le garantis sans défaut. »

Lorsque les femmes surmontent leur naturel, elles donnent ordinairement dans l'excès opposé aux défauts qu'on leur reproche ; en voici un exemple. Une jeune servante de Lille avait gagé d'aller pendant la nuit dans le cimetière de sa pa-

roisse chercher une tête de mort. Celui qui avait fait la gageure contre elle s'était caché sous le charnier; comme elle tenait la tête dans ses mains, il lui cria d'une voix sépulcrale : « *Laisse ma tête.* » La jeune fille la jeta, en disant : « *La voilà !* » et en prit une autre. Elle entendit bientôt répéter le même ordre, et reconnaissant la voix, quoique déguisée, elle emporta tranquillement la deuxième tête, en disant : « Tu ne saurais en avoir deux. »

Un fat, qui choisissait fort mal les dames de ses pensées, fut volé en passant sur le Pont-Neuf. Un jour, en racontant les circonstances de sa mésaventure : « Je me résigne, dit-il, à la perte de l'argent, mais je regrette les lettres de ma maîtresse que ces coquins m'ont enlevées. — Et par-dessus le marché, dit quelqu'un, ils en reconnaîtront l'écriture. »

Une princesse apprenait l'hébreu d'un professeur fort pauvre, dont la toilette était plus que négligée; sa culotte surtout menaçait ruine. « Mais dites-moi donc, madame, dit à la princesse son mari, que vient faire cet homme chez vous ? — Il me montre l'hébreu, répondit-elle. — Ma foi, avant peu, il vous montrera le derrière. »

Les ressources sont presque toujours auprès du désespoir.

Aloïs Snefelder, fils d'un acteur de Munich, et devenu, par sa mort, chef d'une nombreuse famille, cherchait à soutenir sa mère et ses frères, à l'aide des faibles ressources que lui offrait un médiocre talent dramatique. La misère l'accablait, lorsqu'un jour se promenant sur les bords de l'Iser, avec de sinistres desseins, il arrêta par hasard ses yeux sur une pierre calcaire fort mince, sur laquelle était empreinte, avec beaucoup de délicatesse, la figure d'un brin de mousse. Il se mit

à imiter cet accident sur des pierres semblables, et à en faire des dessus de tabatière. Aloïs enduisait ses mousses d'une encre noire et grasse et les appliquait ainsi sur la pierre; bientôt il s'aperçut que ces pierres, couvertes ensuite d'un papier humide, donnaient plusieurs épreuves de l'empreinte qu'y avaient laissé les mousses. Il inventa ainsi la lithographie, perfectionna sa découverte, et se fit le sort le plus brillant.

Diogène ayant été conduit devant Philippe, roi de Macédoine, ce prince le traita d'espion. « *Oui, je le suis*, répondit le philosophe, *de ton ambition et de ta vanité.* »

Une dame de province avait désiré être d'un dîner que le marquis de Lassay donnait à quelques hommes célèbres dans les lettres. Surprise de voir le repas fort avancé, sans avoir encore rien entendu de fort merveilleux, elle dit à madame de Saint-Just, sa voisine : « Quand commenceront-ils? »

Un officier français avait un domestique nommé Georges, doué d'un extraordinaire appétit. Un jour qu'il s'entretenait avec un de ses camarades de la voracité de cet homme, il exagéra involontairement, et dit que son domestique mangerait bien un veau à dîner; le camarade paria le contraire, l'officier n'osa reculer, et l'on convint que la gageure serait de six cents francs. L'officier, un peu inquiet, vint avertir son domestique du repas qu'il aurait à faire le lendemain. « Un veau, dit Georges, nous en viendrons à bout. » Cependant son maître, pour exciter son appétit, fait accommoder chaque partie du veau avec soin. Le jour arrive, Georges se met à table; on lui sert les pieds du veau frits, une rouelle en paupiettes, une autre en daube, en hachis, etc. Les deux officiers le regardaient expédier lestement les plats : déjà la

moitié du veau était avalée, Georges s'arrête, et dit tout bas à l'oreille de son maître : « Il est temps de faire venir le veau, car je ne me sens plus que tout juste ce qu'il faut d'appétit pour vous faire gagner. »

Une duchesse raillait la maréchale de***, dont le mari n'avait point encore été fait duc, de n'avoir point le tabouret chez la reine. « C'est dommage, disait-elle, que cette belle marquise se fatigue à rester debout. — Madame, répondit celle-ci, je suis appuyée sur un bon bâton. »

Une vieille dame, qui avait un jeune amant, lui donna par testament une terre considérable : cette donation fut disputée par une jeune et jolie personne, héritière de la donatrice ; cependant le don fut confirmé par arrêt. La jeune héritière dit à son adversaire : « Il faut avouer, monsieur, que vous avez acquis cette terre à bon marché. — Il est vrai, madame ; mais puisque vous savez ce qu'elle me coûte, je vous l'offre au même prix. »

Les Anglais sont, comme l'on sait, des parieurs effrénés. En 1823, un gentleman fit la gageure qu'il trouverait un homme qui, pour une somme assez forte, consentirait à passer sept ans dans un cachot ; il le trouva en effet, mais l'autorité crut devoir défendre l'exécution de ce barbare pari.

Une noble dame du faubourg Saint-Germain poussa si loin la pureté des mœurs, qu'elle s'est fâchée contre le libraire chargé de l'arrangement de sa bibliothèque, parce qu'il avait placé dans les mêmes rayons les auteurs mâles et les auteurs femelles.

On demandait à Fontenelle la définition d'une belle femme. « Une belle femme, répondit-il, est le

paradis des yeux, l'enfer de l'âme, et le purgatoire de la bourse. »

Une société brillante était réunie chez un juif fameux : là, parmi un grand nombre de courtisans, il se trouvait par hasard un homme d'esprit. Moïse! Moïse! s'écriait celui-ci de temps en temps, dans l'embrasure d'une fenêtre où il s'était retiré. Quelqu'un, surpris de cette exclamation, lui en demanda la cause. « Eh! ne voyez-vous pas, dit-il, que si Moïse était ici il briserait encore les tables de la loi? — Comment donc? — N'entendez-vous pas les flatteries adressées au maître du lieu, et n'est-ce pas une nouvelle adoration du veau d'or? »

Feu madame la duchesse d'Orléans, douairière, mère du duc d'Orléans actuel, avait été visiter le *panorama* de Calais. Après avoir examiné long-temps le port, elle se retourne vers M. Provost, et avec la plus aimable délicatesse : « Retirons-nous, dit-elle, car je craindrais d'attraper le mal de mer. »

Rulhière disait un jour : « Je n'ai jamais fait qu'une méchanceté dans ma vie. — Quand finira-elle? demanda Champfort. »

Dans un déjeûner offert par une dame romantique, on servait des côtelettes de mouton : « Mangez-en, dit un des convives à quelqu'un qui les refusait, elles sont fort tendres. — Hélas! reprit la maîtresse du lieu, elles n'en sont que plus malheureuses. »

Un Anglais avait fait le projet de passer la soirée au théâtre de la Gaîté. Arrivé sur le boulevard des Italiens, il oublie malheureusement le nom du théâtre où il se rend, et plus malheureusement encore il n'a point son dictionnaire; c'est bien, se disait-il, un diminutif de bonheur, et le voilà qui cherche tous les mots relatifs au mot joie, féli-

cité, etc.; mais il ne peut trouver ce malencontreux terme de *gaîté;* il se résigne à demander, et s'adressant à deux jeunes personnes : « Mesdemoiselles, dit-il, voulez-vous bien me mettre sur le chemin du petit plaisir? —Plaît-il, monsieur?—Oui, de la petite jouissance; vous savez bien, cette petite félicité, cette petite *satisfazioune,* qu'on paie.... je vous la paierai. — Comment, monsieur, cette insolence!... — Point insolent, moi, du tout : *cette petite volupté* se joue sur un théâtre; on y représente des crimes..... — Eh! vraiment, c'est la *Gaîté!* »

Un ancien libraire de Paris avait fait imprimer, par souscription, un superbe missel : beau papier, caractères précieux, gravures soignées, superbe reliure, rien n'avait été épargné pour ce monument pieux. Quelle fut donc la surprise et le chagrin du libraire lorsqu'il vit revenir tous les missels, dont il lui fallut rendre l'argent. La cause de ce malheur était, qu'en parlant de l'élévation de l'hostie, et disant : *Ici le prêtre ôtera sa calotte*, un malheureux U avait été mis à la place de l'A, ce qui faisait une indication assez irrévérente dans un livre de messe.

Lagrange-Chancel, auteur des fameuses *Philippiques*, fut exilé aux îles Sainte-Marguerite, où on lui laissa tant de liberté, qu'il parvint à s'échapper; mais avant de condamner le poète, le régent voulut l'entendre. « Avez-vous bien pensé, lui dit-il, ce que vous avez écrit contre moi? » Lagrange-Chancel, répondit affirmativement : « Tu as bien fait de répondre ainsi, dit le prince, car si tu avais eu la lâcheté de dire le contraire, c'était avouer que tu avais écrit contre ta conscience, et je t'aurais fait pendre. »

Joseph II, en passant à Nantes, s'arrêta une

journée entière à examiner le beau port de cette ville. On était alors à l'époque où commençait l'insurrection des États d'Amérique. Tous les bâtimens étant pavoisés en l'honneur du prince, on lui fit remarquer le nouveau pavillon des Américains, où se trouvaient trois étoiles, symbole de la nouvelle constellation qui se levait dans l'Occident. L'empereur détourna les yeux : « Je ne puis regarder cela, dit-il au commandant de la place, *mon métier, à moi, est d'être royaliste.* »

Les reparties de l'abbé Maury se distinguent par la plus courageuse vivacité et une originalité piquante. Lors de l'Assemblée Constituante, il fut souvent insulté par le peuple à raison de ses opinions : « Voilà l'abbé Maury, criait un groupe menaçant, envoyons-le à tous les diables pour leur dire la messe. — Venez la servir; voilà les burettes, répondit l'abbé en montrant deux pistolets. »

« Mettons l'abbé Maury à la lanterne ! — En verrez-vous plus clair ? »

On venait de raconter de nouvelles et récentes atrocités. « Pourquoi, s'écria la vieille comtesse de Grouchet, Dieu n'envoie-t-il pas un nouveau déluge ? — Parce que, repartit l'abbé, le premier ne lui a servi de rien. »

On demandait à un bon bourgeois pourquoi, après avoir fait arranger avec beaucoup de soin une maison de campagne, il n'y mettait jamais le pied. « C'est répondit-il, qu'il faut toujours avoir un endroit où l'on n'aille pas, et où on croit qu'on serait bien si on y allait. — C'est juste, dit l'abbé, voilà ce qui fait la fortune du paradis. »

Le jeune Pic de la Mirandole était un véritable phénomène d'esprit et d'instruction. Un homme sot et envieux l'entendant vanter avec déplaisir,

observa que cette précocité d'intelligence était ordinairement suivie par la nullité dans l'âge mûr. — « Si cette assertion est fondée, lui repartit Pic, vous avez dû avoir un bien excellent esprit dans votre enfance. »

M. le chevalier de ***, auteur de deux tragédies représentées avec peu de succès, se plaignait à un de ses amis qu'aucun de ses ouvrages n'avait eu les honneurs de la parodie. — « Ma foi, répondit celui-ci, tes enfans sont si contrefaits, qu'il est impossible de les contrefaire. »

On demandait un jour à une femme d'esprit, du temps de Louis XV, quelle différence elle trouvait entre le directeur des postes et le lieutenant-général de police : « C'est, dit-elle, que l'un défait le cachet des lettres, et que l'autre fait des lettres de cachet. »

Une jeune et jolie personne, dont la mère était jalouse, disait : « J'ai toujours envie de lui demander pardon d'être née. »

Après avoir succédé à Joseph sur le trône de Naples, Joachim Napoléon voulut prendre l'imprenable Caprée, où commandait le futur geôlier de Sainte-Hélène, sir Hudson Lowe. Toute l'île, portée sur des rochers de deux à quatre cents pieds d'élévation perpendiculaire, n'est qu'une forteresse ; elle est hérissée de canons, de redoutes, d'ouvrages récens, et défendue par deux mille Anglais. Le canon de Caprée sert de signal à la station de l'île de Ponza, et de loin assure ainsi sa défense. Joachim charge le général Lamarque de la prise de Caprée, et lui donne une troupe de seize cents soldats d'élite. La nuit du 4 au 5 octobre 1808 voit partir cette poignée de braves que Lamarque conduit à la victoire ou à la mort. Le glorieux départ a pour témoin Naples

tout entière. Cinq cent mille spectateurs accompagnent de leurs regards et de leurs vœux la flottille napolitaine, et attendent sur le rivage l'issue de cette audacieuse expédition. Tourmentée par les vents contraires, la flottille ne peut arriver que le lendemain à trois heures après midi, à la hauteur de l'île ; mais il n'y a pour rivages que des rochers à pic, et les faibles embarcations qui portent sa petite armée ne trouvent pas un seul point de débarquement. Enfin on se hasarde dans un rentrant où la mer bat avec moins de force, et on parvient à fixer contre le rocher trois échelles au bout l'une de l'autre. C'est par cet étrange chemin, sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie de quatorze cents Anglais, que le général Lamarque guide quatre cent cinquante soldats, qui, un à un, parviennent à escalader la première enceinte. On veut emporter les positions supérieures, mais tous ceux qui se présentent trouvent la mort : il faut ménager ses braves et vaincre ; c'est la pensée du général. Dans ce premier but, il résout d'attendre la nuit ; dans le second, il ordonne d'éloigner les embarcations : c'était aussi brûler ses vaisseaux. Ce terrible moyen va encore réussir ; à sept heures du soir, Lamarque fait marcher sa troupe silencieuse que protége la nuit. On ne répond point au feu de l'ennemi ; on arrive, et à coups de baïonnette la furie française enfonce les assiégés, s'empare du fort *Sainte-Barbe*, et fait onze cents prisonniers. La partie supérieure de Caprée est conquise, l'infirmerie ne l'est pas ; il faut s'emparer de la *Grande-Marine ;* mais pour descendre à la position inférieure, le danger est le même que pour arriver à la position supérieure. Il n'y a d'autre communication entre la partie haute et la partie basse qu'un escalier de cinq cent quatre-vingts marches, chacune haute d'une coudée, où il ne peut passer qu'un homme de front, et qui

est battu par douze pièces de trente-six, à petite portée. L'intrépide Lamarque donne l'exemple ; sa troupe le suit ; la *Grande-Marine* est emportée : il s'y fortifie, reçoit des munitions, et le 17 octobre, malgré des renforts arrivés et d'autres attendus, les assiégés qui voient tomber en brèche leurs murailles, et faire les préparatifs d'un assaut général, rendent la place, les forts, abandonnent l'artillerie, les vivres et les munitions. Sir Hudson Lowe avait alors un général français à combattre, et non pas à garder. Salicetti, ministre à Naples, vint à Caprée, d'où il écrivit : « J'ai trouvé ici les Français, mais je ne peux pas croire qu'ils y soient entrés. »

Le célèbre médecin Corvisart était le fils d'un procureur, amateur de tableaux, qui consumait une médiocre fortune à acheter de médiocres peintures. Destiné à son étude, son fils devint médecin malgré lui. Nous ne suivrons pas cet honorable savant dans les détails de sa glorieuse vie ; nous voulons seulement raconter un trait assez singulier. Quelque temps avant la révolution les médecins quittaient pour la plupart leur ancien costume. Corvisart garda long-temps la robe de docteur, mais il adopta le premier l'usage des cheveux à la Titus. Or, lorsque madame Necker, qui aimait pourtant si fort les innovations, fonda un hôpital, elle n'osa y donner une place à Corvisart, parce qu'il n'avait point la grande perruque doctorale.

Jean Sobieski, roi de Pologne, attribua le gain de la fameuse bataille de Vienne à la présence d'un aigle et d'un pigeon blanc au-devant de ses soldats. Ses revers momentanés tinrent, selon lui, à la rencontre d'un chien noir sans oreilles.

Delille ne laissait jamais lire ses vers inédits. Il les déclamait et craignait cependant encore qu'on

ne les retînt, qu'on ne les copiât, et qu'un plagiaire ne s'en enrichît. Un jour, la baronne Dubourg, son amie, femme très aimable, voulut lui faire la petite malice d'en écrire quelques uns tandis qu'il les récitait. A cet effet, elle prit une plume de corbeau très fine, et commença. Tout semblait réussir à son gré, lorsque le malin poète entendant le léger frottement de cette plume sur le papier, s'arrête et s'écrie :

Et tandis que je lis mes chefs-d'œuvre divers,
Le corbeau devient pie, et me vole mes vers.

A l'époque où le magnétisme animal, à sa naissance, excitait le plus vif enthousiasme, un jeune seigneur, allant à Versailles pour se rendre au bal de la reine, rencontre sur la route un homme couché sur un brancard. Tout à coup saisi du désir de le soulager, et ne voulant pas perdre l'occasion de sauver peut-être un infortuné, il fait arrêter sa voiture, ainsi que les hommes qui portaient le brancard. La pluie tombait par torrens; le jeune disciple de Mesmer était en costume de bal, vêtu d'un léger habit de soie; mais rien ne peut refroidir son zèle. Il descend de voiture, interroge vainement les porteurs sur l'état du malade; l'étonnement les rend muets. Lui, sans attendre plus long-temps une réponse, se penche sur le corps du patient, lui prend les mains, lui touche la poitrine et le magnétise vainement, mais avec une ferveur sans égale. Enfin, ayant répété sans succès cette épreuve : « Quelle est donc, dit-il vivement, la maladie de ce pauvre homme ? — Malade, lui ! répondirent les porteurs surpris : il n'est plus malade, car depuis trois heures il est mort. » Le magnétiseur déconcerté remonta tristement dans sa voiture.

M. de Ségur était, à la même époque, un des

partisans du magnétisme, et la reine se plut un jour à lui raconter tous les traits, tous les calembourgs qui pleuvaient sur les sectateurs de Mesmer. Vainement il voulut discuter; elle ne s'y prêta point, et lui dit seulement : « Comment voulez-vous qu'on écoute vos folies, lorsque sept commissaires de l'Académie des Sciences ont déclaré que le magnétisme n'est que le produit d'une imagination exaltée ? — Madame, lui répondit M. de Ségur un peu piqué, je respecte ce docte arrêt; mais comme des vétérinaires ont magnétisé des chevaux, et ont produit sur eux des effets qu'ils attestent, je voudrais, pour m'éclairer, savoir si ce sont les chevaux qui ont trop d'imagination, ou si ce sont les savans qui en ont manqué. »

Un seigneur très dérangé vint un jour trouver M. Laborde, banquier de la cour, et lui dit : « Monsieur de Laborde, vous allez être bien étonné de ce que n'ayant pas l'honneur de vous connaître, je vienne vous prier de me prêter cent louis. — Monsieur, lui répondit-il, vous allez être bien plus étonné encore de ce que moi, ayant l'honneur de vous connaître, je vous les prête. »

Krahe, premier inspecteur de la galerie de Dusseldorf, fut abordé un jour par un jeune homme assez simplement mis, qui lui offrit à acheter un cahier de dessins. Krahe l'ouvre, et, surpris d'y trouver les germes d'un grand talent, demande le nom de l'auteur. Le jeune Schmitz se nomme, et ajoute qu'il pourrait mieux faire s'il n'était obligé pour vivre de travailler au métier de boulanger chez son père, et de ne se livrer au dessin que les jours de fête. Krahe l'invite à venir chez lui le lendemain. Il avait eu le temps d'examiner plus attentivement les essais du jeune boulanger; il le retint, le logea chez lui, et le traita comme son propre fils. Sous les auspices de Krahe, le jeune

Schmitz joignit à l'étude du dessin celle de la géométrie et de l'histoire ; et après avoir acquis quelques connaissances élémentaires, il fut envoyé par son protecteur à Paris, pour se perfectionner dans le dessin auprès du célèbre Wille. Celui-ci l'accueillit avec affection, développa ses talens, et le renvoya à son bienfaiteur. Les progrès de Schmitz avaient été prodigieux, et Krahe n'eut pas de peine à le placer dans la galerie de Dusseldorf, où il lui confia des travaux qui demandaient une main habile. Soutenu dans son assiduité au travail par deux puissans mobiles, la reconnaissance et l'amour, Schmitz ne fréquenta, pendant deux ans, que la maison de Krahe. Il y fut si vivement affecté un jour par les apprêts d'une fête qui devait être donnée pour célébrer le mariage d'Henriette Krahe, fille aînée de son protecteur, dont il était devenu passionnément amoureux, qu'il tomba dangereusement malade et fut alité pendant près de quatre mois. Dans le cours de sa maladie, il en découvrit la cause à Krahe; et le projet de mariage ne s'étant pas réalisé, celui-ci résolut de faire cesser les peines de son élève, et se rendit chez lui avec sa fille pour lui annoncer sa détermination. Mais quel fut l'étonnement de Krahe, lorsque le lendemain il apprit que Schmitz était parti pour Munich avec toutes ses planches et tous ses dessins. Huit jours s'écoulèrent sans qu'il fût possible d'apprendre les motifs de cette fuite. Mais Schmitz revient, se jette dans les bras de Krahe, et s'écrie : « A présent je suis digne de Henriette ; j'ai enfin quelques revenus. » Un voyage à Munich avait produit ce changement dans sa fortune. Il s'y était jeté aux pieds de l'électeur, et lui ayant exposé sa situation, il en avait obtenu une pension de six cents florins, en considération de sa reconnaissance envers son bienfaiteur et de ses talens.

Un officier de la garnison de Toulon conduisait à la municipalité d'Hyères (Var) sa future, très bien parée, et encore mieux dotée. En montant les escaliers, la jeune personne, un peu troublée, mit le pied sur sa robe, et la déchira. Le fiancé, croyant sans doute parler à un soldat de sa compagnie, l'apostropha, en lui disant : « *Parbleu ! il faut que vous soyiez bien bûche.* « La demoiselle, confuse, garda le silence ; mais lorsque l'officier public en vint aux questions d'usage, elle répondit un *non* très prononcé, ne voulant pas, assura-t-elle, que monsieur prît une *bûche* pour compagne.

Turenne craignait les revenans ; il prétendait en avoir vu à Chaillot, et tremblait à la rencontre d'un clou rouillé.

Un jour, le grand Frédéric, voyant venir son médecin, lui dit : « Parlons franchement, docteur, combien avez-vous tué d'hommes dans votre vie ? — Sire, répondit le médecin, à peu près trois cent mille de moins que votre majesté. »

Louis XIV venait de disgracier Fouquet ; Pélisson, coupable d'avoir eu des relations avec lui, et de n'avoir pas voulu le trahir, fut mis à la Bastille.

Du triste Pélisson pour combler la misère,
On avait retranché de son toit solitaire
Ses livres, ses travaux, et l'art consolateur
Qui confie au papier les sentimens du cœur.
Déjà dans les langueurs de sa mélancolie,
Il sentait par degrés s'approcher la folie.
Pour tromper ses chagrins il invente un secret,
Frivole en apparence, et puissant en effet.
Des milliers de ces dards, dont les pointes légères
Fixent le lin flottant sur le sein des bergères,
Jetés sur ses lambris, ramassés tour à tour,
Trompaient dans sa prison les longs ennuis du jour.

Mais bientôt ce vain jeu ne fut qu'un soin pénible ;
L'être qui sent lui seul console un cœur sensible.
  Au défaut des humains souvent des animaux,
De l'homme abandonné consolèrent les maux,
Et l'oiseau qui fredonne et le chien qui caresse,
Quelquefois ont suffi pour charmer sa tristesse.
L'infortune n'est pas difficile en amis;
Pélisson l'éprouva. Dans ces lieux ennemis,
Un insecte aux longs bras, de qui les doigts agiles
Tapissaient ces vieux murs de leurs toiles fragiles,
Frappe ses yeux soudain. Que ne peut le malheur?
Voilà son compagnon et son consolateur!
Il l'aime ; il suit de l'œil les réseaux qu'il déploie;
Lui-même il va chercher, il lui porte sa proie.
Il l'appelle; il accourt, et jusque dans sa main
L'animal familier vient chercher son festin.
Pour prix de son secours il charme sa souffrance.
Il ne s'informe pas, dans sa reconnaissance,
Si de ce malheureux caché dans sa prison
Le soin intéressé naît de son abandon :
Trop de raisonnement mène à l'ingratitude.
Son instinct fut plus juste; et dans leur solitude,
Défiant et barreaux, et grilles et verroux,
Nos deux reclus entre eux rendaient leur sort plus
    doux.
Lorsque de la vengeance, implacable ministre,
Un geôlier au cœur dur, au visage sinistre,
Indigné du plaisir que goûte un malheureux,
Foule aux pieds son amie et l'écrase à ses yeux.
L'insecte était sensible, et l'homme était barbare!
Ah! tigre impitoyable et digne du Tartare,
Digne de présider au tourment du pervers,
Va, Mégère t'attend au cachot des enfers!
Et toi de qui Pallas punit la hardiesse,
Mais à qui ton bienfait a rendu sa noblesse,
Dont peut-être l'instinct, dans ce mortel chéri,
Devinait des beaux-arts l'illustre favori;
Arachné! si mes vers vivent dans ta mémoire,
Ton nom de Pélisson partagera la gloire.
On dira ton bienfait, ses vertus, ses malheurs,
Et ton sort avec lui partagera nos pleurs. DELILLE.

REPARTIES.

Lorsque Jean Bart fut présenté à Versailles, Louis XIV lui dit qu'il venait de le nommer chef d'escadre : « Vous avez bien fait, sire, répondit-il. » Les courtisans se mirent à rire : « Messieurs, leur dit le monarque, cette réponse est d'un homme qui connaît sa valeur. »

Un personnage peu connu vint demeurer à l'Estrapade, au coin de la rue du Cheval-Vert, et fit beaucoup de bruit plusieurs jours, tant à la cour qu'à la ville. *Voilà comme on est en France*, dit l'abbé Lattaignant, *pour être porté aux nues, il n'est rien tel que d'en tomber.*

Le célèbre médecin Hallé ne prenait jamais rien aux ecclésiastiques. « S'ils sont pauvres, disait-il, je ne dois pas augmenter leur gêne; et s'ils sont riches, leur superflu est le patrimoine de l'indigent. »

Lors de la première guerre de Louis XIV contre les Hollandais, en 1670, ce qui avança la ruine de ces républicains, fut d'avoir vendu au marquis de Bentheim, gagné par Louvois, des provisions à leurs ennemis. Le prince Maurice réprimandait un jour un négociant batave, sur ce commerce anti-patriotique. « Monseigneur, répondit ce dernier, si on pouvait par mer faire quelque commerce avec l'enfer, je hasarderais d'y aller brûler mes voiles. »

L'économie était le grand principe de M. Turgot, ministre de Louis XVI, et ses réductions nombreuses indisposaient la noblesse ainsi que le clergé. Une parente de ce ministre demandant à un évêque si l'on ne pouvait pas faire ses Pâques et le jubilé en même temps. « Madame, lui répondit le prélat, nous sommes dans un temps d'économie, je crois qu'on peut faire encore celle-là »

Pendant les dernières années du règne de Louis XV, il semblait qu'on eût perdu à la cour tout sentiment de dignité. Peu de seigneurs se préservèrent de la contagion générale. M. le maréchal de Brissac était un de ces derniers. On le plaisantait sur la rigidité de ses principes d'honneur; on trouvait étrange qu'il se fâchât parce qu'on le croyait, comme tant d'autres, exposé aux disgrâces de l'hymen. Louis XV, qui était présent, et qui riait de sa colère, lui dit : « Allons, M. de Brissac, ne vous fâchez point, c'est un petit malheur, ayez bon courage. — Sire, répondit le maréchal, j'ai toutes les espèces de courage, excepté celui de la honte. »

En sortant de la chambre de Louis XV, mort, le duc de Villequier, premier gentilhomme de la chambre d'année, enjoignit à M. Andouillé, premier chirurgien du roi, d'ouvrir le corps et de l'embaumer. Celui-ci devait nécessairement en mourir, car les restes du roi étaient pestiférés. « Je suis prêt, répliqua Andouillé; mais pendant que j'opérerai, selon le devoir de votre charge, vous tiendrez la tête. » Le duc s'en alla sans mot dire, et le corps ne fut ni ouvert ni embaumé.

En 1814, pendant la campagne champenoise, Napoléon entra subitement chez un curé de village, qu'il trouva brûlant du café. « Comment, lui dit-il, vous faites usage d'une marchandise prohibée! — Aussi voyez-vous, Sire, que je la brûle, » repartit le curé.

Un bourgeois, étant à sa maison de campagne, se promenait dans le jardin pendant l'ardeur du soleil; son jardinier, qui ne l'attendait pas si tôt, s'était endormi sous des arbres fruitiers. Il va le trouver tout en colère. « Comment, coquin, lui dit-il, tu dors au lieu de travailler? Tu n'es pas

digne que le soleil t'éclaire. — C'est aussi pour cette raison, lui dit le jardinier en se frottant les yeux, que je me suis mis à l'ombre. »

Une maîtresse, qui était à dîner, gronda sa servante de ce qu'elle n'avait pas employé assez de beurre. Cette fille, pour s'excuser, apporta un petit chat dans sa main, et dit qu'elle venait de le prendre sur le fait, achevant de manger les deux livres de beurre qui restaient. La maîtresse prit aussitôt le chat, le mit sur des balances : il ne pesait qu'une livre et demie.

Une famille d'une des provinces d'Angleterre se rendit à Londres, avec l'intention de se faire peindre. Elle s'adressa, dans cette vue, à John Reynolds, et lui recommanda surtout de donner ses soins au portrait du jeune écuyer, attendu qu'il était ce que ses parens avaient de plus cher. Malgré la gaucherie campagnarde de l'enfant, l'œil de l'artiste démêla dans sa physionomie un caractère noble que l'usage du monde ferait bientôt ressortir. Il fit son portrait en conséquence. Au lieu de le représenter avec un regard indécis, un sourire niais, il lui donna l'expression d'une âme élevée, et fit percer une étincelle de génie à travers la rudesse de ses traits. L'ouvrage achevé, la mère et le reste des parens le désapprouvèrent tous d'une voix. « Comment donc, leur dit brusquement le peintre indigné, vous m'amenez un sot ; j'en fais un homme d'esprit, et personne de vous ne consent à le reconnaître ? »

Le duc d'Aiguillon commandait en Bretagne, lorsqu'en 1758 les Anglais descendirent à Saint-Cast, et il était à la tête du corps de troupes qui les obligea à se rembarquer avec perte. Pendant l'action, il se tint dans un moulin qui était à portée du champ de bataille. De retour à Rennes, ses

partisans ne cessaient d'exalter sa conduite et sa valeur dans la journée de Saint-Cast ; ils criaient aux oreilles de tout le monde que leur héros s'était couvert de gloire, etc. « *Dites de farine*, » répondit M. de La Chalotais : cette épigramme fut rapportée. Depuis ce moment le duc ne cessa de persécuter ce magistrat respectable, dont il ne dépendit pas de lui de voir tomber la tête sur un échafaud. De là les troubles de Bretagne et la destruction des Parlemens; voilà bien de grands événemens pour de petites causes.

On sait que le duc d'Aiguillon fut soupçonné d'avoir voulu faire empoisonner M. de La Chalotais. Le comte de Lauraguais disait à ce sujet : « Il est affreux d'imputer ce crime au duc d'Aiguillon; j'ai des preuves certaines du contraire, et je le défendrai sur cet objet envers et contre tous; mais si l'on disait qu'il a fait empoisonner tels, tels et tels, etc. Oh ! cela est vrai, par exemple; et je passe condamnation, car il faut être juste... »

Le duc, après avoir reçu du chancelier les services les plus essentiels, lui en rendit de fort mauvais; ceci rappelle une anecdote assez singulière. Le chancelier causant un jour de M. d'Aiguillon, avec un prince aussi recommandable par sa haute naissance que par son mérite personnel, lui dit : « C'est un coquin que j'ai sauvé de la roue. — Parbleu, monsieur, lui repartit le prince, ce n'est pas ce que vous avez fait de mieux dans votre vie... »

Lady Backiviker, à qui on rapportait que son mari faisait la cour à plusieurs jolies femmes, répondit assez délicatement : « Il m'est indifférent que mon mari promène son cœur toute la journée, pourvu qu'il me le rapporte le soir. »

Catherine de Rohan répondit un jour à Henri IV,

qui sentait de l'amour pour elle : « J'ai trop peu de biens pour être votre femme, et trop de sentimens pour être votre maîtresse. »

Louis XIII supportant avec beaucoup de patience une harangue ennuyeuse, à la porte d'une petite ville, Bautru, qui s'imaginait faire plaisir au roi en interrompant l'orateur, lui demanda de quel prix étaient les ânes de son pays. L'orateur l'ayant regardé depuis les pieds jusqu'à la tête, lui dit : « Quand ils sont de votre taille et de votre poil, ils valent dix écus. » Le roi fut dédommagé par cette repartie de l'ennui de sa harangue.

Quelques personnes prétendaient qu'Alzire n'était pas de Voltaire. « Je le souhaiterais, dit un amateur éclairé. — Eh! pourquoi, lui demanda-t-on? — C'est, répondit-il, que nous aurions un bon poète de plus. »

Le peuple se portant en foule pour voir passer Cromwell, un de ses courtisans l'en fit apercevoir. « Ce n'est rien, répondit-il; il y en aurait bien davantage si l'on me conduisait à l'échafaud. »

Une jeune personne se querellait avec une vieille; celle-ci l'appela catin; la jeune lui riposta, en l'appelant vieille sorcière. « Tu trouves donc, reprit la vieille, que j'ai raison. »

Un fanfaron, qui n'était rien moins que brave, eut des coups de bâton, et les souffrait patiemment pour ne pas s'attirer un plus grand malheur. A quelques jours de là, il rencontra un poète qui lui avait lancé quelques épigrammes, et dit qu'il lui donnerait cent coups de bâton. « Parbleu, lui repartit le poète, il vous est bien facile de les donner, car vous les avez reçus depuis quatre jours. »

Foulques de Neuilly, prêtre célèbre en son

temps, vint dire d'un style de prophète à Richard, roi d'Angleterre, qu'il avait trois filles à marier, que s'il ne les mariait bientôt, Dieu l'en punirait sévèrement. « Vous êtes un faux prophète, répondit le roi, je n'ai point de fille. — Pardonnez-moi, Sire, répliqua le prêtre, Votre Majesté en a trois; l'ambition, l'avarice et la luxure. Défaites-vous-en au plus tôt, autrement craignez qu'elles ne vous attirent un grand malheur. — Marions-les donc, reprit le roi d'un air moqueur. Je donne mon ambition aux templiers, mon avarice aux moines, et ma luxure aux prélats. »

Pope avait critiqué les femmes dans une de ses épîtres satiriques. Une lady lui en fit des reproches; elle avait été une des plus belles et des plus vertueuses personnes de Londres, et menait dans sa vieillesse une vie fort retirée. « M. Pope, lui dit-elle, puis-je croire que vous pensez cela de moi et de plusieurs dames qui me ressemblent? — Quand j'ai parlé de toutes les femmes, répondit l'auteur de la *Boucle enlevée*, je n'ai pu parler de vous, madame, qui étiez un ange dans votre jeunesse, et qui êtes une sainte à présent. — Ah! vous autres beaux esprits, répliqua la dame, voilà comme vous êtes, vous divinisez les objets ou vous les foulez aux pieds. »

Deux cardinaux reprochaient à Raphaël d'avoir, dans un grand tableau, peint les visages de Saint-Pierre et de Saint-Paul trop rouges. « Messeigneurs, leur répondit cet artiste, offensé de la critique, n'en soyez pas étonnés; je les ai peints ainsi qu'ils sont au ciel. Cette rougeur leur vient de la honte qu'ils ont de voir l'Eglise aussi mal gouvernée. »

A Raucoux, avant que le régiment d'Auvergne attaquât, l'aumônier faisait une exhortation trop longue pour le moment. M. de Chamouroux, lieu-

tenant-colonel, s'impatienta : « Soldats, dit-il, M. l'abbé veut dire qu'il n'y a pas de salut pour les lâches; vive le roi ! » et il fit marcher sa troupe en avant.

Un homme disait, à la représentation d'une pièce nouvelle, « voilà une allusion punissable. — Très punissable, lui dit son voisin; mais c'est vous qui l'avez faite. »

Un galant homme s'était fait un principe de ne jamais convenir du tort de ses amis; quelqu'un lui en demanda la raison : « Si j'avouais, répondit-il, que mon ami est borgne, on le croirait aveugle. »

Frédéric II, passant un jour par Potsdam devant la porte d'un boulanger, le voit disputer avec un paysan. Il demande ce que c'est. On lui dit que le boulanger veut payer en six fenins (monnaie qu'on ne recevait à aucune caisse royale) du blé qu'il a acheté du paysan. Le roi s'avance : « Pourquoi ne veux-tu pas prendre cette monnaie ? » Le paysan regarde le monarque, et lui répond avec humeur : « La prends-tu, toi ? » Frédéric passa son chemin sans répondre un seul mot.

Un religieux d'Amiens accusa son prieur auprès de l'évêque de cette ville, de faire entrer la *Gazette ecclésiastique* dans le couvent. Le prieur se défendit, en accusant à son tour le délateur de libertinage et de mauvaise conduite; cela lui attira des reproches de la part du vertueux d'Orléans de La Motte. « Je vous plains, mon révérend père, dit le prélat, d'être à la tête d'une maison où ceux qui ont des mœurs n'ont pas de foi, et ceux qui ont de la foi n'ont pas de mœurs. »

Dans l'éloge de M. Duhamel, lu à la séance publique de l'Académie des Sciences, par M. Con-

dorcet, on trouve sur ce savant l'anecdote suivante.

Un jour qu'un jeune officier, cherchant peut-être à l'embarrasser, lui fit une question : « Je n'en sais rien, fut la réponse modeste du philosophe. — A quoi sert donc d'être de l'Académie », dit le militaire présomptueux ? Un instant après, interrogé lui-même, il se répandit dans des réponses vagues qui décelaient son ignorance. « Monsieur, reprit alors M. Duhamel, vous voyez à quoi sert d'être de l'Académie; c'est à ne parler que de ce que l'on sait. »

Une religieuse de l'abbaye de Moret passait pour être fille de Louis XIV, qui lui avait donné vingt mille écus de dot en la plaçant dans ce couvent. L'opinion qu'elle avait de sa naissance lui inspirait un orgueil dont ses supérieures se plaignirent. Madame de Maintenon, dans un voyage de Fontainebleau, alla au couvent de Moret; et voulant inspirer plus de modestie à cette religieuse, elle fit ce qu'elle put pour lui ôter l'idée qui nourrissait sa fierté. « Madame, lui répondit celle-ci, la peine que vous prenez de venir ici exprès me dire que je ne suis pas la fille du roi me persuade que je la suis. »

Albert, duc d'Autriche, eut de longues guerres avec les Bohémiens, avant que d'être empereur. Un jour qu'on lui demandait à qui il voulait donner le commandement de son armée : « Si vous voulez, dit-il, un autre chef que moi, vous n'avez que faire de m'appeler duc d'Autriche. »

Madame la marquise de Fleury a long-temps étonné la cour par la franchise et la hardiesse de ses reparties. Louis XV parlant devant elle du roi de Danemarck, qui était venu faire un voyage en France, elle demanda à Sa Majesté si ce monarque

était bien riche. Le roi lui répondit que les finances de ce royaume avaient été long-temps dérangées, mais que ce prince avait à présent un excellent ministre qui avait bien réglé ses affaires, et les avait remises en parfait état. « Ah! Sire, repartit cette dame, vous devriez bien lui débaucher ce ministre-là. »

Etant à souper chez M. le duc de Choiseul, on servit un superbe globe en sucre, représentant l'Europe, avec la désignation de tous les royaumes. Le ministre demanda à madame de Fleury quelle partie elle voulait? « Donnez-moi la France, M. le duc, répondit-elle; autant vaut que ce soit moi qui la mange qu'un autre. »

Franklin racontait quelquefois que lorsqu'il était imprimeur à Philadelphie, un de ses ouvriers, bon travailleur, ne commençait jamais sa semaine que le mercredi. « Francis, lui dit un jour l'imprimeur philosophe, vous ne pensez donc pas à l'avenir. Si vous vouliez travailler avec plus d'assiduité, vous pourriez faire quelque réserve, et vous ménager du repos dans un âge plus avancé. » L'ouvrier lui répondit : « J'ai fait mon calcul; j'ai un oncle droguiste dans Cheapside (c'est un quartier de Londres), qui vient de s'établir avec la résolution de travailler vingt ans, jusqu'à ce qu'il ait gagné quatre mille livres sterlings; après quoi il se propose de vivre en gentilhomme. Il veut se faire gentilhomme en gros, moi je le serai en détail, et j'aime mieux l'être, et ne rien faire la moitié de la semaine, pendant vingt ans, que d'avoir la semaine entière dans vingt ans d'ici. »

Il visitait un jour les manufactures à Norwich. Un gros fabricant le promenait dans ses ateliers, en lui disant : « Voilà des étoffes pour l'Italie, en voilà pour l'Allemagne; celles-ci sont pour les îles de l'Amérique et celles-là pour le continent.

Pendant cet étalage, Franklin observait que les ouvriers étaient à demi nus ou couverts d'habits tout déchirés. Il se retourne vers son guide et lui demande : « Est-ce que vous n'avez point de manufactures pour Norwich. »

Avant la paix de 1783, parlant de la corruption du parlement d'Angleterre, Franklin disait que si les Etats-Unis eussent voulu lui donner, avant la guerre, le quart de ce qu'elle leur avait coûté, il se serait tenu assuré d'acheter des Anglais eux-mêmes l'indépendance à ce prix.

Le bouffon de la reine Elisabeth ayant été longtemps sans oser paraître devant elle, à cause de ses paroles hardies, eut enfin la permission de se présenter. Cette princesse lui dit : « Eh bien ! venez-vous encore nous reprocher nos fautes ? — Non, madame, répondit le bouffon ; ce n'est pas ma coutume de discourir des choses dont toute la ville parle. »

La duchesse de Fronsac félicitait le maréchal duc de Richelieu sur son bon état ; elle lui dit : « Je vous trouve un visage charmant. — Ah, madame ! répliqua-t-il, vous me prenez pour un miroir. »

Madame la comtesse Dubarri ayant rencontré le duc de Nivernois, un des protestans, au lit de justice, l'avait arrêté et lui avait dit : « M. le duc, il faut espérer que vous vous départirez de votre opposition ; car vous l'avez entendu, le roi a dit qu'il ne changerait jamais... — Oui, madame ; mais il vous regardait. »

Lord Chersterfield étant à la cour fut interpellé par une dame qui lui demandait s'il ne trouvait pas que sa figure fût fraîche et jolie. « Vraiment, répondit le lord, je ne suis point connaisseur en peinture. »

Mademoiselle Clairon, étant condamnée à se rendre en prison pour avoir manqué au public, a déclaré qu'elle était soumise aux ordres du roi; que ses biens, sa personne, sa vie en dépendait, mais que son honneur resterait intact, et que le roi lui-même n'y pouvait rien : « Vous avez bien raison, mademoiselle, a répliqué l'exempt : où il n'y a rien le roi perd ses droits. »

M. de Crébillon étant allé chez le roi, sa majesté l'a reçu avec bonté; et dans le courant de la conversation : « Vous êtes vieux, lui dit le roi; vous avez plus de quatre-vingts ans. — Non, Sire, lui répondit-il, c'est mon extrait baptistaire qui les a. »

Richard Cromwell, fils du célèbre protecteur qui fit trancher la tête à Charles Ier, dit, en voyant l'inscription du tombeau de Thomas Paw, qui n'eut d'autre mérite que celui de vivre sous dix rois. « Depuis quand, à Westminster, mesure-t-on la vie à l'aune ? » Le doyen de l'église, à qui s'adressait cette question, répondit sans s'émouvoir : « Depuis que votre père a rendu la vie si courte. »

Un gentilhomme aragonais ayant, à la cour de Philippe II, une affaire importante, s'y rendit et s'adressa aux ministres, qui le traînèrent de semaine en semaine, et de mois en mois. Enfin, sa patience et sa bourse étant épuisées, il s'adressa directement au roi, l'attendit lorsqu'il allait à la messe, et s'étant mis en posture de suppliant, lui dit son affaire en très peu de mots. Philippe lui dit encore plus laconiquement que cela était impossible. Le gentilhomme lui rendit grâces de cette favorable réponse. « Comprenez bien mes paroles, lui dit le roi; je ne puis faire ce que vous demandez. — C'est justement de cela, répliqua le gentilhomme, que je remercie votre majesté. Les mi-

nistres m'ont amusé long-temps avec de vaines paroles, et m'ont fait malheureusement dépenser tout ce que j'avais, et votre majesté m'expédie en deux paroles. » Il avait raison, car c'est gagner que de perdre une fausse espérance.

L'empereur Rodolphe II ayant ouï dire qu'il y avait en Bourgogne un chimiste qui passait pour être réellement un adepte, envoya un homme de confiance pour l'engager à le venir trouver à Pragne. L'émissaire n'épargna ni persuasion ni promesses pour s'acquitter de sa commission ; mais le Bourguignon fut inébranlable, et se tint constamment à cette réponse : « Ou je suis adepte ou je ne le suis pas ; si je le suis, je n'ai pas besoin de l'empereur ; et si je ne le suis pas, l'empereur n'a que faire de moi. »

Le pape Pie V était d'une humeur austère. On vint lui dire que le peuple romain, prévenu de sa grande sévérité, marquait plus de tristesse que de joie de son exaltation. « Laissez-le faire, répondit-il ; je me conduirai de manière, si Dieu m'en fait la grâce, que ce peuple marquera encore plus de tristesse quand je mourrai. »

M. de Voltaire avait écrit à madame de Maurepas : « Si jamais M. Turgot cesse d'être ministre, je me ferai moine. » Depuis que ce ministre a été remercié, et remplacé par M. de Cluni, madame de Maurepas n'a pas manqué de sommer M. de Voltaire de sa parole ; et il s'en est tiré par ce bon mot : « Oui, madame, je me fais moine, et de l'ordre de Cluni. » Il y a en France une congrégation de Bénédictins sous ce nom, que porte le nouveau contrôleur-général.

Une princesse demandait un jour à Clément XIV s'il n'avait rien à craindre de l'indiscrétion de ses

secrétaires : « Non, répondit-il ; j'en ai cependant trois, en montrant ses trois doigts. »

M. Oghières, riche banquier de Paris, ayant été chargé de faire composer une marche pour un des régimens de Charles XII, s'adressa au musicien Mouret. La marche fut exécutée chez le banquier, en présence de ses amis, tous grands connaisseurs. La musique fut trouvée détestable. Mouret remporta sa marche, et l'inséra dans un opéra qu'il fit jouer. M. Oghières et ses amis allèrent à cet opéra : la marche fut très applaudie. « Eh voilà ce que nous voulions : dirent-ils à Mouret ! que ne nous donniez-vous une pièce dans ce goût-là ? — Messieurs, c'est la même ; mais le parterre ne vous avait pas encore donné l'exemple d'en jouir. »

Avant que madame de Béthune plaidât elle-même sa cause au Parlement, au défaut de son zélé défenseur, ce qu'elle a déjà fait deux fois avec applaudissement, et fera encore au premier jour, M. le maréchal de Broglie, son adversaire, rencontra M. Linguet dans une des salles du palais, et l'apostropha ainsi : « Mons Linguet, je me doute bien que madame de Béthune sera votre écho, et répétera la leçon que vous lui aurez faite : songez à la faire parler comme madame de Béthune doit parler, et non comme mons Linguet se donne quelquefois les airs de le faire, autrement vous aurez affaire à moi. — M. le maréchal, répondit l'avocat avec un air simple, le Français a depuis long-temps appris de vous à ne pas craindre son ennemi. » Pouvait-on envelopper plus adroitement un propos piquant du manteau d'un compliment très flatteur ?

Santeuil disputait vivement avec le prince de

Condé sur des ouvrages de littérature. « Sais-tu, lui dit ce dernier en colère, que je suis prince du sang ! — Oui, monseigneur, lui répondit Santeuil, je le sais bien ; mais pour moi je suis prince du bon sens. »

Le grand Condé fut obligé de lever le siége de Lérida. Un jour qu'il était au spectacle dans sa loge, un particulier qui était assis au parterre dit un bon mot dirigé contre ce prince, qui l'entendit, et s'écria aussitôt : « Qu'on arrête cet homme-là ! — Ah ! lui répondit le particulier, je m'appelle Lérida : on ne me prend pas » ; et il se sauva sur-le-champ.

Le roi de Prusse venait de recevoir la nouvelle de la prise de Port-Mahon par les Français, lorsque M. Mitchel, envoyé d'Angleterre, qui l'ignorait, entra chez le prince. « Eh bien, lui dit le roi, voilà qui va mal pour votre nation, Mahon est pris. — C'est un grand revers, répond l'envoyé ; mais j'espère qu'avec l'aide de Dieu nous nous en tirerons. — Ah, ah ! je ne vous connaissais pas cet allié-là. — Sire, c'est le seul auquel nous ne payions pas de subsides. — Aussi, voyez-vous comme il vous sert », reprend le roi en terminant la conversation.

On parlait, dans une société de beaux-esprits, d'une devise pour mettre sous le buste de Franklin. Feutry, qui était de la compagnie, dit qu'il ne fallait que trois lettres, et qu'il les avait trouvées. Quelqu'un affecta malignement de prendre cela en mauvaise part, et dit : « Vous voulez faire une épigramme ? — Moi ! répondit Feutry avec sa franchise ordinaire, si c'était pour vous, monsieur le mauvais plaisant, ce serait du français ; mais pour Franklin, c'est VIR. »

Un écolier voulant entrer en sixième, fut trouver le préfet pour être examiné; celui-ci, se promenant avec le petit bonhomme, lui dit : « Mon ami, dites en latin, *je suis un âne.* » L'enfant, passant derrière lui, répondit sur-le-champ : *Sequor asinum.*

Beaumarchais, qui s'était laissé malmener par le duc de Chaulne, sans se battre avec lui, reçut un défi de M. de La Blache, avec qui il était en procès; il lui répondit : « J'ai refusé mieux. »

Le comte de Soissons, qui avait la barbe rousse, étant à sa maison de campagne, où Henri IV était venu pour une partie de chasse, demanda, en présence du roi, à son jardinier qu'il savait être eunuque, pourquoi il n'avait pas de barbe; le jardinier lui répondit : « Le bon Dieu, faisant la distribution des barbes, je suis venu lorsqu'il n'en restait plus que de rousses à donner : j'ai mieux aimé m'en passer. »

Un magistrat, parent de madame de La Sablière, lui disait avec gravité : « Quoi! toujours de l'amour et des amans! les bêtes n'ont du moins qu'une saison. — C'est que ce sont des bêtes », répondit madame de La Sablière.

Deux mousquetaires se battaient avec un égal avantage; l'un, plus adroit ou plus heureux, terrassa l'autre, et lui dit, en lui tenant l'épée sur la gorge, de demander la vie. Celui-ci répondit : « Vous êtes trop généreux pour me l'ôter, et moi trop généreux pour vous la demander. » Ces paroles firent tant d'impression sur le vainqueur, qu'il la lui accorda.

Un gentilhomme campagnard demandait au joyeux Andrew pourquoi il faisait le fou. « Par la même raison que vous le faites; par besoin : moi,

c'est par besoin d'argent, et vous par besoin d'esprit. »

Quelqu'un disait au cardinal de ***, que c'était un pas fort difficile à faire que la mort. « Mais non, lui répondit le cardinal; je vois que tout le monde s'en tire assez bien. »

Le comte d'Alais passant par Lyon, fut conduit au prévôt des marchands, qui était en même temps lieutenant de roi, et qui lui fit ces demandes : — Mon ami, que dit-on à Paris? — Des messes. — Mais, quel bruit? — Des charrettes. — Ce n'est pas là ce que je demande : quoi de nouveau? — Des pois verts. — Mon ami, ajouta le lieutenant, comment vous appelle-t-on? » Le comte lui répondit : « Des sots m'appellent mon ami, et à la cour on m'appelle le comte d'Alais. »

François Ier s'étant enfermé dans son cabinet avec l'empereur Charles-Quint, le fou de François Ier y entra malgré les ordres que le roi avait donnés de ne laisser entrer personne. « Que viens-tu faire ici? lui dit le roi. — Je viens, dit-il, dire à votre majesté que nous sommes trois fous; l'empereur, de se livrer entre vos mains après tous les sujets de mécontentement que vous en avez eus; vous, de ne pas profiter d'une si belle occasion; et moi, encore plus fou de venir vous le dire »; et il s'enfuit.

Le duc de Villars étant au spectacle, embarrassait son voisin des basques de son habit. Le voisin s'en plaignit. « Vous ne me connaissez donc pas? lui dit le duc. — Non, monsieur; je connaissais monsieur votre père. »

Un homme ayant eu querelle au spectacle avec un jeune seigneur, celui-ci le menaça de lui faire donner vingt coups de bâton par ses gens. « Mon-

sieur, lui dit le premier, je n'ai pas de gens ; mais si vous voulez sortir, j'aurai l'honneur de vous les donner moi-même. »

Le duc de Charolais, entrant un jour chez sa maîtresse, la surprit avec un homme. « Sortez, monsieur, dit-il avec hauteur à celui-ci. — Monseigneur, lui répondit le duc de Brissac, vos ancêtres auraient dit sortons. »

Louis XIV, s'entretenant avec madame la dauphine sur madame sa sœur, la grande duchesse de Toscane, qui était très belle : « Vous ne m'aviez pas dit, lui dit le roi, que vous aviez une sœur très belle. » Madame la dauphine répondit : « J'ai une sœur qui a pris toute la beauté de la famille, mais j'en ai tout le bonheur. »

Louis XIV disait un jour au duc de Bouillon : « On vous accuse de ne pas réciter exactement vos prières. — Sire, on me calomnie ; je ne passe pas un seul jour sans répéter plusieurs fois *Domine, salvum fac regem.* »

Une dame de province demandait à Fontenelle : « Qu'est-ce donc, monsieur, que ce fauteuil académique dont j'ai tant entendu parler ? — Madame, c'est un lit de repos où le bel-esprit sommeille. »

On sait que Pope était très petit et contrefait. Un jour que le jeune lord Hyde disputait avec lui sur un point de littérature, il lui dit d'un ton méprisant : « Vous voulez parler, et vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un point d'interrogation. — Pardonnez-moi, reprit le lord ; c'est une petite figure tortue et bossue, qui fait parfois des questions impertinentes.

Un jeune prince ayant froid à la chasse, dit au gouverneur qui l'accompagnait : « Donnez-moi mon

manteau. — Mon prince, les hommes de votre naissance ne doivent point s'exprimer à la première personne comme ceux d'un rang inférieur : lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes, ils se servent toujours du pluriel ; en conséquence, il fallait dire : donnez-nous notre manteau. » Quelques jours après, dans un violent accès de mal de dents, il se plaignait avec vivacité; mais se souvenant de la leçon qu'il avait reçue précédemment, il s'écriait : « Ah ! notre dent, notre dent ! — La mienne certainement, dit le gouverneur, ne me fait point souffrir. — Je vois bien, dit le prince d'assez mauvaise humeur, que le manteau est à nous, et le mal pour moi seul. »

La *Sémiramis* de Voltaire ne fut pas d'abord bien accueillie. En sortant de la première représentation, Voltaire rencontra Piron au foyer, et lui demanda ce qu'il pensait de cette tragédie. « Je pense, répondit Piron avec plus de malice que de franchise, que vous voudriez bien que je l'eusse faite. — Je vous estime assez pour cela », répliqua Voltaire.

Bourvalais, fermier-général, avait d'abord porté la livrée chez Thévenin, dont il devint le confrère. Bourvalais, devenu riche de quatre millions, eut une dispute avec son ancien maître. « Souviens-toi, lui dit celui-ci, que tu as été mon valet. — Cela est vrai, répondit Bourvalais ; mais si tu avais été le mien, tu le serais encore. »

Un jour le carrosse d'Helvétius fut arrêté dans une rue de Paris par une charrette chargée de bois, mais qui pouvait se détourner aisément et rendre la rue libre. L'auteur du *Livre de l'Esprit*, impatienté, traita de coquin le conducteur de la voiture. « Vous avez raison, lui dit le charretier, je suis un coquin, et vous un honnête homme ; car je suis à pied, et vous, vous êtes en carrosse.

— Mon ami, lui dit le philosophe, je vous demande pardon; mais vous venez de me donner une excellente leçon que je dois payer. Voilà six francs; mes gens vont vous aider à ranger votre charrette. »

Un prédicateur s'était beaucoup emporté à Versailles contre les vieux libertins. Après le sermon, Louis XV dit au maréchal de Richelieu : « M. le maréchal, il me semble que le prédicateur a jeté bien des pierres dans votre jardin. — Oui, sire; il en a même rejailli quelques unes dans le parc de Versailles. »

Un jour, au grand couvert, Louis XV ayant demandé des nouvelles de quelqu'un, on lui dit qu'il était mort. « Je le lui avais bien annoncé, dit le roi »; puis envisageant le cercle des courtisans qui l'entouraient, et fixant l'abbé de Broglie, il l'apostropha de ces mots : « A votre tour, l'abbé. » Ce seigneur hargneux, dur et colère, eut peine à se contenir; il lui répliqua : « Sire, votre majesté est allée hier à la chasse; il est venu un orage; elle a été mouillée comme les autres », et puis sortit bouillant de rage. « Voilà comme il est cet abbé Broglie, s'écria le roi; il se fâche toujours. »

Un auteur, fort maltraité par un journaliste, vint consulter Fontenelle, ou plutôt lui faire part de son ressentiment. « Je veux, s'écriait-il furieux, répondre à cet homme-là et pulvériser sa critique. Qu'en dites-vous, monsieur, ne me le conseillez-vous pas? — Oui, je vous le conseille », répondit Fontenelle d'un grand sang-froid. Puis notre littérateur offensé, de recommencer les mêmes questions, et de recevoir toujours la même réponse. Mais quand les premiers mouvemens furent passés, il lui vint une réflexion qu'il communiqua sur-le-champ à l'auteur des *Mondes*. « Monsieur, lui

dit-il, vous me conseillez donc décisivement de répondre ? Je me rappelle pourtant que vous-même avez suivi une méthode absolument opposée, puisque vous n'avez jamais répondu à aucune critique. — Oh, monsieur! repartit le philosophe, j'étais dans un cas bien différent : je n'ai jamais été aussi sûr que vous d'avoir raison. »

Richard Steele invita un jour à manger chez lui nombre de personnes de la première qualité. Les convives en arrivant furent surpris de la multitude de domestiques qui environnaient la table. Après le dîner, lorsque le vin et la gaîté eurent banni tout cérémonial, un d'eux demanda à Richard comment il pouvait soutenir, avec si peu de fortune, un nombre si prodigieux de laquais. Richard leur avoua, avec la plus grande franchise, que c'était un tas de coquins dont il voudrait bien qu'on le débarrassât. « Eh ! qui vous en empêche ? lui repartit le lord. — Une bagatelle, répondit-il ; c'est que ce sont autant de sergens qui se sont introduits chez moi une sentence à la main ; et ne pouvant les congédier, j'ai jugé à propos de leur endosser des habits de livrée, afin qu'ils puissent me faire honneur tant qu'ils resteront chez moi. » Ses amis rirent beaucoup de l'expédient, le déchargèrent de ces hôtes en payant ses dettes, et demandèrent à Richard sa parole qu'ils ne le trouveraient plus si bien monté en domestiques.

Le docteur Swift était autant renommé par la singularité de son caractère que par la beauté de son esprit. Il voyageait le plus souvent à pied, un livre à la main ; et quand il s'absorbait dans sa lecture, il marchait jusqu'à la nuit sans cesser de lire, et sans s'arrêter pour manger, ni pour se reposer. Un jour qu'il se rendait de Dublin à Waterford, à pied, suivant sa coutume, le bréviaire à la main, suivi d'un seul domestique, il fut rencon-

tré par un vieux seigneur irlandais dont la demeure était proche. Ce seigneur ne le connaissant pas, demanda par curiosité son nom à son domestique, qui le suivait à une certaine distance. Celui-ci, presque aussi original que son maître, ou qui l'était devenu en le servant, lui répondit : « C'est M. le doyen de Saint-Patrice, et je le sers pour mes péchés. — Mais où allez-vous à cette heure ? reprit le gentilhomme. — Tout droit au ciel sans nous détourner », reprit le domestique. Le gentilhomme étonné, lui dit qu'il ne pouvait le comprendre. Il répliqua sans s'émouvoir : « Rien de plus clair, cependant ; mon maître prie, et moi je suis à jeun. Où va-t-on, à votre avis, par le jeûne et la prière ? » Le vieux seigneur les détourna du chemin du ciel, en conduisant Swift à son château.

RÉPONSES REMARQUABLES.

Lorsqu'avant d'en venir contre le pape aux dernières extrémités, Napoléon voulut tenter sur lui un dernier effort, le militaire chargé de ses propositions força le passage, et pénétra insolemment jusqu'au Saint-Père. Il soupait ; deux plats de poisson composaient le service. Après l'avoir écouté, sa sainteté ne lui répondit que par ces mots : « Monsieur, un souverain qui n'a besoin pour vivre que d'un écu par jour, n'est pas un homme qu'on intimide aisément. »

L'ambassadeur d'Angleterre réclamait auprès de Louis XIV les protestans condamnés aux galères après la révocation de l'édit de Nantes. « Que dirait votre maître, répondit le roi, si je lui demandais la liberté des criminels de Botany-Bay ? — Sire, mon maître s'empresserait de les accorder à votre majesté, si elle les réclamait comme ses frères. »

Quelque temps avant le départ de Louis XVI,

le duc de Choiseul lui ayant dit combien il était à regretter d'avoir à faire quatre-vingt-dix lieues pour aller à Montmédi, au lieu de passer par la Flandre; il lui répondit avec chaleur : « Il faut bien que j'aille dans le commandement du seul officier-général qui soit resté à son poste, et qui ne m'ait pas abandonné. — Ah Dieu! sire, répliqua le duc, quel procès vous faites à l'émigration. »

Madame de Pompadour essaya d'apprivoiser Rousseau; mais une lettre qu'elle reçut de lui la dégoûta de renouveler ses avances. « C'est un hibou, dit-elle un jour à madame de Mirepoix. — J'en conviens, répondit la maréchale; mais c'est celui de Minerve: »

Lorsque Marmontel se présenta la première fois devant Voltaire, celui-ci le traita comme un fils : « Allons, dit-il, jeune homme, à quoi allez-vous travailler? — Hélas! je n'en sais rien, et c'est à vous à me le dire. — Le théâtre, mon ami, le théâtre est la plus belle des carrières. — Que ferai-je au théâtre? — Une bonne comédie, lui répondit-il d'un air résolu. — Eh! comment voulez-vous que je fasse des portraits, je ne connais pas les visages? »

Arnauld-Baculard assistait à l'un des soupers de Sans-Souci; tous les convives professaient l'athéisme; il se taisait. « Eh bien, Arnauld, dit Frédéric, quel est votre avis? — Sire, j'aime à croire à l'existence d'un être au-dessus des rois. » Je ne connais guère de réponse plus belle.

L'abbé, depuis le cardinal de Bernis, que Voltaire appelait la *bouquetière du Parnasse*, et que dans le monde on nommait *Babet*, du nom d'une jolie bouquetière de ce temps-là, sollicitait inutilement auprès de Boyer, évêque de Mirepoix, une

pension sur quelque abbaye. Celui-ci, qui faisait peu de cas des poésies galantes, et qui blâmait la vie joyeuse du solliciteur, lui dit un jour rudement : « Tant que je serai en place vous n'avez rien à espérer. » L'abbé répondit avec un sourire : « Monseigneur, j'attendrai. »

REPROCHES.

Marmontel ne savait à quoi attribuer le ressentiment que lui témoignaient le président Hénault et Moncrif. Madame Geoffrin fut chargée d'en pénétrer le motif, et revint toute courroucée : « Est-il possible, dit-elle, que vous passiez votre vie à vous faire des ennemis ! Moncrif est furieux. — De quoi, madame ? — Dans votre *livre de la poétique*, vous avez cité une de ses chansons, chanson de cinq couplets, et vous n'en avez mis que trois. — Je n'ai retranché que ceux qui faisaient répétition. — C'est de quoi il se plaint, que vous ayez voulu corriger son ouvrage. — Et le président, qu'a-t-il contre moi ? — Encore une chanson citée à faux ; il y a un O que vous avez retranché. — Un O ? — Eh oui, un O ; n'y a-t-il pas un vers qui dit :

Que d'attraits ! dieux ! qu'elle était belle !

et voilà la faute. Il fallait dire : ô dieux ! qu'elle était belle ! — Eh, madame ! le sens est le même. — Oui, mais il faut citer fidèlement ; puisque le président avait mis *ô dieux !* cela lui plaisait davantage : que vous avait-il fait pour lui ôter son O ? » « Ah ! disait à ce sujet l'abbé Raynal en étouffant de rire, lorsqu'on dit d'un homme qu'il a des ennemis, il faut, avant de le juger, bien regarder s'il a mérité d'en avoir. »

Ah ! je vous trouve enfin ; j'étouffe de colère,
Me dit la prude Ismène en dévorant ses pleurs :

C'est donc vous, libertin; c'est donc vous, téméraire,
Qui vous vantez partout d'avoir eu mes faveurs ?
Allez, allez, monsieur, pareil trait est infâme,
Vous devriez rougir de votre iniquité.
— Il est vrai, je l'ai dit, madame;
Mais je ne m'en suis pas vanté.

Eh mon Dieu, monsieur! disais-je à un jeune homme, qu'avez-vous donc à vous reprocher envers mademoiselle une telle; elle vous en veut à la mort. — Je le crois, reprit-il, je lui ai fait..... *rien.* »

REVENANS.

Le comte de *** voyageait pour se rendre à une de ses terres. C'est un brave officier qui ne connaît point la peur; il se faisait tard; il s'imagine de s'arrêter dans le château d'un de ses anciens amis, qu'il n'avait visité depuis six à sept ans. Il entre, il aperçoit quelque changement; on lui apprend que le seigneur est mort, mais que son fils, qui a hérité de ses biens, est dans le château. Le comte de *** monte, trouve en effet le jeune homme, qui lui fait un très bon accueil. Il lui raconte les circonstances de la mort de son père, qu'il paraît regretter beaucoup : on soupe, on conduit ensuite le comte dans une chambre assez grande qui était au bout d'une galerie. Notre voyageur était fatigué; il se hâte de se mettre au lit, où le sommeil vient bientôt le surprendre. Sur les deux heures du matin, il est réveillé par un bruit sourd, comme si quelqu'un marchait dans la chambre. Il entrevoit une espèce de fantôme blanc; il suit les pas de cette figure ambulante. Ce spectre soupirait; il va du côté de la cheminée, s'assied vis-à-vis un reste de feu, et dit en gémissant : « Je puis donc encore me chauffer! ô mon Dieu! » Le comte regardait toujours : il examine; il voit que

ce fantôme est de forme humaine, qu'il est couvert de haillons blancs. Le spectre s'avance vers le lit ; tâte les matelas, s'étend enfin à côté du comte en murmurant : « Je vais donc me coucher encore dans un lit ! » Alors le comte, d'une voix ferme, demande : « Qui êtes-vous ? que venez-vous faire ici ? » Aussitôt... « Ah ! c'est vous, mon cher comte ! et qui vous amène dans cette horrible demeure ?. . Est-ce que vous ne me connaissez pas... votre pauvre ami ?... — Comment ! répliqua le comte, vous seriez M. *** ? Votre fils lui-même, hier au soir, m'a dit que vous étiez mort ! — Je vis, mon cher ami, je vis, mais pour mourir mille fois par jour, depuis six années entières que ce fils dénaturé, que ce monstre m'a plongé dans un cachot où je ne me nourris en quelque sorte que de mes larmes. Le malheureux ! il n'a pas voulu attendre ma fin pour dévorer mon héritage ; il a corrompu quelques uns de ses infâmes domestiques aussi scélérats que lui. On a répandu le bruit de ma mort, on a fait mes obsèques comme si en effet je n'étais plus, et je languissais dans un cachot ayant à peine du pain et de l'eau, couvert de ces misérables haillons. On avait oublié hier au soir de fermer la porte de ma prison, je m'en suis aperçu cette nuit ; aussitôt j'ai cherché à me procurer quelque soulagement. Je suis venu par hasard dans cette chambre ; depuis six ans je ne connaissais ni le feu ni le lit ; mes premiers mouvemens ont été de profiter de l'un et de l'autre : mon dessein était d'attendre la mort sur ce lit, et de conjurer un fils barbare de me la donner. » Le comte était tombé dans un accablement inexprimable ; un père victime à ce point de l'avidité d'un fils dénaturé ! « Mon ami, s'écria-t-il, non, vous ne mourrez point, et le crime sera puni ; attendez tout de mon humanité, car il n'est pas besoin de sentir l'amitié pour se remplir de votre affreuse situation ; rentrez dans votre

souterrain sans qu'on ait le moindre soupçon, et soyez persuadé que vous serez bientôt vengé.... » Le comte en effet vole à la cour, instruit le gouvernement de ce crime inouï; le père est arraché à sa prison, il rentre dans tous ses biens, et son fils à son tour a disparu. On ne doute point qu'il n'ait été condamné au même supplice qu'il avait fait souffrir à son père. Une prison éternelle déroba ce monstre à l'échafaud où il devait monter.

SAGESSE. — PHILOSOPHIE.

Quelle puissante leçon dans cette épitaphe de Cyrus! « Je suis Cyrus, celui qui conquis l'empire des Perses; homme, qui que tu sois, de quelque lieu que tu viennes, je te supplie de ne pas m'envier ce peu de terre qui couvre ma pauvre cendre. »

Où est l'avantage, là est la gloire, disait un souverain réputé plus sage selon les hommes que selon Dieu. *Où est la justice,* là est l'avantage, disait Saint-Louis.

Sabacon, roi pasteur, ayant eu un songe où les dieux lui ordonnaient de faire mourir tous les prêtres d'Egypte, jugea que ces dieux ne voulaient plus qu'il régnât, puisqu'ils lui commandaient des impiétés. Il quitta à la fois le trône et son pays.

Je préfère, disait un philosophe, ma famille à moi, ma patrie à ma famille, et le genre humain à ma patrie : c'est la devise de l'homme vertueux.

Taï-Tsong, empereur de la treizième dynastie chinoise, répétait sans cesse : « Un prince qui épuise ses sujets ressemble à un homme qui couperait sa chair en petits morceaux pour s'engraisser de sa propre substance. » Se promenant un jour dans une barque avec ses enfans, il leur

disait : « Vous voyez cette barque; l'eau qui la porte peut en même temps la submerger : songez, mes enfans, que le peuple ressemble à cette eau, et l'empereur à cette barque. »

SAILLIES.

Un acteur ayant joué dans *Cinna* le rôle d'Auguste en vrai bourgeois, dans l'intention d'y mettre plus de naturel : « Je savais bien, dit Marie Leczinska, qu'Auguste était clément, mais j'ignorais qu'il fût bonhomme. »

Murville, gendre de la spirituelle mademoiselle Arnould, disait un jour devant elle : « Si à trente ans, je ne suis point de l'Académie, je me tire un coup de pistolet. — Taisez-vous, cerveau brûlé ! » répondit l'actrice.

Napoléon, disait-on, fait conduire beaucoup d'ouvriers imprimeurs à la grande-armée. « Ah ! dit une jeune demoiselle, c'est donc pour faire des billets d'enterrement ! »

Une femme galante entendait dire qu'elle violait toutes les lois de la bienséance : « Que voulez-vous, dit-elle; je veux jouir au moins de la perte de ma réputation. »

On sait que Larrivée, première basse de l'Opéra, du temps de Glucke, avait la voix nasale, et n'en charmait pas moins les spectateurs. « Ah ! dit un plaisant, voilà un nez qui a une bien belle voix ! »

On demandait à Pélisson ce qu'il pensait d'un homme fort âgé et très spirituel avec lequel il venait de causer : « Ma foi ! dit-il, il me fait l'effet d'un vieux château dans lequel il revient des esprits. »

On avait offert à Ducis une place de sénateur; il refusa. Peu de temps après on lui offrit encore la croix de la Légion-d'Honneur : « J'ai refusé pis que cela », répondit-il.

« Je ne suis plus de ce monde, disait-il un jour à son confrère Arnault ; j'ai épousé la mort. — Vous n'êtes encore que fiancé, répondit l'auteur de *Marius ;* ne vous pressez pas de faire la noce. »

Un solliciteur se présente un jour au prince de Talleyrand, qui lui avait promis de le placer : « Indiquez-moi quelque chose qui vous convienne, dit le protecteur ; je ne puis pas chercher pour vous. » Quelque temps après, le protégé arrive radieux d'espérance : « Monseigneur, telle place est vacante. — Vacante ? eh bien ! que voulez-vous que j'y fasse ? Lorsqu'une place est vacante, elle est déjà donnée. »

Une autre fois, après le fameux voyage de Belgique en 1815, un solliciteur d'un rang plus élevé s'adressait au même protecteur : « Vous avez certainement des droits, lui dit le prince de Talleyrand, mais il vaudrait mieux les appuyer sur quelque chose, sur une action d'éclat. — Mais, prince, j'ai été à Gand. — En êtes-vous bien sûr ? — Comment, morg..... ! — Oui, dites-moi franchement si vous y avez été, ou si seulement vous en êtes revenu ; car, voyez-vous, j'y étais ; nous y étions sept ou huit cents, et, à ma connaissance, il en est revenu plus de cinquante mille. »

On agitait, tout récemment dans un cercle nombreux, la question de savoir quel est l'animal le plus reconnaissant. « C'est le chien, disaient les uns ; c'est l'éléphant, disaient les autres. — Non point, ce sont les dindons », dit M. de T. On se récrie : « Vous allez en convenir, poursuit-il ; les jésuites autrefois ont amené les dindons en France,

et maintenant les dindons reconnaissans veulent ramener les jésuites. »

SENTENCES.

Les passions font des siècles avec des heures.

L'amour de la patrie est passion dans le peuple, et vertu chez le philosophe.

La discrétion est à l'âme ce que la pudeur est au corps.

La patience est amère, mais son fruit est doux.

Les grandes pensées viennent du cœur.

Une vertu sans ressort est une vertu sans principe; dès qu'elle ne frémit pas à l'aspect des vices, elle en est souillée. BARTHÉLEMY.

Qui ne hait point assez le vice
N'aime point assez la vertu.

L'émulation est la vie des arts, comme la gloire en est l'aliment.

La véritable fierté est aussi loin de la bassesse que de l'orgueil.

Quand le despote attache la chaîne au pied de l'esclave, la justice divine rive l'autre bout au cou du tyran. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Un cœur languissant est tendre, et la tristesse fait fermenter l'amour.

Aimer véritablement, c'est accroître son intelligence et purifier son cœur.

Les esprits ironiques et les cœurs faux mettent souvent en commun leur impuissance.

SÉVÉRITÉ.

Dans le fort d'un hiver rigoureux, après avoir passé le *Mordeck* sur la glace, les volontaires français, sous les ordres du général Pichegru, l'habit en

lambeaux, sans souliers, les jambes et les pieds entortillés de foin, n'ayant dans la poche que du papier dont ils ne pouvaient faire usage chez l'étranger, et pressés par mille besoins, ne se permirent pas la plus légère entreprise sur la propriété d'autrui. Un seul vol fut commis. En traversant une *karmesse*, un grenadier qui avait perdu son bonnet, voulant se garantir d'un froid cuisant, prend un mouchoir étalé sur le devant d'une boutique, s'en enveloppe la tête, et passe son chemin sans le payer. Il est aperçu; un conseil de guerre est convoqué, et le coupable est condamné à passer par les armes. Les autorités accourent vers le général, et lui demandent grâce : « Volontiers, leur dit Pichegru; mais si ce soir la ville est au pillage, rappelez-vous que c'est vous qui l'aurez voulu. » Le soldat subit son jugement. (*L. de Langres.*

SIMPLICITÉ. — FRUGALITÉ.

Le comte de ***, seigneur russe, désirant avec ardeur de voir le philosophe de Genève, pria le chevalier de Meude-Monpas de l'introduire chez cet homme étonnant. La proposition en fut faite à Jean-Jacques, qui, après beaucoup de difficultés, répondit au jeune homme : « Puisque vous dites tant de bien de votre monsieur, amenez-le donc; car ce n'est pas sa faute d'être né grand seigneur, et s'il en vaut la peine, j'oublierai son rang. » Le jour pris, on introduit le comte, qui, tellement enchanté de la délicieuse éloquence de Rousseau, oublie que l'heure du dîner approche. Trois couverts étaient rangés sur une mauvaise table, ornée d'un petit morceau de bouilli et de la moitié d'un rognon de bœuf. Le jeune introducteur parvint à faire engager le seigneur russe à prendre sa part de ce repas splendide. Il ne se le fit pas dire deux fois, et le voilà à table comme les autres. Pendant

le dîner, le comte acquérait de plus en plus le droit de parler à cœur ouvert; et connaissant la répugnance du philosophe pour la flatterie, il dit tout haut : « M. Rousseau, j'approuve fort votre système d'indépendance; votre vie active et frugale est aussi respectable que vos ouvrages; cependant, permettez-moi une petite réflexion. Quoique vous ne soyez pas riche, il s'en faut, la petite pension dont jouit madame Rousseau, et votre travail journalier, tout cela pourrait vous mettre en état d'avoir une petite chambrière qui laverait vos assiettes, et en donnerait sans vous déranger continuellement pour en prendre vous-même. — Oui, monsieur le comte, vous avez raison d'après votre manière de voir; mais, vous autres grands, ne connaîtrez jamais le bonheur de vivre sans maîtres et sans valets. »

Probus, qui tient un des premiers rangs dans l'histoire parmi les grands princes, et sous lequel l'empire romain monta au comble de la prospérité, pendant la guerre qu'il fit aux Perses, étant assis sur l'herbe pour prendre son repas, composé d'un plat de pois cuits de la veille, et d'un morceau de lard, on vint lui annoncer les ambassadeurs de Perse. Sans changer de posture, il commanda qu'on les fît approcher. Il leur dit qu'il était l'empereur, qu'ils pouvaient dire à leur maître que, s'il ne pensait à lui, il allait en un mois ravager les provinces, et rendre les campagnes aussi nues d'arbres et de grains que sa tête l'était de chevelure. Il les invita à prendre part à son repas, s'ils avaient besoin de manger, sinon qu'ils eussent à se retirer sur l'heure. Le roi de Perse ayant appris, par ses ambassadeurs, cette fière réponse de la part d'un prince si ennemi des délices et du luxe, en fut tellement effrayé, aussi-bien que ses soldats, qu'il vint lui-même trouver l'empereur, à qui il accorda tout ce qu'on lui demandait.

Mezeray se négligeait tellement dans ses habits, qu'il lui arriva un jour d'être insulté par des archers destinés à conduire les mendians vagabonds dans des maisons de force. Ils le rencontrèrent de grand matin à la porte d'un charron, ayant sur sa tête un sale bonnet rouge sans coiffe, surmonté d'un méchant chapeau qui ombrageait une partie de ses épaules, et pour tout habit une camisole de peau de mouton, si crasseuse et si usée que l'on ne savait plus que par tradition de quel animal elle venait, et enfin de vieux souliers mis en pantoufles, et presque couverts par des bas retombant sur les talons. Qui ne se serait mépris à cet équipage ? Ils donnèrent dans le panneau tendu innocemment, et lui ordonnèrent de les suivre. La bévue, au lieu de l'irriter, le charma ; car il aimait les aventures singulières, et il leur répondit avec douceur qu'il était trop incommodé pour aller à pied, mais qu'aussitôt qu'on aurait remis une nouvelle roue à son carrosse, il s'en irait de compagnie où il leur plairait.

SINGULARITÉS.

Le vaudeville le plus singulier par la manière dont il a été composé est *Ziste et Zeste*, de *Cailhava*. L'auteur paria avec MM. Barré, Radet et Piis, qu'il le ferait en une heure; il gagna le pari, et la pièce eut un grand nombre de représentations.

Etant à la campagne, Andrieux et Collin d'Harleville entreprirent une tragédie bouffonne en cinq actes et en vers; la pièce fut composée, apprise par cœur, et représentée dans le cours d'une journée.

Marsollier, l'auteur des charmantes pièces d'*Adolphe et Clara*, de *Nina*, des *Savoyards*, et de plusieurs autres opéras comiques qui ont eu le plus

grand succès, vit ses vingt-deux premières pièces refusées. Il faut convenir que la persévérance n'est pas moins nécessaire au littérateur qu'au chrétien.

D'Héle, auteur de l'*Amant jaloux*, du *Jugemen de Midas*, et des *Événemens imprévus*, ne se gênait pas avec ses amis; il se regardait presque comme en communauté de bien avec eux, et l'on dirait qu'il a servi de modèle au *M. Sans-Gêne* de M. Désaugiers. Un jour étant allé chez l'un d'eux, et s'étant glissé dans sa garde-robe, il y prit une culotte qu'il mit par-dessus le mauvais caleçon qu'il portait sous sa redingote. Le soir, son ami l'ayant rencontré lui dit : « Voilà une culotte qui ressemble fort à la mienne. — Je le crois bien, répondit d'Héle sans s'étonner, c'est ta culotte elle-même; je l'ai empruntée sans te le dire.

Forcé un jour de se battre avec un homme qui l'insultait par dépit de ne pouvoir en obtenir l'argent qu'il lui avait prêté, d'Héle lui fit sauter l'épée de la main, et lui dit avec flegme : « Si je n'étais votre débiteur, je vous tuerais; si nous avions des témoins, je vous blesserais; nous sommes seuls, je vous pardonne. » Cet auteur, né en Angleterre, venu pour la première fois en France à l'âge de trente ans, travailla avec succès pour notre théâtre. L'italien Goldoni a seul présenté un phénomène semblable.

« Mon ami, prête-moi de l'argent », disait un étudiant en droit à un étudiant en médecine dont les principales études avaient lieu autour d'un tapis vert. « Bien volontiers, mais je n'ai pas le sou : cela ne fait rien au reste; tiens, prends, et porte au Mont-de-Piété mon gilet, et ce pantalon que m'a prêté un camarade. »

Attaché aux idées religieuses en même temps qu'à la poésie, Ducis fréquentait avec une égale

assiduité l'église et le théâtre. L'espèce de cellule où il couchait était décorée d'après ses idées dévotes et profanes. Au chevet de son lit de serge verte, étaient placés un bénitier, un buste de Voltaire, et un Christ; au pied, une Vierge, et mademoiselle Clairon. Dans son salon, on voyait pêle-mêle les portraits de Talma, du curé de sa paroisse, du Dante, et d'un vieux gouverneur des pages, de saint Jérôme, et de mademoiselle La Vallière, dont il était, disait-il, plus amoureux que Louis XIV lui-même.

Le 5 de novembre 1824, a eu lieu à Londres une cérémonie à la fois singulière et touchante, qui doit se renouveler tous les ans. D'après les dispositions testamentaires de M. Baine, ancien brasseur de Vaping, six des jeunes filles élevées dans un hôpital fondé par ce digne homme, ont dû tirer au sort un mari, et une dot de cent livres sterling (2,500 fr.). La même clause du testament exige que l'époux soit un ouvrier appartenant à l'une des trois paroisses désignées, et nul ne peut être candidat, s'il n'est soldat, marin ou batelier. La *fiancée du hasard* doit avoir vingt-un ans, et avoir été pendant trois ans servante dans une maison, à la satisfaction de ses maîtres. (*Courrier Français*, 9 novembre 1824.)

Le peuple dit communément que l'on est maître de son corps; et voilà qui prouve contre cette assertion proverbiale. Les assises de Harshon, en Angleterre, ayant condamné à mort un serrurier comme voleur de grand chemin, il vendit son cadavre à un chirurgien, moyennant 2 livres sterling payées d'avance, et se hâta de convertir la somme en mets délicats; mais le roi vient de commuer la peine capitale en celle de la déportation à Botany-Bay, en sorte que le chirurgien demande main-

tenant à être dédommagé de la perte que lui fait éprouver cette circonstance.

Le lundi 2 avril 1827, un homme bien mis tombe mort d'une apoplexie foudroyante, dans une rue de Londres. Comme il n'avait sur lui aucun papier qui indiquât son nom et sa demeure, après avoir fait plusieurs perquisitions, on allait l'enterrer, lorsqu'une jeune dame, tout éplorée, perce la foule et se jette sur le corps en s'écriant avec sanglots, *mon oncle! mon cher oncle!* La vue du cadavre augmentant sa douleur, elle tombe évanouie si profondément que les sels ne peuvent lui faire reprendre ses sens; néanmoins l'emploi de l'*assa-fœtida* la ramène subitement à elle-même. Elle réclame le mort afin de l'enterrer avec honneur, et donne son nom et son adresse. Le coroner, ainsi que les autres assistans, était tout édifié des regrets et des soins pieux de la nièce, mais le lendemain il voit arriver un cousin qui réclame le mort de son côté, en indiquant un nom et un domicile tout différens. Le magistrat prend des informations, desquelles il résulte que la prétendue nièce est une prostituée liée avec une bande de *resurrection-men*, hommes à la recherche des cadavres, pour les livrer au scalpel des anatomistes. Cette femme s'est fait ainsi adjuger plusieurs suicidés dont elle a vendu les corps aux élèves en chirurgie:

La nature et l'affection présentent à la fois une piquante originalité, un doux intérêt dans la manière de vivre des deux frères Pierre et Thomas Corneille. Ils s'aimaient tendrement, ils épousèrent les deux sœurs entre lesquelles se trouvaient la même union, la même différence d'âge qu'entre eux. Ils eurent le même nombre d'enfans, et vécurent dans la même maison. Après vingt-cinq ans de mariage, ni l'un ni l'autre n'avait songé au

partage des biens de leurs femmes, qui n'eut lieu qu'à la mort du grand Corneille. Ces deux *frères-amis* logeaient l'un au-dessous de l'autre. Thomas, que Boileau appelait si plaisamment *un cadet de Normandie*, avait le travail bien plus facile que son illustre aîné. Quand celui-ci était embarrassé pour une rime, il levait une trappe, et la demandait à son cadet, qui la lui donnait aussitôt; lorsqu'à son tour Thomas avait besoin d'une idée, il poussait la trappe, et l'aîné venait à son secours : l'un servait ainsi de dictionnaire de rimes, et l'autre de dictionnaire d'idées.

L'inscription suivante est écrite en gros caractères sur la principale porte de la ville d'Agra dans l'Indostan : « Dans la première année du roi Julef, deux mille couples furent divorcés par le magistrat, de leur propre consentement. L'empereur, en apprenant cela, fut si indigné qu'il abolit le divorce. L'année suivante, le nombre des mariages à Agra diminua de trois mille; le nombre des adultères augmenta de sept mille; trois cents femmes furent brûlées pour avoir empoisonné leurs maris; soixante-quinze hommes furent brûlés pour avoir tué leurs femmes; et il y eut pour trois millions de roupies de meubles brisés dans l'intérieur des bons ménages. L'empereur rétablit la loi sur le divorce. »

Singularité qui n'en est guère une, pour qui connaît un peu Paris. Un jeune monsieur était marié depuis six mois à une demoiselle de dix-huit ans, dont la voix douce, le regard caressant, l'extrême timidité, l'avaient séduit. Un de ses amis arrivant de la campagne, et voulant surprendre le couple fortuné, défend au domestique de l'annoncer, et s'achemine vers l'appartement de madame. Un bruit assez violent l'engage à s'arrêter; tout à coup la porte s'ouvre précipitamment, et

monsieur sort en menaçant madame, qui lui jette un livre à la tête. Le livre retombe tout écarté, et montre sur le premier feuillet à l'ami stupéfait : *Prix de douceur accordé à mademoiselle Clémence.*

Dans le courant de décembre 1826, un jeune homme de quinze ans fut trouvé mort dans sa chambre à coucher, à New-Castle. Il était pendu à une corde attachée par un clou à la muraille. Le jury du coroner, assemblé devant le corps, a rendu une déclaration portant que ce jeune homme s'était donné la mort involontairement, et qu'il avait péri par suite d'un mouvement de curiosité, qui l'avait porté à étudier, par sa propre expérience, l'effet de la pendaison.

Si l'amour-propre est le protée du cœur humain, la cupidité est son intarissable inventeur. Un cordonnier anglais, bon ouvrier, et fort occupé dans son état, tantôt feignait de se pendre, tantôt de s'élancer dans la rivière, tantôt contrefaisait le mort par apoplexie foudroyante. Afin d'attirer les effets de la compassion sans pousser les choses trop loin, il se passait son mouchoir autour du cou, et s'occupait à l'attacher au marteau d'une porte d'entrée, lorsqu'il apercevait quelques personnes aisées passer au bout de la rue. Une autre fois, il contrefit si bien le mort que déjà on se disposait à le poser sur un brancard pour le porter au dépôt central, lorsque le prétendu défunt se leva et se mit à courir comme un lièvre.

Voisine d'un commissaire de police de Paris, j'ai été témoin, il y a deux ans, d'un genre d'escroquerie tout-à-fait nouveau. Une association de quelques vigoureux mariniers s'était formée, à l'effet de jeter adroitement à la rivière les enfans qu'ils trouvaient sur ses bords. Ils couraient ensuite au secours des petits malheureux, leur exa-

géraient le danger qu'ils avaient couru, et les reconduisaient à leurs parens. Comme on se doute bien, ceux-ci charmés et reconnaissans d'un si grand service, récompensaient avec libéralité les sauveurs de leurs enfans. Ce manége réussit pendant quelque temps; on est si content d'exciter l'intérêt par le danger qu'on a couru, que ces enfans taisaient la ruse, ou plutôt ne la voulaient point voir; mais soit qu'enhardis par le succès les entrepreneurs y eussent mis moins d'adresse, soit qu'ils se fussent adressés à des enfans d'un jugement plus sain, la ruse fut découverte, et dignement payée par l'entremise du commissaire.

Le sieur Arnould, compromis dans une affaire de vol, fut acquitté par la cour. En sortant de prison, il alla rendre visite à Me. Barthe, son défenseur; celui-ci lui donne quelque argent pour retourner dans son pays. Arnould proteste chaleureusement de son retour sincère à la vertu, de sa reconnaissance. Il descend; malheureusement, au bas de l'escalier, une paire de bottes frappe ses regards : ce fatal *à propos de bottes* l'emporte sur ses sermens; et les bottes ont disparu. (*Spectateur des tribunaux*, septembre 1826.)

En 1736, au mois de mars, l'aventurier Théodose de Nenhof, à l'aide des troubles de la Corse, se fit roi de cette île, et bientôt après fut mis en prison à Amsterdam par ses créanciers; il mourut misérablement dans le courant de décembre de la même année. On grava sur sa tombe : « Le sort lui donna un royaume et lui refusa du pain. »

L'histoire des nations, comme celle des particuliers, est semée des singularités de la fortune. A la bataille de Fridlingue (1702) les ennemis étaient vaincus; le maréchal de Villars marchait à la tête de son infanterie; tout à coup une voix cria : *Nous*

sommes coupés! A ce mot, les régimens victorieux s'enfuient. Le maréchal court à eux, il leur crie : « Allons, mes amis, la victoire est à nous; vive le roi! » Les soldats répètent ce cri, et fuient encore. La plus grande peine du général fut de rallier les vainqueurs. Si deux bataillons ennemis eussent paru dans ce moment de terreur panique, les Français étaient battus, tant le hasard décide des batailles.

Quand les nègres ont le choix d'une femme, ils préfèrent celles qui ont passé la première jeunesse; ils disent qu'*elles font mieux la soupe.*

La duchesse de Berry, fille du régent, était l'amante, ou plutôt la vile esclave du comte de Riom, cadet de Gascogne, homme de peu d'esprit, d'une figure commune, et même bourgeonnée; il n'y a point de caprices qu'il ne lui fît essuyer. Quelquefois, étant prête à sortir il la faisait rester; il lui marquait du dégoût pour l'habit qu'elle avait pris, et elle en changeait docilement. Il l'avait réduite à lui envoyer demander ses ordres pour sa parure et l'arrangement de sa journée; et après les avoir donnés, il les changeait subitement, lui faisait des brusqueries, la réduisait aux larmes, et à venir lui demander pardon des incartades qu'il lui avait faites. Le régent en était indigné, et fut souvent prêt à faire jeter Riom par les fenêtres, mais sa fille lui imposait silence, lui rendait les traitemens qu'elle recevait de son amant, et il finissait par faire à sa fille les soumissions que Riom exigeait d'elle. Cette princesse était excessivement altière, impérieuse, et la dépravation de ses goûts lui rendait cher le scandaleux empire que Riom exerçait sur elle. (*Duclos.*)

Mademoiselle l'Espinasse aimant passionnément les hommes d'esprit, désirait depuis long-temps avec ardeur de voir l'illustre Buffon. Madame

Geoffrin s'était chargée de lui procurer ce bonheur, et les avait réunis à une soirée chez elle. Voilà mademoiselle l'Espinasse transportée, se promettant bien d'observer cet homme célèbre, et de ne rien perdre de ce qui sortirait de sa bouche. La conversation ayant commencé de la part de mademoiselle l'Espinasse, par des complimens flatteurs et fins, comme elle savait les faire, on vient à parler de l'art d'écrire, et quelqu'un remarque avec éloge combien M. de Buffon avait su réunir la clarté à l'élévation du style, réunion difficile et rare. « Oh diable! dit M. de Buffon, la tête haute, les yeux à demi fermés, et avec un air moitié niais moitié inspiré, oh diable! quand il est question de clarifier son style, c'est une autre paire de manches. « Que l'on juge de la stupéfaction de l'admiratrice à ce propos, à cette comparaison des rues. (*Mémoires de l'abbé Morellet.*)

Lorsque le lendemain de la fameuse séance du jeu de paume, la séance royale eut eu lieu, les membres du tiers-état refusèrent de quitter la salle. « Allez dire à ceux qui vous envoient, répondit Mirabeau au grand-maître des cérémonies, que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous ne quitterons nos places que par la puissance des baïonnettes. » N'osant employer la force, on eut recours à un moyen puéril. On envoya une trentaine d'ouvriers armés de marteaux, sous prétexte de remettre la salle dans son ancien état, qui, détendant et retendant des tapisseries, démontant et remontant des boiseries, cognent, recognent : on espérait que le bruit et la confusion d'un pareil déménagement forceraient MM. du tiers de lever la séance. Messieurs du tiers demeurèrent impassibles et continuèrent la délibération. (*Mémoires du marquis de Ferrières.*)

Sur les derniers temps de sa vie, Voltaire se

nourrissait seulement de chocolat et de café; cinquante tasses par jour de cette dernière liqueur lui suffisaient à peine.

On dit que l'amour des Hollandais pour le chant du rossignol est tel, qu'il était autrefois défendu de décharger une arme à feu dans la promenade dite *le Bois*, qui touche La Haye, sous peine d'un emprisonnement rigoureux, et de tuer un rossignol sous peine de mort. (M. Lombard de Langres prétend tenir ce fait de M. Lewe, président de la chambre des députés bataves, lors de son séjour en Hollande.)

Une des choses les plus surprenantes que l'industrie puisse offrir aux regards, c'est un navire établi sur des patins proportionnés à son volume. Les Hollandais le font manœuvrer sur leurs canaux de glace; l'éclair n'est pas plus prompt. La violence avec laquelle il est emporté est si incroyable, que quand le pilote veut revenir sur ses pas sans trop louvoyer, on voit le navire tournoyer longtemps sur lui-même.

Marmontel se trouvait à Bezons, à la campagne; pendant le souper le maître du logis lui dit : « Il est arrivé dans ce village une aventure dont vous feriez peut-être quelque chose d'intéressant : Une jeune fille et son cousin germain, très ingénus, habitant ensemble, se sont égarés; le curé ni l'official ne veulent point leur permettre de se marier, et je suis chargé de faire venir les dispenses nécessaires. » Marmontel rêva toute la nuit sur ce sujet; en une heure, tous les tableaux, les scènes, les personnages d'un conte charmant furent dessinés; le style coulait de source. En se levant, au point du jour, il n'eut à écrire que les rêves de la nuit; et *Annette et Lubin* fut fait tel qu'il a été imprimé.

Digitized by Google

Le comte de Bezenval avait un vieux domestique appelé Blanchard, qui l'avait vu naître, ayant servi son père. Cet homme, un peu cassé par l'âge et les infirmités, était dans la maison sur le pied plutôt d'un vieil ami que d'un ancien domestique. Il ne mangeait plus à l'office, mais chez lui; son appartement était au midi : son service se réduisait à des détails qui pouvaient l'occuper, le distraire, sans le fatiguer, comme d'arroser quelques gradins de fleurs, de nettoyer des bagues, des boîtes. On lui donnait par jour une commission facile au-dehors, pour qu'il fît le peu d'exercice nécessaire à sa santé; en un mot, cet homme était heureux, si quatre-vingts ans et le bonheur peuvent marcher de compagnie.

Néanmoins le pauvre Blanchard lui-même n'était pas à l'abri des vivacités d'un maître qu'il adorait. Un jour on apporte à M. de Bezenval un beau jasmin du Cap qu'il destinait à la reine: il sortait; il le confie à Blanchard, en lui recommandant de l'arroser. Voilà le bonhomme occupé de sa fleur; mais son attention ne le préserve pas d'une maladresse. Le pot glisse, tombe, se brise; la tige, la fleur, tout est en morceaux! M. de Bezenval rentre dans ce moment; il court à son jasmin : à la vue de ce désordre il entre dans une colère qui bientôt se change en fureur: le vieillard veut fuir, son maître le retient et l'accable de reproches.

La journée se passe, et la fureur de M. de Bezenval encore plus vite. Il envoie plusieurs fois à la porte de Blanchard, pour savoir de ses nouvelles; on lui répond qu'il est couché : cela l'inquiète, le tourmente toute la nuit. Le matin il sonne; Blanchard entre dans sa chambre, et lui dit : « M. le baron, je viens vous demander une grâce, c'est la permission de me retirer chez mes parens. — Comment! reprend Bezenval avec emportement, vous voulez me quitter! Vous resterez, monsieur, nous

devons vivre et mourir ensemble. — Non, monsieur le baron; je sens que je vous deviens odieux; je vieillis trop, et ne puis qu'exciter par mes lenteurs la violence de votre caractère.... Vous m'avez comblé de biens, de bontés; je vous verrai sans cesse, mais ne logeant plus ici, n'étant plus chargé de rien, nous éviterons tous deux ces scènes qui nous tuent. — Eh bien, monsieur! répond le baron, les larmes aux yeux, c'est donc un parti pris! Il faut nous séparer! Vous étiez à mon père, votre femme m'a nourri, vous êtes plus ancien que moi dans la maison, c'est à moi à m'en aller; je reviendrai quand vous pourrez supporter mes défauts. » A ces mots, il prend sa canne, son chapeau, quitte la chambre et veut sortir; mais bientôt le bon Blanchard, touché de ce trait inattendu, ce précipite à ses pieds devant la porte. Son maître le relève, le serre dans ses bras; ils fondent en larmes, et jurent tous deux de ne jamais se quitter.

La femme d'un financier, aussi vaine que jolie, rencontra au bal de l'Opéra un masque assez semblable, par la tournure et la démarche, au prince de Conti. Il causa long-temps avec elle; elle le traita avec beaucoup de bonté, et séduite par le prétendu rang qu'elle lui attribuait, elle lui accorde pour le lendemain, à midi, chez elle, un rendez-vous qu'il sollicitait avec instance. Elle lui remit son éventail qui devait le faire reconnaître à la porte, et empêcher qu'on ne lui refusât l'entrée. Le lendemain, à l'heure prescrite, elle voit arriver chez elle un jeune homme d'une jolie figure, bien fait, se présentant avec grâce, et tenant son éventail à la main; mais il était en cheveux longs, en habit noir, dans le costume de la magistrature. S'apercevant alors qu'elle avait été dupe de sa vanité, elle imagina de substituer des airs de dignité

et de protection aux airs de tendresse qu'elle avait peut-être trop témoignés au bal. Après une courte conversation, elle finit par lui offrir sa protection. « Je pense vous être, dit-elle, de quelque utilité dans l'état que votre costume m'annonce; je m'y emploierai avec zèle, et vous ferai connaître aux amis que j'ai dans le parlement.

Le jeune homme prend alors l'air d'un humble protégé, se confond en révérences, en remercîmens, et la dame continue : « Comment vous appelez-vous, monsieur, et quel est le genre d'étude auquel vous vous destinez dans le barreau ? car, à en juger par votre air de jeunesse, je pense que vous n'êtes pas encore en place. — Madame, je m'appelle Joli, et je travaille pour devenir un jour procureur. — Cet état est bien médiocre; et vous devez sentir combien il serait difficile qu'une femme comme moi avouât l'intérêt qu'elle prend à un simple procureur. Vos parens travaillent-ils dans ce même état ? — Oui, madame; mon père est procureur, et mon oncle, avocat. — Cette dernière profession est plus honorable que l'autre; eh bien ! réclamez-vous de votre oncle, et ne parlez pas de votre père. Mais votre nom y fera penser; n'en auriez-vous pas un autre que celui de Joli ? — Madame, quelquefois on me nomme Fleuri. — Mais c'est excellent ! à l'aide de ces deux noms ne vous serait-il pas possible de vous enter sur une des familles les plus distinguées de la magistrature, celle des Joli de Fleuri ? — Oh très aisément, madame ! car le procureur-général est mon père, et l'avocat-général est mon oncle. » A ces mots, la protectrice fut couverte de confusion du ton qu'elle avait pris vis-à-vis d'un homme qui pouvait la protéger.

M. de Saint-Laurent, gentilhomme du Dauphiné, avait enlevé mademoiselle de Vallersun; il

allait l'épouser en Savoie; mais il lui arriva sur la route une aventure bien extraordinaire. En arrivant aux montagnes de la grande Chartreuse, après une journée très forte, ils furent obligés d'aller à dix heures du soir dans une maison que leur indiquait une clarté lointaine, et qu'ils apercevaient située sur une montagne, au milieu des bois, comme le sont presque tous les ermitages. Effectivement, un vieux ermite leur offrit, avec toutes sortes d'empressemens, un asile dans sa retraite, et parut bien fâché de n'avoir à leur présenter que des racines pour souper, et de la paille pour se coucher. Nos jeunes amans se trouvèrent encore bien heureux d'être à couvert. Après ce frugal repas, ils prièrent l'ermite de leur préparer un lit de paille. Le bonhomme y travailla avec le plus grand soin; ensuite il demanda la permission de se retirer.

M. de Saint-Laurent et mademoiselle de Vallersun s'endormirent sur-le-champ, et si profondément, qu'à deux heures du matin mademoiselle de Vallersun, qui s'était couchée du côté du mur, ne sentit point que par un ressort lâché fort doucement elle se séparait de M. de Saint-Laurent, et qu'elle fut bientôt dans un caveau profond à plus de cinquante pieds sous terre. La trappe revint très brusquement à sa place, et mademoiselle de Vallersun ne fut réveillée que par le soubresaut que lui causa son arrivée dans ce lieu terrible. Comment exprimer la situation de cette malheureuse, lorsqu'elle se trouva tout à coup dans un endroit affreux, qui n'était éclairé que par une lampe lugubre; et que, cherchant la main de son amant, elle sentit la sienne saisie, serrée par un jeune ermite, prosterné devant elle. Elle s'évanouit, et les secours du scélérat au pouvoir de qui elle était ne faisaient qu'ajouter mille horreurs à sa situation.

M. de Saint-Laurent se réveilla; son premier soin fut de voir si mademoiselle de Vallersun dormait encore. Quel fut son étonnement de ne plus la trouver à côté de lui! Il se lève avec précipitation, l'appelle avec inquiétude : la tête déjà perdue, il poussait les cris les plus touchans, les plus effrayans. Il cherche, il trouve le vieil ermite; il s'élance sur lui, et lui met un pistolet sur la poitrine en redemandant son amante. « Grâce! grâce! s'écria l'ermite: je ne suis pas le coupable; mais si vous ne me tuez pas, je pourrai dévoiler à vos yeux ce secret terrible : encore une fois, écoutez-moi, parlez bas, et suivez mes conseils.... Allez, sans perdre une minute, tâchez de trouver une femme qui veuille vous suivre, qui soit jolie, dont vous puissiez disposer; amenez-la ici, et soyez sûr que je vous ferai retrouver votre épouse. » Cette proposition augmenta la colère de M. de Saint-Laurent, mais les prières, les menaces, les mauvais traitemens furent également inutiles; rien n'ébranla la fermeté de l'ermite : il fallut se résigner à suivre ses avis. M. de Saint-Laurent partit pour Turin. En arrivant, il mit tout en usage pour trouver une courtisane jeune et jolie, à qui l'argent pût suffire; il la détermina sans peine à le suivre dans une de ses terres, où son projet, disait-il, était de vivre avec elle.

Il arrive enfin à l'ermitage, tremblant de n'y plus trouver l'ermite. Heureusement il l'aperçut une minute après, et lui demanda tout bas s'il pouvait compter sur sa promesse. « Je vous tiendrai parole, répondit celui-ci; faites entrer madame dans la chambre, et écoutez-moi bien. Vous allez manger un morceau; je disposerai pour vous un lit de paille comme avant-hier, vous aurez soin de vous coucher du côté du mur, et je vous préviens qu'à deux heures précises vous sentirez du mouvement sous vous; laissez-vous descendre sans

remuer ni crier, ne réveillez pas la jeune personne qui vous a suivi, et bientôt vous retrouverez votre amante. Quelque effrayant que fût tout ce mystère, M. de Saint-Laurent ne pouvait plus reculer; il se mit à table, et ne voulut se coucher que peu de temps avant deux heures. A deux heures précises il entendit un petit bruit, et se sentit bientôt descendre ; il arriva dans cet antre affreux : le premier objet qui s'offrit à sa vue fut mademoiselle de Vallersun. Comme il allait se précipiter vers elle, il aperçoit dans le fond de la caverne un jeune ermite; se croyant trahi, il court à lui, le saisit à la gorge, et le frappe d'un coup de poignard, court à la trappe avec son amante, remonte à l'aide du ressort, et entend encore l'ermite crier d'une voix mourante : « Misérable! je meurs un quart d'heure trop vite. »

M. de Saint-Laurent, remonté dans la chambre supérieure, laissa une bourse bien garnie au vieil ermite, paya généreusement la courtisane, et s'éloigna à la hâte de ce repaire avec son amante, qui le jour suivant devint son épouse.

Quel était ce vieillard? Quels rapports le liaient au jeune et pervers habitant de la caverne? Quel était le motif de cette condition imposée d'amener une jolie femme pour en retrouver une autre? Quel était enfin le brigand qui s'était emparé de mademoiselle de Vallersun? Voilà ce qu'on ne put découvrir. Le gouvernement sarde fit des perquisitions inutiles: le vieil ermite avait disparu.

Les sauvages ont aussi leurs duels. Voici de quelle manière un journal américain rapportait, en 1821, un combat singulier entre deux Natchez : à deux heures après midi on vit un Indien entrer avec sa famille par l'extrémité méridionale de la rue de Cisault; il était peint d'une manière bizarre, tout son corps semblait rouge; il tenait de la main

droite un fusil qu'il secouait de toutes les manières, et de la gauche une bouteille : il était suivi de deux autres Indiens, qui s'avançaient à pas lents. A l'autre extrémité de la rue parurent quelques autres Indiens, au milieu desquels était un homme peint de la même manière, mais sans armes. Il était retenu par une femme ; mais lorsque l'autre, brandissant son fusil, ne fut plus éloigné que de vingt toises, il s'échappa des bras de sa femme, et s'élança vers son adversaire. A quatre toises environ ils s'arrêtèrent tous deux. L'homme sans armes présenta sa poitrine nue à l'autre, qui visa d'abord, puis ayant l'air de se raviser, laissa tomber son fusil, but à la bouteille qui était suspendue à son poignet, tandis que son ennemi tenait patiemment et courageusement sa poitrine découverte. Après avoir bu il poussa un cri, visa de nouveau, et en un instant l'autre tomba mort à ses pieds. Cela fait, il rechargea son fusil en hâte, le remit à un des assistans, fils du mort, se déshabilla à son tour, découvrit son sein, et fut tué sur-le-champ. Ces deux Indiens avaient eu, il y avait déjà long-temps, une querelle pour une bouteille ; celui qui fut tué le premier avait eu le doigt mordu si violemment par l'autre, que son bras s'en étoit enflé. Il avait déclaré qu'il était estropié, et qu'ils devaient mourir tous deux. La chose une fois convenue se passa comme on vient de le voir.

A peu près à la même époque on s'avisa de demander dans une grande société d'York, qui était celui de la compagnie qui pourrait se vanter de donner le plus grand nombre de baisers à sa maîtresse. On variait sur la quantité ; enfin un jeune homme se présenta avec sa belle, offrit un pari de dix mille livres sterling, en s'engageant à lui donner dix mille baisers dans dix heures consécutives, sans demander autre chose que du vin pour se ra-

fraîchir de temps en temps. Le pari fut accepté; de part et d'autre on y mit de fortes sommes, et pour ne pas déranger les amans, des personnes impartiales se chargèrent de compter les baisers. Deux mille baisers furent échangés dans la première heure, un millier à peu près fut le produit de la seconde; mais à peine en donna-t-on sept cent cinquante pendant la troisième. Les amans furent forcés de s'en tenir là; le pari fut perdu, et les deux jeunes gens essuyèrent chacun une violente maladie nerveuse à laquelle ils résistèrent avec peine.

SOLDAT.

Frédéric-le-Grand avait coutume, toutes les fois qu'un nouveau soldat paraissait au nombre de ses gardes, de lui faire ces trois questions : « Quel âge avez-vous? Depuis combien de temps êtes-vous à mon service? Recevez-vous votre paie et votre habillement comme vous le désirez? » Un jeune Français désira entrer dans la compagnie des gardes. Sa figure le fit accepter sur-le-champ; mais il n'entendait pas l'allemand. Son capitaine le prévint que le roi le questionnerait dès qu'il le verrait, et lui recommanda d'apprendre par cœur, dans cette langue, les trois réponses qu'il aurait à faire. Il les sut bientôt, et le lendemain, Frédéric vint à lui pour l'interroger; mais il commença par la seconde question, et lui demanda : « Combien y a-t-il de temps que vous êtes à mon service? — Vingt-un ans », répondit le soldat. Le roi, frappé de sa jeunesse, qui ne le laissait pas présumer qu'il eût porté le mousquet si long-temps, lui dit d'un air de surprise : « Quel âge avez-vous donc? — Un an, sous le bon plaisir de votre majesté. » Frédéric, encore plus étonné, s'écria : « Vous ou moi avons perdu l'esprit. » Le soldat, qui prit ces mots pour la troisième question, répliqua sans hésiter : « L'un

et l'autre, n'en déplaise à votre majesté. — Voilà, dit Frédéric, la première fois que je me suis vu traiter de fou à la tête de mon armée. » Le soldat, qui avait épuisé sa provision d'allemand, garda alors le silence; et quand le roi, se retournant vers lui, le questionna de nouveau afin de pénétrer ce mystère, il lui dit en français qu'il ne comprenait pas un mot d'allemand. Frédéric s'étant mis à rire, lui conseilla d'apprendre la langue qu'on parlait dans ses états, et l'exhorta, d'un air de bonté, à bien faire son devoir.

SORCIERS.

Le parlement d'Aix était en séance, et le rapporteur du procès de Gauffriddi (prêtre accusé de sortilége) lisait gravement l'information, dans laquelle plusieurs témoins attestaient que l'accusé, pour participer au sabbat, passait par la cheminée, qui était aussi la voie de son retour de l'antre ténébreux. Au même instant un bruit sourd se fait entendre dans la cheminée de la chambre où la cour était assemblée. Un frémissement s'empare de toutes les âmes, et la terreur est à son comble, quand on voit enfin sortir du foyer un grand homme noir, secouant la tête avec beaucoup de vivacité. Personne ne doute que ce ne soit le diable qui vient au secours du curé son élève, et chacun s'abandonnant à la peur, se hâte de chercher son salut dans la fuite. L'apparition du mauvais génie eût été incontestable, si le rapporteur, moins diligent ou moins adroit que ses confrères, ne se fût embarrassé dans sa robe, qui se trouvait par hasard accrochée à son bureau. Retenu par cet accident, il conjure l'esprit malin par des signes de croix multipliés, et tout tremblant demande au démon quel est l'objet de sa brusque visite; mais, hélas! celui-ci, plus surpris que les magistrats n'avaient

été effrayés, déclare avec candeur qu'ayant été appelé pour ramoner une cheminée de la cour des comptes, il s'était trompé, et que c'était là seulement la cause de sa malencontreuse apparition. (M. Cabasse. *Essais sur le parlement de Provence.*)

Une vieille bohémienne prédit à Sixte-Quint, lorsqu'à sept à huit ans il gardait les chèvres dans les arides campagnes de la Pouille, qu'il monterait un jour sur le trône pontifical.

Un prince allemand vit dernièrement en songe trois rats, l'un gras, l'autre maigre et le troisième aveugle. Il fit venir une bohémienne renommée, et lui demanda l'explication de ce rêve singulier. Le rat gras, répondit-elle, c'est votre premier ministre; le rat maigre, c'est votre peuple; quant au rat aveugle, c'est vous, mon prince.

SOUVENIRS.

On connaît partout le touchant exemple de la fidélité et du dévoûment des femmes de Veinsberg, qui, ayant obtenu de l'ennemi la permission de sortir de la place assiégée *en portant ce qu'elles avaient de plus précieux*, sortirent, en pliant sous le poids de leurs époux, qu'elles transportaient dans leurs bras. Ce trait de dévoûment a donné lieu, en 1824, à une touchante association. La reine de Wurtemberg en est le chef. Le château de Veinsberg est acquis par la société, qui en a rendu l'approche plus facile aux voyageurs. Toutes les femmes qui se distingueront par leur dévoûment, les soins donnés aux malades, par l'assistance accordée au malheur, ou enfin par une fidélité particulière, seront récompensées par la société. Chaque personne contribuant aux frais de l'association recevra une bague dans laquelle se trouve enchâssée une petite pierre des ruines du château, avec

la légende *Fidélité des femmes.* (*Courrier Français* du 9 décembre.)

Un commis des bureaux de Versailles, né avec beaucoup d'esprit, disait : « Je suis bien malheureux; je n'ai pas le temps d'avoir du goût. (VOLTAIRE, *Encyclopédie.*).

On n'accorda les sacremens aux condamnés qu'en 1367.

Un malheureux, possédé de la passion de la loterie, avait sacrifié à ce jeu terrible, non seulement tout son bien, mais ses meubles, sa garde-robe, et s'était couvert de dettes. L'espoir de voir sortir les numéros qu'il nourrissait depuis si longtemps le rendait insensible à ses propres maux, aux besoins, aux souffrances de son épouse et de cinq enfans en bas âge. Un matin, qu'il manquait de tout, et que sa malheureuse famille lui demandait du pain, il sort précipitamment, moins pour se soustraire à ce douloureux spectacle que pour s'étourdir sur la cruelle impossibilité d'acheter un billet de loterie, de prendre ses chers numéros. Le tirage devait avoir lieu le lendemain; avec toute l'activité, la persévérance inouïe d'une passion désespérée, il fait tant et tant de démarches qu'enfin il obtient une somme de trente francs. Accablé de fatigue, mourant de faim, de froid, il rentre chez lui le soir, et donne l'argent à sa femme, pour aller chercher des vivres, quelques cotrets, une couverture, payer un à-compte au boulanger, et surtout prendre le fameux billet; « Mais non, j'y vais, dit-il. — Tu es trop harassé, répond la femme en soupirant; reste, puisqu'il le faut, je le prendrai. » Elle en avait l'intention, mais le boulanger gronde de la faiblesse de l'à-compte, l'argent fond dans ses mains. « Ce serait être bien dupe, se dit-elle, de jeter encore un écu dans le

gouffre; épargnons-le du moins...: je dirai que j'ai pris le numéro, il n'en sera pas davantage. Le lendemain matin, le joueur entend crier l'annonce d'un quine gagné... : ô transports ! ô bonheur ! ses numéros sont sortis, le voilà riche ! Il se jette au cou de sa femme, serre ses enfans dans ses bras : « Consolez-vous, consolez-vous, s'écrie-t-il, j'ai gagné!... » Sa femme pâlit, lui avoue ce qu'elle a cru devoir faire.... Le malheureux ne prononce pas un mot, se frappe le front et s'élance dehors.... On retrouva le lendemain son corps dans la Seine.

« Monsieur un tel est très malade, disais-je à une jeune personne; c'est un ecclésiastique plein de mérite, et sa mort serait une perte pour la société. — La société, il n'y va pas. »

Une jeune dame auteur, simple dans toutes ses habitudes, disait un jour à un homme d'esprit, que jamais elle n'avait été plus éloignée de toute recherche dans ses manières, dans son langage, que depuis qu'elle écrivait. « Je le crois bien, madame, répondit-il, la simplicité est la coquetterie du génie. »

« Qu'il est fâcheux de voir une aussi charmante personne insensible ! » disait un élégant à une demoiselle. « Mais je ne le suis pas du tout ; je suis fort aimante au contraire; chacun sait que j'aime beaucoup.... — Oh ! oui, répliqua-t-il avec dépit, *le rôti et la salade.* »

Mercier rapporte, dans son *Tableau de Paris*, l'ingénieux procédé d'un pique-assiette. Dès le matin, il s'acheminait vers quelque église, en grande tenue, avec des gants blancs et un bouquet; il épiait les cortéges de mariage, et après avoir choisi celui qui lui semblait promettre le meilleur festin, il se mêlait hardiment avec les

parens. La famille du marié croyant qu'il appartenait à celle de la future, *et vice versâ*, mon homme recevait force honnêtetés, figurait au banquet nuptial, et payait son écot en plaisanteries; il fit long-temps ce joyeux métier sans encombre. Mais à la fin, un des convives qui l'avait remarqué à plusieurs noces précédentes, où chacun lui avait dit *c'est un cousin*, lui demanda de quel côté il était. Mon parasite, sans rien répondre, prit le côté de l'escalier.

Après avoir publié son *Bélisaire*, Marmontel était si transporté qu'il s'écria : « Je puis mourir maintenant, je laisserai traces d'homme. »

M. l'abbé de Saint.... descendant un jour des grands appartemens de Versailles, par un passage voisin des cuisines, rencontra un petit garçon de douze à treize ans, très mal vêtu, qui chantait joyeusement en écurant les casseroles. « Mon petit ami, lui dit-il, gagnes-tu beaucoup à ce métier? — Je n'y gagne point d'argent, répondit l'enfant, mais les cuisiniers me donnent des croûtes, des restes de plats, et avec ça je vis et j'aide ma mère et six frères ou sœurs. — Mais, mon enfant, c'est une pauvre ressource — Ça nous suffit avec la grâce de Dieu. — Je suis touché de ta résignation; viens chez moi, tu seras mon commissionnaire, puis mon domestique, et je te donnerai des gages. » L'enfant transporté, suit l'abbé; il était plein d'intelligence; il savait lire, il apprit en peu de temps à écrire, à compter; il lut beaucoup, enfin donna tant de preuves d'application, de bonne conduite, d'esprit, que l'abbé en fit son secrétaire. La fortune et son mérite concoururent à l'élever rapidement; il obtint une place inférieure dans les bureaux des finances; il avança, acquit un emploi très lucratif, se maria richement, fit d'heureuses spéculations, et, à l'âge de quarante-

cinq ans il se vit possesseur de vingt-cinq mille livres de rente. Les désastreuses opérations de Law le ruinèrent complétement ; il ne lui resta que le traitement de sa place. Enfant et dans la misère, il supportait son sort avec un courage joyeux ; dans l'âge mûr, et au-dessus du besoin, il ne put survivre à ses pertes, et se tira un coup de pistolet.

Marie-Félicité le Riche, fille jeune, jolie et sensible, avait suivi en Russie son père, qu'un jeune seigneur avait appelé pour le mettre à la tête d'une manufacture. Cette entreprise n'eut pas de succès ; le vieillard ruiné se vit bientôt hors d'état de pourvoir à sa subsistance et à celle de sa fille. Marie était devenue éprise d'un jeune ouvrier, mais en même temps elle avait inspiré une vive passion à l'officier russe dans la dépendance duquel elle se trouvait. Cet homme, n'écoutant que ses désirs, engagea facilement le père de Marie à refuser la main de sa fille à son amant, qui ne possédait rien ; en même temps il dit à ce vieillard qu'une de ses parentes désirait avoir auprès d'elle une jeune personne, et que cette place avantageuse conviendrait à sa fille : l'infortuné père accepte cette offre avec reconnaissance. Marie, séparée de son amant, partit pour Pétersbourg, et fut placée sous la surveillance d'une vieille intrigante, dans un petit logement où on lui accordait tout ce qu'elle désirait, hors la liberté, la protection qu'elle avait espérée, et la liberté de correspondre avec celui qu'elle aimait. Marie, à l'âge de l'espérance, se résignait et attendait tout du temps ; mais il combla bientôt ses malheurs. Son prétendu bienfaiteur arrive, cesse tout déguisement, et ne laisse plus voir en lui qu'un vil corrupteur. Elle résiste avec la double force de l'amour et de la vertu. Convaincu de l'inutilité de tous ses moyens de séduction, tant que la jeune fille conservera quelque espoir d'être un jour à

celui qu'elle aime, le ravisseur la trompe en lui faisant parvenir la fausse nouvelle de la mort de son amant. Elle tombe dans la stupeur et le désespoir ; son persécuteur en profite, l'outrage, consomme avec violence son crime, et l'abandonne lâchement. L'infortunée succombe et perd la raison. La pitié de quelques voisins charitables la plaça dans un hospice. Deux ans s'étaient passés depuis cet événement, lorsqu'on me fit voir, dit M. de Ségur dans ses *Mémoires*, cette déplorable victime du crime et de l'amour. Pâle, languissante, égarée, on reconnaissait encore en elle quelques traces de beauté ; aucun son ne sortait de sa bouche, elle ne trouvait point d'accens pour exprimer sa douleur ; toujours les yeux fixes, la main appuyée sur son cœur, elle restait dans la même consternation, dans la même surprise, dans le même silence, dans la même attitude qu'au moment où elle avait appris la mort de l'objet de son affection. Son corps seul paraissait vivre ; son âme cherchait ailleurs l'objet qui aurait fait le charme de sa vie.

L'abbé de Lattaignant rencontre un jour M. Dufel, un de ses amis, revenu à l'instant même à Paris, après une longue absence. Comme il ne voulait pas s'en séparer si vite, il lui proposa de le mener passer la soirée chez des dames de sa connaissance, fort gaies, et où il serait très bien accueilli. M. Dufel allégua pour s'excuser qu'il ne connaissait point ces dames, qu'il était en habit de voyage, fatigué et très peu disposé surtout à répondre aux questions qu'on ne manquerait pas de lui faire sur ses courses. « Qu'à cela ne tienne ! lui dit l'abbé ; je te présenterai comme un baron allemand qui m'est recommandé, et qui arrive à l'instant, sans savoir un mot de français ; si tu veux même je t'annoncerai comme sourd et muet, ayant reçu d'ailleurs une excellente éducation, et jouant tous les jeux

de société : ainsi tu pourras te mettre à ton aise, et tu seras bien sûr qu'on ne te pressera pas de questions. » M. Dufel trouva cette dernière idée plaisante, partit avec l'abbé, fut présenté aux dames comme il avait été convenu, et joua si parfaitement son rôle qu'elles en furent complétement dupes. On lui proposa par signes une partie de reversi avec trois dames; il accepte, et l'abbé de Lattaignant faisant une autre partie, a soin de se placer près de lui, sous prétexte de l'aider à se faire comprendre. Les dames badinent d'abord sur le sourd-muet, peu à peu les plaisanteries augmentent et deviennent entre elles d'un ton de gaîté tel que M. Dufel est obligé de faire tous ses efforts pour s'empêcher d'éclater de rire. A force de se contraindre, il ne peut retenir un vent fort bruyant. L'abbé se retourne avec précipitation : « Mes dames, dit-il d'un grand sang-froid, je vous demande pardon; mais comme il est sourd, il a cru faire une v... » A ces mots M. Dufel n'y peut plus tenir, il part d'un éclat de rire, et se voyant découvert, saute sur son chapeau et veut se sauver; mais les dames trouvant sa société fort divertissante, l'arrêtèrent, et le forcèrent à rester dans la société que sa gaîté ne fit qu'animer davantage.

Chacun sait que pendant le règne de Louis XV, et sous le ministère du comte de Saint-Florentin, on faisait commerce de lettres de cachet. A cette même époque, une beauté remarquable avait mis à la mode une jeune bouquetière nommée Jeanneton. Un jour M. le chevalier de Coigny la rencontre éblouissante de fraîcheur et brillante de gaîté; il l'interroge sur la cause de cette vive satisfaction. « Je suis bien heureuse, dit-elle, mon mari est un grondeur, un brutal; il m'obsédait: j'ai été chez M. le comte de Saint-Florentin; madame S..., qui jouit de ses bonnes grâces, m'a fort bien ac-

cueillie, et pour dix louis je viens d'obtenir une lettre de cachet qui me délivre de mon jaloux. » Deux ans après, M. de Coigny rencontre la même Jeanneton, mais triste, maigre, pâle, jaune, les yeux battus. « Eh ! ma pauvre Jeanneton, lui dit-il, qu'êtes-vous donc devenue? On ne vous rencontre nulle part, et ma foi, j'ai eu peine à vous reconnaître. Qu'avez-vous donc fait de cette fraîcheur et de cette joie qui me charmaient le dernier jour que je vous ai vue. — Hélas, monsieur ! répondit-elle, j'étais bien sotte de me réjouir : mon vilain mari ayant eu la même idée que moi, était allé de son côté chez le ministre, et le même jour, par la même entremise, avait acheté un ordre pour me faire enfermer, de sorte qu'il en a coûté vingt louis à notre pauvre ménage pour nous faire réciproquement jeter en prison. »

Un particulier étant au parterre de l'Opéra veut regarder l'heure, ne trouve plus sa montre dans son gousset, ne doute point qu'on ne la lui ait volée depuis qu'il est au spectacle, et regardant fixement auprès de lui un homme d'assez mauvaise mine, il lui dit : « Monsieur, rendez-moi ma montre, ou je vous fais arrêter. — La voilà, monsieur, dit le voisin »; ne me perdez pas. Le particulier, de retour chez lui, reste stupéfait en voyant sa montre accrochée à la cheminée; vite il porte la main à son gousset, il trouve une autre montre presque en tout semblable à la sienne.

Extrait des Mémoires de Cazanova. (1)

Sur la fin de l'automne, Fabris me fit faire la connaissance d'une famille aimable et instruite;

(1) Cet ouvrage, d'une immoralité repoussante, a été beaucoup trop vanté, à en juger par la petite partie que j'en ai lue.

elle demeurait à la campagne, dans un endroit nommé *Zéro :* on y passait le temps à jouer, à causer avec les dames et à faire des mystifications. Ce dernier amusement allait quelquefois un peu loin, et l'héroïsme consistait à toujours rire sans être jamais piqué ; il fallait entendre la plaisanterie ou bien se résoudre à passer pour un sot. Tantôt c'était des lits qui se défonçaient aussitôt qu'on s'y couchait, tantôt c'était des revenans qui apparaissaient, tantôt on donnait à une jeune et jolie femme des dragées dont l'effet inévitable était de causer ou la diarrhée ou d'autres accidens ; il fallait néanmoins que la victime eût le bon esprit d'en rire. Quant à moi j'étais riche en inventions, et j'avais une patience à toute épreuve, jusqu'à ce qu'on me joua un tour qui m'inspira un ardent désir de me venger. Nous dirigions souvent nos promenades du côté d'une ferme située à une demi-lieue ; il y avait sur la route un fossé que l'on pouvait traverser sur une planche mise en guise de pont ; le plus souvent je prenais ce chemin, qui était beaucoup plus court, passant toujours le premier sur le pont pour rassurer les dames et les engager à me suivre. Un beau jour je précède, comme de coutume, toute la compagnie, lorsque, arrivé à la moitié de la planche, elle cède tout à coup et tombe avec moi dans le fossé, où il n'y avait pas une goutte d'eau à la vérité, mais qui était rempli d'une vase noire et fétide. Quoique embaumé jusque par-dessus les oreilles, je fis bonne contenance, et me joignis au rire général provoqué par ma chute ; mais il ne dura pas long-temps, car toute la compagnie convint bientôt qu'on m'avait joué un tour affreux. On fut obligé d'appeler des paysans, qui me tirèrent du bourbier dans l'état le plus déplorable. Un habit d'été brodé en or, des manchettes et un jabot de dentelle, des bas de soie, tout était gâté : je ne

fis semblant de rien, riant même de ma mésaventure, mais déterminé à m'en venger jusqu'au sang, car cette farce indigne le méritait bien : pour en découvrir l'auteur il fallait feindre une indifférence complète. On me conduisit au logis : et l'on eut la bonté de me prêter des vêtemens et du linge.

Je partis le lendemain matin, et le soir même je me retrouvai au milieu de cette aimable société. Fabris, qui avait pris la chose comme moi-même, me dit qu'il était impossible de découvrir l'auteur de cette mystification; mais avec un ducat que je promis à une paysanne, si elle me faisait connaître celui qui avait scié la planche, j'en vins à bout : c'était un jeune homme dont je déliai la langue avec un autre ducat. Mes menaces, plus encore que mon argent, l'engagèrent à me découvrir qu'il avait agi par les ordres d'un M. Démétrius, négociant grec, de quarante-cinq à cinquante ans, assez aimable et assez jovial; mais qui, dans une intrigue galante, avait été mon rival malheureux.

De la vie je ne me fatiguai autant la cervelle que dans cette occasion pour inventer la farce que je voulais jouer à mon tour à ce maudit Grec; il fallait qu'elle fût pour le moins aussi extraordinaire et aussi désagréable que la sienne. Plus j'y pensais, plus je désespérais d'en jamais inventer une, lorsqu'un convoi funèbre vint à passer devant moi : voici l'idée que me fit venir la vue du corbillard, et comment je m'y pris pour la mettre à exécution. Vers minuit je me rends seul, armé d'un couteau de chasse, au cimetière; déterre le cadavre et lui coupe, non sans peine, le bras au-dessus de l'épaule; ensuite je le recouvre de terre, et je m'en retourne dans ma chambre. Le lendemain soir, après souper, je quitte la compagnie à la dérobée et me glisse avec mon bras de mort

sous le lit du Grec; un quart d'heure après il entre chez lui, se déshabille, éteint la lumière et se couche. Aussitôt que je le suppose endormi, je tire tout doucement la couverture de son lit jusqu'à moitié; il se réveille, et dit en riant : « Qui que vous soyez, allez-vous-en, car je ne crois pas aux morts qui reviennent. » A ces mots il relève la couverture et essaie de se rendormir; cinq ou six minutes après je recommence mon opération, et lui alors de rire de nouveau. Mais quand il vient à tirer encore une fois à lui la couverture, je lui laisse éprouver de la résistance, et mon homme d'étendre aussitôt les bras pour saisir la main du plaisant qu'il soupçonne être sous le lit; au lieu de lui tendre la mienne, je lui fais prendre celle du mort, ayant soin de tenir le bras avec toute la force possible. Mon homme de son côté ne fait pas moins d'efforts pour attirer à lui la main qu'il a saisie, et la personne à laquelle elle appartient. Tout à coup je lâche prise, et le Grec ne souffle plus le mot. J'avais joué mon tour; je regagnai donc ma chambre pour me coucher, croyant n'avoir fait qu'effrayer mon homme, et rien de plus; mais le lendemain je fus réveillé par un bruit confus d'allées et de venues dans la maison, dont il m'était impossible de deviner le motif. Je me levai pour m'en informer, et la maîtresse de la maison me dit elle-même que j'étais allé trop loin. « Qu'y a-t-il donc? — M. Démétrius est mort. — Hé bien! est-ce moi par hasard qui l'ai tué? » Elle me quitta sans me répondre. Je m'habillai alors passablement effrayé, et me rendis à la chambre du Grec, bien déterminé à feindre l'ignorance la plus complète sur cette aventure. Toute la maison y était rassemblée : j'y trouvai le curé, qui ne voulait pas consentir à enterrer de nouveau le bras que j'aperçus encore dans la chambre. On ne me regardait qu'avec horreur, et j'avais beau protester

que j'étais étranger à l'affaire, et qu'il m'était impossible de comprendre qu'on pût avoir sur moi des soupçons si cruels. « C'est vous, me criait-on de tous les côtés; c'est vous : vous seul en étiez capable, et cela vous ressemble de point en point. » Le curé de son côté me prévint que j'avais commis un crime grave, et qu'il était de son devoir d'en prévenir l'autorité supérieure. Je lui répondis qu'il pouvait faire tout ce qu'il lui plairait, parce que je n'avais rien à me reprocher, et par conséquent rien à craindre. A dîner on m'apprit que notre Grec avait été saigné; qu'il avait rouvert les yeux, mais qu'il ne pouvait pas parler, et que ses membres étaient roides; la parole lui revint le jour suivant : lorsque je partis il était encore un peu paralytique, et dans une certaine faiblesse d'esprit qu'il conserva pendant le reste de sa vie. Le curé avait fait enterrer le bras, mais il avait scrupuleusement envoyé à la chancellerie épiscopale de Trévise tous les détails de cette affaire.

Le célèbre docteur Johnson, disputant un jour avec le docteur Rose sur les écrivains anglais et écossais, l'anti-calédonien fut interpellé de dire ce qu'il pensait de M. Hume? « Hume, monsieur, c'est un écrivassier déiste. — A la bonne heure, dit le docteur Rose; mais que pensez-vous de milord Bute? — Je ne savais pas qu'il eût jamais rien écrit. — Moi, je crois qu'il a écrit une ligne qui surpasse tout ce qu'il y a de plus grand dans Shakespear ou Milton. — Quelle est cette ligne, je vous prie? — C'est celle par laquelle il vous accorda une pension. »

Revenu à bord de ma frégate (dit M. de Ségur racontant son séjour dans l'une des îles Açores), et assez fatigué de ma course, j'étais peu tenté de retourner à Tercère; mais le duc de Lauzun me fit changer d'avis. « Je vois, me dit-il, que tu t'es

peu amusé, et c'est ta faute. Pourquoi t'avises-tu de descendre chez le consul de France, bon et simple bourgeois, qui n'admire que son allée de citronniers, ne sait faire qu'un peu de cuisine, ne vous offre que l'eau de son puits, trop fraîche, et son lait, qui n'est pas assez frais? Je l'ai vu comme toi; mais je me suis bien gardé de lui consacrer ma journée : j'ai trouvé autre part de meilleurs moyens pour chasser l'ennui et satisfaire ma curiosité. Viens avec moi, tu connaîtras ce qu'il y a de mieux à Tercère : bonne chère, bon accueil, un hôte gai, joyeux et empressé de plaire; des femmes vives et jolies, des religieuses complaisantes, des pensionnaires coquettes et tendres, et un évêque qui danse admirablement le fandango. »

— « Tu es fou, lui répondis-je; et quel est donc cet homme rare qui t'a montré subitement une amitié si active et si obligeante? — C'est le consul d'Angleterre, dit-il. — Eh! tu n'y penses pas, répliquai-je : comment! nous sommes en guerre avec les Anglais, et c'est chez le consul de cette nation que tu vas prendre tes ébats! — Attends, reprit-il, ne porte pas de jugement téméraire. Mon hôte est, à la vérité, consul de l'Angleterre notre ennemie; mais il cumule les emplois, car il est en même temps consul de l'Espagne notre alliée; et pour compléter la singularité, il n'est ni Anglais ni Espagnol, mais Français et Provençal. — Il ne lui manque plus, répondis-je, pour réunir toutes les qualités possibles, que d'être familier de l'inquisition. — Eh bien! mon ami, s'écria Lauzun en riant, je crois qu'il ne lui manque rien. — Ah! s'il en est ainsi, repris-je, je n'ai plus d'objection à te faire; allons chez cet homme singulier qui porte tant d'habits et joue tant de rôles. Trois fois heureuse est la pacifique île de Tercère, qui, au milieu des orages effroyables que la guerre répand sur l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, n'entend, dans son tranquille séjour, que le bruit de

ses flots, le son de ses guitares, les chants de ses oiseaux, et voit dans son sein les consuls des deux puissances belligérantes, non seulement vivant en bonne intelligence, mais ne formant qu'une seule et même personne, et faisant probablement fort bien les affaires de toutes deux! »

Nous partîmes donc, Lauzun, le prince de Broglie, le vicomte de Fleury et moi, avec deux ou trois de nos autres compagnons d'armes, et nous fûmes introduits chez le consul d'Angleterre, qui tint toutes ses promesses; car il nous donna d'excellent thé, de très bon *porter*, des soupers exquis, une société de femmes très aimables; et comme nous étions curieux de connaître le fandango, cette danse célèbre, parce qu'elle est la plus gravement indécente et la plus tristement voluptueuse, un jeune Portugais, coadjuteur de l'évêque d'Angra, eut la complaisance, sans se faire trop prier, de la danser en notre présence.

Ce ne fut pas tout : l'obligeant consul nous conduisit le lendemain matin dans un couvent, où nous vîmes d'indulgentes nonnes et des pensionnaires très jolies. Leur teint un peu basané n'affaiblissait pas le charme de leurs beaux yeux noirs, de leurs blanches dents et de l'élégance de leurs tournures. Leur aspect nous consola des deux redoutables grilles qui séparaient le parloir de l'intérieur du couvent.

La mère abbesse, suivie de sa jeune cohorte, arriva gravement derrière la grille, avec le costume, la taille, la figure que nous présentent les portraits d'abbesses du treizième siècle : rien ne manquait à cette ressemblance, pas même la crosse; car elle en tenait majestueusement une à la main.

Après les premiers complimens, et lorsque ces dames furent assises, notre encourageant consul nous dit que, suivant l'usage portugais, usage assez étrange, nous pouvions, à la faveur des grilles, et

malgré la présence de madame l'abbesse avec sa crosse, nous montrer aussi galans que nous le voudrions pour son jeune troupeau, parce que de tout temps la dévotion et la galanterie régnaient ensemble, sans discorde, dans les cloîtres du chevaleresque Portugal.

Chacun de nous choisit donc l'objet qui frappait le plus doucement ses regards, et qui semblait répondre avec le plus d'obligeance à ses œillades. Ainsi nous parlâmes promptement d'amour, mais très innocemment et très platoniquement, grâce à la présence des deux grilles et de madame l'abbesse.

On aura peine à comprendre comment nos maîtresses, ignorant la langue française, et nous ne sachant pas un mot de la langue portugaise, nous pouvions réciproquement nous entendre; mais rien n'était impossible avec notre officieux consul. Il se chargea du rôle d'interprète, et nous aplanit ainsi la difficulté première de l'entretien.

Le signal de cette conversation galante fut donné par une jeune pensionnaire, la senora dona Maria-Emegilina-Francisca-Genoveva di Marcellos di Connicullo di Garbo. Frappée de la bonne mine, de la physionomie spirituelle et du costume de Lauzun, qui portait l'uniforme de hussard, elle lui jeta en souriant une rose à travers la grille, lui demanda son nom, lui présenta un coin de son mouchoir, qu'il saisit et qu'elle tendit ensuite en cherchant à l'attirer à elle; douce vibration qui sembla passer assez vite des mains au cœur.

Nous suivîmes tous avec empressement cet exemple; les mouchoirs voltigèrent rapidement des deux côtés, ainsi que les fleurs; et comme nos jeunes Portugaises nous lançaient des regards qui semblaient annoncer l'envie de renverser les grilles, nous nous crûmes obligés de répondre à ces tendres agaceries en leur envoyant des baisers, non sans

craindre cependant de paraître trop téméraires à madame l'abbesse : mais cette plaisanterie ne dérangeait rien à sa gravité, et n'effrayait point son indulgence. Nous continuâmes alors à imprimer ces baisers sur le coin du mouchoir de nos belles, qui, à leur tour, rendaient très obligeamment ces baisers au bout du mouchoir resté dans leurs mains.

Bientôt nous essayâmes de faire un peu de portugais du peu d'italien que nous savions. Cet essai réussit auprès de nos dames, qui nous imitèrent, de sorte que la conversation plus directe devint plus vive, quoique à moitié comprise, et laissa quelque repos à notre consulaire interprète, qui en profita pour causer avec madame l'abbesse.

Enfin cette bonne abbesse se mêla de l'entretien; et, s'apercevant peut-être que notre joie était tant soit peu mêlée de surprise, elle nous dit, par l'entremise du consul, que l'amour pur était très agréable à Dieu. « Ces jeunes personnes, ajoutait-elle, auxquelles je vous laisse offrir des hommages, s'étant exercées à plaire, seront un jour plus aimables pour leurs maris, et celles qui se consacreront à la vie religieuse, ayant exercé la sensibilité de leur âme et la chaleur de leur imagination, aimeront bien plus tendrement la Divinité. D'une autre part, poursuivait-elle, cette galanterie, jadis honorée, ne peut être que fort utile à de jeunes guerriers. Elle vous inspirera l'esprit de la chevalerie; elle vous excitera à mériter, par de grandes actions, le cœur des belles que vous aimez, et à honorer leur choix en vous couvrant de gloire. » Je ne sais si le consul traduisait fidèlement, mais la chaleur des regards de madame l'abbesse, sa dignité, son accent et sa crosse, en me faisant admirer son éloquence, me persuadèrent que je me trouvais transporté dans quelque vieille île en-

chantée de l'Arioste, et au bon vieux temps des paladins.

Ainsi ranimé par de tels conseils, je redoublai d'ardeur pour ce jeu galant, et l'interprète de mes feux, le joli mouchoir de la dame de mes pensées s'agita et voltigea plus que jamais. Elle était moins riche en noms de baptême que ses compagnes; car la maîtresse du prince de Broglie se nommait dona Eugenia-Euphemia-Athanasia-Marcellina di Antonios di Mello. La mienne s'appelait plus modestement dona Maria-Anna-Isabella del Carmo, et, dans ce moment, il m'en aurait peu coûté de soutenir contre tout venant, à grands coups de lance, qu'elle était de toutes la plus jolie.

Comme la variété est l'âme des plaisirs, après les œillades, après les messages des mouchoirs, et les baisers portés par les airs et un peu refroidis par les grilles, nous hasardâmes des billets doux; ils furent introduits par le complaisant consul. La bonne abbesse les ayant lus sans quitter sa crosse ni sa dignité, permit, en souriant, la libre circulation de ces tendres épîtres, et des réponses qu'elles nous attiraient.

Je hasardai une chanson, et le prince de Broglie m'imita. Je ne sais si nos couplets furent embellis ou gâtés par la traduction du consul; mais on parut les trouver charmans.

Le jour baissait : madame l'abbesse donna le signal de la retraite; on se fit de part et d'autre de touchans adieux. Un second rendez-vous fut assigné pour le lendemain, et l'on peut croire que nous y fûmes tous très exacts.

En arrivant au couvent, nous trouvâmes la grille ornée de fleurs de toute espèce, et nos dames mille fois plus aimables que la veille. Elles nous donnèrent de la musique. La maîtresse du duc de Broglie et celle du duc de Lauzun chantèrent en

duo des airs fort tendres, en s'accompagnant de la guitare. Pendant ce temps, la maîtresse du vicomte de Fleury et la mienne dansaient avec nous. Des deux côtés de la grille nous figurions de notre mieux des passes que cette triste grille nous empêchait d'exécuter réellement; mais ce qu'il y avait peut-être de plus divertissant, c'était de voir madame l'abbesse qui battait la mesure avec sa crosse.

Dona Euphemia nous fit entendre une chanson improvisée et à double sens, faisant allusion à *la passion* et à celle que Lauzun lui inspirait.

Pour vous faire juger de l'esprit inventif et prompt de notre consul, vous saurez qu'au moment où la distance et l'épaisseur des grilles, s'opposant à nos vœux, avaient arrêté la circulation de nos billets, notre actif interprète ayant déterré une petite pelle creuse, y embarqua nos lettres, qui arrivèrent ainsi doucement à bon port.

On sait qu'en amour, comme en ambition, il est difficile de s'arrêter; la complaisance nous rendit donc exigeans. Nous demandâmes quelques dons d'amour; nos vœux furent exaucés. Nous reçûmes avec de nouveaux billets bien tendres des cheveux, des scapulaires, que nous attachâmes sur nos cœurs.

A notre tour nous fîmes des présens; nous envoyâmes des anneaux, des cheveux. Lauzun et le vicomte de Fleury avaient dans leurs poches leurs propres portraits, qui, je ne sais par quel accident, leur avaient été rendus en France au moment de leur départ; ils en firent hommage à leurs belles.

Je reçus de Maria-Anna-Isabella un scapulaire; elle m'assura qu'il me porterait bonheur, et que tant qu'il resterait à mon cou je serais à l'abri de tout accident et de toute maladie. Je lui promis de ne jamais m'en séparer; mais sa prophétie ne se

vérifia pas, car, peu de jours après, la fièvre me prit, et bientôt je fis naufrage sur les côtes d'Amérique, où je perdis tous mes bagages.

Nos amours platoniques du parloir inspirèrent, nous dit-on, quelque inquiétude dans la ville; les frères, les oncles, les galans s'alarmèrent. Le bruit se répandit qu'au milieu de ces jeux nous avions eu la témérité de demander furtivement à nos jeunes pensionnaires le moyen de nous entretenir ensemble sans grilles, et de franchir la nuit les murs du jardin. Je ne sais ce qui en serait arrivé, et si notre petit roman ne se serait pas terminé à l'antique mode espagnole ou portugaise, par quelques sérénades troublées et par quelques coups d'épées; ce qui est certain, c'est que nous aperçûmes en nous retirant plusieurs hommes à grands manteaux et à larges chapeaux rabattus, qui semblaient nous épier.

Quoi qu'il en soit, le vent qui s'élevait, ou la prudence de M. de la Touche, dissipa promptement toute espérance et toute inquiétude. Le signal du départ fut donné; trois coups de canon nous rappelèrent à bord, et nous n'eûmes que le temps de revenir dire adieu à nos belles, que nous trouvâmes inconsolables.

Les grilles du parloir étaient attristées par des guirlandes de scabieuses, que nos jeunes dames appelaient *fleurs de regret*, ou, dans leur langue, *saudade*. La bonne abbesse avait la larme à l'œil; je crois même que, pour la première fois de sa vie, elle laissa tomber sa crosse. Chacune de nos jeunes senora nous fit présent d'une pensée, que nous attachâmes à nos cocardes, et d'un mouchoir qu'elles mouillèrent de leurs larmes : enfin, nous partîmes avec leur image dans le cœur. (*Mémoires du comte de Ségur.*)

En 1815 il y avait beaucoup de cosaques à

Dresde; quelques uns d'eux, attirés par le son des orgues, entrèrent dans une église, où ils furent enchantés d'entendre une musique, aussi belle que neuve pour leurs oreilles. Tant qu'elle dura ils observèrent un silence religieux; mais lorsqu'elle eut cessé, et qu'un prédicateur eut commencé le sermon dans une langue qu'ils ne comprenaient pas, ils témoignèrent la plus grande impatience. A la fin il y en eut un qui, écartant tout doucement la foule, s'approcha de la chaire, et frappa tout à coup sur l'épaule du prédicateur, en lui indiquant par ses gestes expressifs et non équivoques, qu'il fallait se taire et ne plus interrompre l'organiste; malgré le respect que commandait la sainteté du lieu, le prédicateur et les fidèles assemblés ne purent s'empêcher de rire.

Dans la même ville, un cosaque qui devançait ses camarades de quelques pas, entendit chanter une jeune personne qui s'accompagnait du forte-piano. Entraîné par ces accords, il entre dans la maison, monte les escaliers, traverse plusieurs appartemens, et trouve enfin celui où était la musicienne. Entré sans être aperçu, il se plaça derrière elle et écouta en extase. Mais quelle fut l'épouvante de la jeune personne quand elle le vit! Son premier mouvement fut de se sauver; mais il la retint, et la supplia avec des gestes si humbles de se rasseoir et de continuer, qu'elle y consentit. A peine avait-elle fait entendre les premiers sons, qu'il ouvre une croisée, appelle ses camarades, et ceux-ci se rendent de suite à son invitation: tous écoutent en silence; mais bientôt la musique fait son effet, nos cosaques se prennent par la main et commencent à danser à leur manière. Enfin, la danse terminée, un des cosaques s'avance vers la musicienne, la remercie et met une pièce d'or sur le piano; elle les conjure de la reprendre; peine

inutile; ils s'en vont tous contens de ce charmant quart d'heure.

Un soldat avait imaginé, pour gagner quelque argent, de se vêtir tous les matins d'un habit d'ecclésiastique, et d'aller dire la messe dans différentes églises éloignées l'une de l'autre; il est découvert, arrêté, mis au cachot. C'était avant la révolution; il était donc exposé à subir les peines les plus sévères : c'était un bon soldat; et son capitaine, apprenant à regret de quel crime il est accusé, va le trouver avec le projet de lui faire une sévère réprimande. : « Comment, malheureux! ne savais-tu pas qu'il est défendu de quitter ton uniforme? — Mon capitaine, j'ai toujours eu sous ma soutane ma veste d'uniforme. — Ah! je ne savais pas cela », s'écria le capitaine, qui, ne connaissant pas de faute plus grave que les infractions aux règles de la discipline militaire, quitta le prisonnier pour aller solliciter sa grâce.

Fils d'un riche négociant de Lyon, M. Bodri fut envoyé à l'âge de vingt-deux ans à Paris, avec des lettres de recommandation pour le correspondant de son père, dont il n'était pas connu personnellement : muni d'une somme assez forte pour pouvoir passer quelque temps agréablement dans la capitale, il emmène un de ses amis d'enfance, non moins jeune et non moins gai que lui. En arrivant, M. Bodri est attaqué d'une fièvre violente; son ami reste d'abord auprès de lui pour le soigner; mais au bout de quelques jours M. Bodri exige absolument qu'il prenne quelque distraction, et cédant à ses instigations pressantes, le jeune homme, qui ne connaît personne à Paris, se décide à se présenter sous le nom de M. Bodri lui-même dans la maison du correspondant de son père. Il doit trouver là une société agréable, et plus tard les deux compagnons de voyage iront

ensemble expliquer leur plaisanterie. Grâce aux lettres de recommandation qu'on avait confiées au jeune malade, et que celui-ci a remises à son substitut, ce dernier est reçu à merveille, et passe une soirée d'autant plus gaie, qu'aimable lui-même, et passablement étourdi, il trouve le moyen de plaire tout en jouant parfaitement son rôle; mais quand il rentre chez lui il trouve son ami dans l'état le plus alarmant; la fièvre a fait de rapides progrès, et malgré les soins les plus empressés prodigués encore, quoiqu'il ne reste plus d'espérance, le malade expire au bout de quelques heures.

Malgré sa vive douleur, le jeune Lyonnais apprécie bientôt tout l'embarras de sa position. Il est indispensable de faire avertir le correspondant chez qui, la veille, il a passé la soirée; mais comment soutiendra-t-il sa présence? comment évitera-t-il de paraître devant lui? comment expliquera-t-il l'emprunt qu'il a fait du nom de son ami sans être cruellement compromis? Impossible cependant de ne pas inviter le correspondant à la lugubre cérémonie du lendemain. L'incertitude du jeune homme se prolonge toute la journée; mais sur le soir une idée originale, folle, se présente à son esprit, s'en empare, met fin à son hésitation, et sur-le-champ il l'exécute. Pâle, accablé de tristesse, exténué de fatigue, vêtu de noir et en désordre, il se présente à dix heures du soir chez le correspondant de la maison Bodri, qu'il trouve au milieu de sa famille. Cette lugubre physionomie, ce costume, l'heure avancée, tout épouvante le correspondant. « Quel malheur vous est-il donc arrivé? demande-t-il à la hâte. — Le plus grand de tous, monsieur, répond le jeune homme; je suis mort ce matin, et je viens vous inviter à mon enterrement, qui se fera demain dans la matinée. » A ces mots tout le monde reste

stupéfait ; et le jeune homme profite de ce premier moment pour s'échapper sans qu'on s'en aperçoive. On réfléchit, on se consulte ; il est décidé que le jeune Bodri est devenu fou, et le lendemain le correspondant part avec son fils pour aller lui donner les soins dont il peut avoir besoin ; mais en arrivant ils voient un cercueil devant la porte.... Troublés, ils s'informent : c'est celui de M. Bodri. Alors, tout épouvantés, bien persuadés qu'un mort leur est apparu, ils s'éloignent en grande hâte et vont communiquer leur effroi à leur famille. (1)

Un propriétaire des environs d'Albany se trouvait attaqué d'un désordre mental, et dans les accès de cette terrible maladie, il cherchait à s'ôter la vie. On prenait toutes les précautions possibles pour l'empêcher d'attenter à ses jours; mais un matin il réussit à s'enfuir de la maison, emportant un rasoir avec lui. Aussitôt toute sa famille se mit à sa poursuite ; mais après des recherches infructueuses chacun s'en retourna au logis. Le chien du malade, qui s'était mis à la quête avec les parens et les domestiques, ne revint pas. On regarda cette circonstance comme une preuve certaine que cet infortuné avait exécuté son funeste dessein; personne ne douta que le chien ne l'eût trouvé mort et ne fût demeuré auprès du cadavre de son maître, comme on en a tant d'exemples. Vers le soir, à la grande surprise de tout le monde, on vit revenir les deux fugitifs. Le malade, dont l'accès était passé, raconta à sa femme qu'il avait été joint par son chien au moment où, le rasoir à la main et le bras levé, il allait se couper la gorge; mais que celui-ci se jeta sur son bras et l'abaissa ; que l'intelligent et fidèle animal répéta la même manœuvre

(1) Cette anecdote, qui a quelque rapport avec celle de M. de Saint-André, n'est point une répétition.

toutes les fois qu'il le vit se disposer de nouveau à porter le rasoir à son cou ; et qu'enfin le désir de se tuer ayant cessé avec son accès de folie, il avait accablé de caresses son sauveur, et repris avec lui le chemin de sa maison.

Un frère-quêteur du couvent des capucins de Meudon, revenant à son monastère avec sa besace bien garnie, et ayant pris un sentier écarté dans le bois pour abréger son chemin, est rencontré par un voleur qui, le pistolet sous la gorge, lui demande la bourse ou la vie. Le pauvre frère représente inutilement que son état annonçant un dénûment absolu doit le mettre à l'abri de semblables demandes ; il est forcé de céder, de mettre bas sa besace remplie de provisions, de vider ses poches et de donner 36 francs qu'il avait recueillis d'aumônes. Le voleur s'en allait content de sa capture, lorsque le moine le rappelle. « Monsieur, lui dit-il, vous avez été assez bon pour me laisser la vie ; mais en rentrant à mon couvent je risque d'être bien maltraité, car peut-être ne voudra-t-on pas ajouter foi à ce qui m'est arrivé, à moins que vous ne me fournissiez une excuse en tirant un coup de pistolet dans ma robe pour prouver que j'ai résisté jusqu'au bout, et qu'il ne m'est resté d'autre ressource que d'abandonner le fruit de ma quête. — Volontiers, dit le voleur ; étendez votre manteau.... » Le voleur tire, le capucin regarde. « Mais il n'y paraît presque pas. — C'est que mon pistolet n'était chargé qu'à poudre ; je voulais vous faire plus de peur que de mal. — Cette faible trace ne suffira pas pour m'excuser... ; n'en auriez-vous pas un autre mieux chargé ? — Non vraiment. — Ah, coquin ! s'écrie le moine, nous voilà donc à armes égales ! » Et le vigoureux capucin saute sur le brigand, le terrasse, le roue de coups, reprend sa besace, ses 36 francs et revient en triomphe à son couvent.

Mademoiselle Gauthier, ancienne actrice du Théâtre Français, qui, sous ce titre, n'obtint pas une réputation bien grande, mais qui, par ses qualités aimables et son esprit, se faisait aimer et rechercher, se trouvait un jour à un repas brillant; quelques personnes causaient sur différens sujets littéraires, et l'une d'elles vint à faire le plus pompeux éloge de la *Métromanie*. « Savez-vous qui a fait cette charmante pièce? demanda mademoiselle Gauthier. — Mais je crois que cela n'est pas douteux; c'est Piron : si elle eût été d'un autre écrivain, celui-ci n'aurait pas manqué de réclamer. — Vous avez raison; personne que lui n'est en droit de réclamer cette pièce, et cependant ce n'est pas lui qui l'a faite; c'est moi, moi qui n'ai jamais su faire un proverbe, une scène de comédie, pas même un seul vers. Cela vous paraît une énigme; je vais vous l'expliquer. Piron m'apporta sa pièce, me pria de la présenter au comité de la comédie, de la faire recevoir. Il m'intéressa par sa vivacité, par le feu de son esprit; je me chargeai de la commission. Mais à peine put-on achever la lecture, tant l'improbation était générale. Je fus seule à m'apercevoir qu'au milieu d'une multitude de défauts qu'on pouvait corriger, il y avait des élans de génie, et que la contexture du drame, quoique mal dirigée, était pourtant excellente. Je fis part à l'auteur et de son mauvais succès et de mon jugement. Je cherchai à l'encourager : retravaillez votre pièce, lui dis-je, et le succès surpassera vos espérances. — Eh bien! que faut-il faire? je suis prêt à exécuter tout ce que vous me conseillerez. — Je n'en sais rien, mais je sais ce qu'il ne faut pas faire; par exemple je sais que la marche de la pièce est obscure, cherchez à la rendre claire.

« Piron suivit mes conseils; il me soumit nombre de changemens que je rejetai par la seule raison

qu'ils ne me plaisaient pas. Peu à peu je finis par me trouver satisfaite du plan. Nouveau travail pour les scènes; elles étaient diffuses, décousues. Deux ou trois fois par semaine l'auteur m'apportait ses variantes, et souvent je les rejetais sans pouvoir lui dire autre chose que : cela ne me plaît pas et ne plaira pas au public. — Mais que faut-il donc faire pour le contenter? — Je n'en sais rien; mais recommencez. Ensuite vint le style; nouveau travail, plus difficile encore que le premier; car là je connaissais encore moins le remède. A chaque visite qu'il me faisait pour m'apporter son cahier ou ses feuilles volantes, je lui disais franchement : cela ne vaut rien, recommencez; mais sans humeur, toujours en l'encourageant, lui disant qu'il était capable de mieux faire, jetant au feu sans pitié tout ce qui me paraissait mauvais ou même médiocre, louant avec enthousiasme tout ce que je trouvais bon. Ce mélange alternatif de rebuffades et d'éloges dont je ne me lassai jamais, parce que la bonne volonté de l'auteur m'intéressait vivement, dura plus d'un an, et enfin la pièce parvint par mes soins, je peux dire par ma sévérité, au point de perfection où vous la voyez aujourd'hui. Voilà mon énigme expliquée, et vous voyez que je n'ai pas tout-à-fait tort de me regarder comme un des auteurs de la *Métromanie.* »

SUBLIME.

Isabeau de Monval, ayant siégé long-temps avec le parlement dans cette grande salle où il comparaissait devant le tribunal révolutionnaire, répondit au cannibale Fouquier, qui lui demandait s'il reconnaissait ces lieux. « Oui, je les reconnais; c'est ici où naguère l'innocence jugeait le crime, et où le crime aujourd'hui égorge l'innocence. »

Angran-d'Allerai, vieux magistrat, traîné dans la même caverne pour avoir fait passer de l'argent

à ses enfans émigrés, répondit à l'émissaire de ses bourreaux, que ses cheveux blancs ont émus, et qui lui font insinuer de nier la vérité : « Remerciez ces messieurs ; ce qui me reste de vie ne vaut pas la peine d'être racheté par un mensonge. »

Qui pénètre plus le cœur d'une douloureuse admiration, du sentiment du sublime, que Bailly, dont on prolonge le martyre en transportant sous ses yeux, d'une place à l'autre, la hache dont on va le frapper; dont on délie les mains pour le faire travailler à planter l'échafaud qui va recevoir son sang; qui, dépouillé de ses vêtemens, exposé aux injures de l'air, reçoit sur la figure la salive d'un démon, qui lui crie: « Tu as peur, Bailly, tu trembles », et auquel Bailly répond avec douceur : « Non, mon ami, j'ai froid? »

A la bataille de Waterloo, tandis qu'une horrible déroute entraînait l'armée française, la vieille garde faisait encore face à toute l'armée anglaise. Saisis à la fois d'admiration et de pitié pour ce bataillon sacré, que la mort décimait sans l'ébranler, les ennemis cessent de frapper, lui crient de se rendre. « La garde meurt, et ne se rend pas! » répond Cambrone, son chef.

Guatimozin, souverain d'une partie du Mexique, après avoir vu ses états envahis, son palais pillé par les Espagnols, fut dépouillé nu et étendu sur un brasier ardent; les barbares vainqueurs voulaient ainsi le contraindre, à force de tourmens, à révéler l'endroit où il avait caché ses trésors. Calme au milieu de tant d'horreurs, Guatimozin gardait un profond silence. Couché auprès de lui, et partageant son affreux supplice, son ministre poussait de longues et douloureuses plaintes, jetait des cris déchirans : « Et moi, lui dit tranquillement Guatimozin, crois-tu que je sois sur un lit de roses? »

SUICIDE.

Milord Saarborough, se trouvant embarrassé entre une maîtresse qu'il aimait et à qui il n'avait rien promis, et une femme pour laquelle il avait de l'estime seulement, mais qui avait reçu de lui une promesse de mariage, se tua pour sortir d'embarras. (*Mélanges de littérature et de philosophie.*)

Une Anglaise, réduite à la dernière misère, ne voyait d'autre parti que de se jeter dans la Tamise : elle exécuta cet affreux projet; mais un homme qui se trouva près de là l'arracha des bras de la mort : il s'attendait à quelques témoignages de reconnaissance, lorsqu'elle lui dit du ton dont on fait une réclamation fondée : « Puisque vous m'avez privée de ma seule ressource, vous êtes obligé de m'en indemniser : vous voulez que je vive ; je n'ai rien, nourrissez-moi donc. (*Journal encyclopédique.*)

Voltaire raconte que Richard Smith et son épouse, anglais, ruinés, infirmes, désespérés de leur triste sort, et ne voulant pas le léguer à leur enfant, caressant tendrement cette innocente créature, lui donnèrent la mort, s'embrassèrent, puis se pendirent aux colonnes de leur lit. Il est à remarquer qu'après avoir tué leur enfant, ces infortunés écrivirent à un ami pour lui recommander leur chat et leur chien.

SUISSES.

Un Suisse avait un fusil en si mauvais état, que, dans un exercice, ce ne fut qu'à la septième charge que le feu prit ; la violence du coup fut telle, qu'elle le renversa d'un côté et son arme de l'autre. Le sergent va pour ramasser le fusil : « Ah, mon sergent, n'y touchez pas! dit aussitôt le suisse : il a encore six coups à tirer. »

Un jour de Fête-Dieu, à Versailles, les tapisseries des Gobelins étaient tendues, et pour empêcher que l'on n'y touchât, un suisse fut mis auprès par un officier, qui lui donna une baguette en lui disant : « Promène-toi depuis ici jusqu'à l'église ; tu ne feras semblant de rien, et tu remueras toujours ta baguette. »

Ce même officier passant par hasard dans cette même rue sur les neuf heures du soir, et la retraite battue depuis long-temps, il aperçut son suisse se promenant toujours la baguette à la main. : « Eh que diable fais-tu là, un tel ! lui dit-il. — Mon officier, je fais semblant de rien. »

SUPERSTITION.

Les *carovites*, fort en usage à Rome, sont les dévotions imaginées par un jésuite nommé Carovita. Une grande chapelle sombre est le lieu de la scène ; c'est là que tous les vendredis, aux approches de la nuit, se rend une troupe de flagellans. La chapelle n'est éclairée que par deux cierges placés sur l'autel; on n'a de lumière que ce qu'il en faut pour ne se pas heurter les uns les autres. Au pied de l'autel est un grand crucifix que chacun va baiser en entrant, avant d'aller se placer dans une des files qui se forment à mesure que les dévots arrivent. Quand l'assemblée est complète, un homme portant une corbeille de disciplines, en distribue dans tous les rangs, qu'il parcourt, comme on le pratique pour le pain bénit. Dès que tout est en armes, un jésuite fait une exhortation sur le mérite de la pieuse flagellation qui va se faire ; il cache ensuite sous l'autel les deux cierges, et les ténèbres règnent dans la chapelle. Bientôt après on entend, pendant l'espace d'un *miserere*, un bruit pareil à celui d'un ouragan mêlé de vent et de grêle, par les coups redoublés de tant de flagellans.

Le silence règne ensuite pendant quelque temps, et chacun en profite pour se rhabiller. Aussitôt que le jésuite a fait reparaître la lumière, le distributeur de disciplines va les reprendre de rang en rang, et chacun se retire édifié, battu et content.

Voici, avant Rabelais, comment se pratiquait en Allemagne la conjuration magique pour se faire aimer des filles. Le secret consistait à prendre un cheveu de la fille ; on le plaçait d'abord dans son haut-de-chausse; on faisait une confession générale, et l'on faisait dire trois messes, pendant lesquelles on mettait le cheveu autour de son cou; on allumait un cierge bénit au dernier évangile, et on prononçait cette formule : « O cierge, je te conjure, par la vertu du Dieu tout-puissant, par les neuf chœurs des anges, par la vertu gordienne, amène-moi cette fille en chair et en os, afin que j'en jouisse à mon plaisir. »

« O vierge Marie, disait (en 1826) une nymphe du Palais-Royal, obtenez-moi des pratiques par votre intercession ! »

SURDITÉ.

Lesage était devenu absolument sourd dans sa vieillesse; cependant il continuait d'aller à la représentation de ses pièces : il n'en perdait presque pas un mot, et disait même qu'il n'avait jamais mieux jugé du jeu des acteurs que depuis qu'il ne les entendait plus.

Fontenelle rapporte, dans ses *Eloges*, que le savant M. Amontons, devenu subitement sourd, refusa de combattre, par des remèdes, cette déplorable infirmité, parce qu'elle lui procurait plus de calme et de recueillement pour étudier.

Boileau était à moitié sourd; aussi disait-il à

ceux qu'il invitait à le voir : « Je vous présenterai ma bonne oreille. »

Rousseau avait les oreilles remplies de bourdonnemens continuels.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

CHOIX
D'ANECDOTES
ANCIENNES ET MODERNES.

TOME IV.

Digitized by Google

Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire.

Pensées et Maximes de Fénelon. Deux vol. in-18, portrait, 1821. 3 fr.

Pensées et Maximes de J.-J. Rousseau. Deux vol. in-18, portrait. 3 fr.

Pensées et Maximes de Voltaire. Deux vol. in-18, portr. 3 fr.

Pensées et Maximes de Bossuet. Deux vol. in-18. (*Sous presse.*) 3 fr.

Précis historique sur les Révolutions des royaumes de Naples et de Piémont, en 1820 *et* 1821; suivi de documens authentiques sur ces événemens; par M. le comte D***. Seconde édition. Un vol. in-8., 1821: 4 fr. 50 c.

Roman comique de Scarron. Quatre vol. in-12, 1822. 8 fr.

Sermons du Père Lenfant, prédicateur de Louis XVI. Huit gros vol. in-12, 1825, ornés de son portrait. 28 fr.

Suite au Mémorial de Sainte-Hélène, ou Observations critiques, anecdotes inédites, pour servir de supplément et de correctif à cet ouvrage; ornée du portrait de M. de Las Cases. Un vol. in-8., contenant un manuscrit inédit de Napoléon, l'Histoire de la prise de Paris en 1814, etc.; 1825. 7 fr.

Traité sur la poudre la plus convenable aux armes à piston; Procédés pour la faire à peu de frais et sans danger; par M. *C.-F. Vergnaud* aîné. Un vol. in-18, 1823. 75 c.

Sous presse.

Manuel du Voyageur dans Paris, ou Tableau annuel de cette capitale, orné d'un grand nombre de vues et de cartes.

Digitized by Google